ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

QUATRIÉME PARTIE.

A PARIS,

M. DC. LXXXV.

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

QUATRIÉME PARTIE.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXXV.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ.



ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

QUATRIÈME PARTIE.

SEPTIE'ME ENTRETIEN.



PENDANT ces Campagnes si fameuses, & dans le temps que le Roy portant la terreur par tout où il portoit ses pas, ne faisoit point d'actions qui ne fussent couronnées des mains de la Victoire: on ne laissoit pas de joüir dans le milieu

de la France d'un doux repos & d'une heureuſe tranquillité. La magnificence de ce Monarque paroiſſoit toûjours également dans la ſtructure des Maiſons Royales & dans les ouvrages des plus beaux Arts. C'eſtoit particulierement à Verſailles qu'un grand nombre d'Ouvriers, conduits par les plus excellens Maiſtres, travailloient avec émulation pour la gloire d'un Prince qui ſacrifioit ſon repos & ſes veilles pour le bien de l'Eſtat, & pour la felicité de ſes Peuples. Les Etrangers, & ceux qui joüiſſoient dans Paris de la ſeûreté où ſes armes victorieuſes les mettoient, alloient pendant ſon abſence admirer cette Royale Maiſon, & conſiderer tant de choſes rares & ſurprenantes qui la compoſent. Pymandre, à qui l'âge avancé & les nobles inclinations font chercher ces innocens plaiſirs, me convia un jour d'y aller avec luy, & de partir de grand matin, afin d'avoir plus de temps pour nous promener, & pour gouſter avec plus de loiſir la joye qu'on reſſent dans un ſejour ſi délicieux.

Nous conſideraſmes d'abord la diſpoſition de tous les édifices qui n'eſtoient pas encore dans l'eſtat où ils paroiſſent aujourd'huy: & il me ſouvient que Pymandre voyant avec

quel ſoin & quelle dépenſe on ornoit tous les endroits du petit Parc, fit un pronoſtic ſur la grandeur où l'on verroit bientoſt le Chaſteau, parce que la demeure du Roy devoit répondre à la beauté de tous les autres lieux dont elle eſt accompagnée.

Nous paſſaſmes la matinée à voir ces boſquets & ces fontaines qui font l'étonnement & l'admiration de tout le monde, non-ſeulement par la belle & ingenieuſe diſpoſition de tous ces differens endroits, & par la richeſſe du marbre, du bronze, & des autres matieres qu'on a employées pour leur embelliſſement : mais par cette quantité d'eaux qui ſortent de toutes parts, & en ſi grande abondance, qu'on pourroit croire que des fleuves entiers & mille fontaines ſe ſoient fait des routes & des chemins ſous terre, pour venir rafraiſchir ces lieux malgré la Nature qui les en a détournez. Il ſemble meſme, que pour plaire au plus grand Roy de la terre, ces eaux rompant tous les obſtacles qui s'oppoſent à leur paſſage, faſſent des efforts extraordinaires pour ſortir avec plus d'impetuoſité. On en voit une partie qui s'éleve juſques au Ciel ; une autre qui ſe répandant entre les cailloux & ſur le gaſon,

fait mille differens tours, dont les divers effets & le bruit confus de leur chûte & de leur murmure charment les yeux & les oreilles de ceux qui s'arrestent à les considerer.

Il est vray aussi que nous ne pouvions quitter l'endroit où est la fontaine d'Encelade. Le corps de ce Geant paroist comme accablé sous de puissantes masses de pierre: on voit seulement sa teste & quelques parties de ses bras & de ses jambes, qui semblent faire des efforts pour se dégager. Il a le visage tourné vers le Ciel, & de sa bouche sort avec violence un gros bouïllon d'eau, qui s'éleve plus haut que les arbres, & qui accompagné de plusieurs autres qu'on voit sortir d'entre les rochers, forment une montagne d'eau, sous laquelle Encelade se trouve couvert.

Les eaux de cette fontaine, celles de la Renommée, & de plusieurs autres lieux tous agréables & charmans, nous arresterent tout le matin avec plaisir; & comme nous retournasmes l'apresdisnée pour passer la plus grande chaleur du jour dans les bosquets, Pymandre appercevant un siege dans un endroit assez retiré, Je suis d'avis, me dît-il, que nous demeurions icy le reste du jour à prendre le frais, & à nous entretenir. Nous ne serons

pas assis sur l'herbe, comme l'estoit Socrate sous ce plane, lors qu'il donnoit des enseignemens à ses amis; ni sur des carreaux, comme ces Romains dont Ciceron rapporte les conferences. Cependant l'ombrage de ces arbres est bien aussi délicieux que celuy du plane dont parle Platon, & qui plaisoit si fort à Socrate son maistre; & ce siege ne nous sera pas moins commode que les carreaux que Crassus avoit soin de faire donner à ses amis, lors qu'il les entretenoit dans sa maison de Tusculle, qui asseûrément n'avoit pas les charmes de celle-cy. L. 1. de Orat.

C'est dont je ne doute pas, luy dis-je: mais il nous faudroit ou quelques Philosophes, ou quelques personnes sçavantes, telles que l'estoient ces Anciens, pour lier une conversation semblable à celles dont vous parlez, & pour vous rendre les momens que nous devons passer icy, aussi agréables que l'estoient ceux de ces Grecs & de ces Romains.

Ces grands Hommes, repliqua Pymandre, parloient de ce qui estoit de leur temps. Socrate donnoit des leçons de Morale. Crassus & ses amis faisoient des réflexions & des pronostics sur l'estat de la Republique Romaine; & aprés avoir bien discouru des malheurs

dont elle leur sembloit menacée, ils changerent enfin de propos. Pour chasser de leur esprit ces fascheuses pensées, ils prirent pour sujet de leurs conversations, des entretiens moins serieux & plus divertissans.

Graces à Dieu, répondis-je, nous sommes dans un temps où nous ne sçaurions rien augurer que de favorable & d'avantageux à l'Estat. Comme le Roy en prend luy-mesme le soin, & qu'il le gouverne d'une maniere qui rendra son regne le plus glorieux qui ait jamais esté, joüissons par avance du bonheur qu'il va répandre sur la Terre par l'heureuse Paix qu'il veut donner à tant de Peuples. Nous avons tous les jours mille occasions d'admirer sa vertu & son courage. Nous voyons icy des effets de sa magnificence.

Ainsi, reprit Pymandre, sans souhaiter presentement d'autre compagnie, cherchons donc pour nous entretenir, une matiere convenable au lieu où nous sommes. Si vous voulez achever ce qui vous reste à me dire des Peintres qui ont travaillé jusques-à-present, il me semble que le temps & le lieu ne peuvent estre plus propres pour cela.

Je ſçay, repartis-je, que c'eſt une obligation dont il faut que je m'aquite, & j'eſpere que vous ſerez bientoſt entierement ſatisfait. Car nous ſommes, s'il faut ainſi dire, entrez en païs de connoiſſance, & dorénavant nous ne parlerons plus que de gens que nous avons pû voir. Je vais, pour vous contenter, pourſuivre, comme nous avons commencé, par les Peintres les plus anciens, & par ceux qui ſont morts les premiers. Il y en aura pluſieurs deſquels je ne diray que ce qui me ſemblera neceſſaire pour vous les faire connoiſtre, ou pour vous en faire ſouvenir.

Pendant que Porbus, qui eſt le dernier de ceux dont je vous ay entretenu, travailloit en France, HENRY LERAMBERT Peintre du Roy, que je vous ay déja nommé, s'appliquoit particulierement à faire des deſſeins de tapiſſeries. Celles qui ſont dans l'Egliſe de Saint Mederic, où l'Hiſtoire de noſtre Seigneur eſt repreſentée, ſont faites d'aprés ſes cartons. Il fit en 1600. des deſſeins de tapiſſeries pour l'Hiſtoire de Coriolan & pour celle d'Artemiſe. GUYOT natif de Paris travailloit auſſi dans le meſme temps pour les Tapiſſiers qui eſtoient aux Gobelins. Vous

HENRY LERAMBERT.

GUYOT.

GUYOT. aurez peut-eſtre veû des ouvrages de cette manufacture où ſont repreſentez Gombault & Macée; d'autres, dont les ſujets ſont pris du Roman d'Aſtrée, & de l'Hiſtoire de Conſtantin. Les deſſeins de ces ouvrages eſtoient de Guyot, ſous lequel peignoit alors Jean Cottelle que vous avez connu, & qui eſt mort il n'y a pas longtemps.

Dans les ſalles de l'Hoſtel de Ville de Paris, où je vous ay dit que Porbus a fait pluſieurs Portraits, on en voit qui ſont de la

BOBRUN. main de LOUIS BOBRUN. Ce Peintre eſtoit oncle de Henry & de Charles Bobrun originaires d'Amboiſe. Loüis eût pour éleves ſes neveux, & Simon Renard, dit Saint André.

Il y avoit auſſi un Peintre Hollandois

VRAINS. nommé VRAINS, qui a fait des Portraits dans le meſme Hoſtel de Ville. Mais l'un de ceux qui eſtoient le plus en réputation

FERDINAND ELLE. pour ces ſortes d'ouvrages, eſtoit FERDINAND ELLE, de Malines. Il a laiſſé deux fils, Loüis & Pierre, dont l'un travaille encore aujourd'huy de Peinture.

Dans ces temps-là il venoit tous les jours à Paris des Peintres étrangers, & particu-

lierement

liérement des Flamans & des Hollandois. Plusieurs s'y sont établis ; & ce sera d'eux, dont j'auray occasion de vous parler dans la suite. Car la Peinture estoit fort en vogue dans les Pays-Bas. JEAN MOMPRE qui demeuroit alors à Anvers, estoit en reputation pour bien faire les Paysages. MOMPRE.

HENRY CORNEILLE WROOM, né à Harlem dés l'an 1566. s'adonnoit particuliérement à representer des Ports de mer & des Navires. Il avoit étudié en Espagne sous un Peintre fort mediocre : de là estant passé en Italie, il travailla pour le Cardinal de Medicis, & ce fut en ce temps-là qu'il fit amitié avec Paul Bril. H. CORNEILLE VVROOM.

Ne me fistes-vous pas voir estant à Rome, dit Pymandre, des Tableaux d'un Peintre nommé AUGUSTIN TASSE, qui estoit en estime de bien representer des Vaisseaux & des Tempestes de mer. AUG. TASSE.

Ce Peintre, repartis-je, estoit de Boulogne en Italie. Il estoit éleve de Paul Bril, & faisoit fort bien des fruits & du païsage. En 1610. il travailla à Gennes au Palais des Adornes, en la compagnie d'un Peintre Siennois nommé VENTURA SALIMBENI. Toutes les Peintures dont les maisons de Li-

Aug. Tasse. vourne ſont ornées par dehors, ſont d'Auguſtin Taſſe, qui s'acquit par ces ouvrages beaucoup de reputation. Ce qu'il faiſoit le mieux, eſtoit des Perſpectives.

Il me ſemble, interrompit Pymandre, que pour la Perſpective on faiſoit état d'un Pere Theatin, & que nous allâmes un jour en voir de ſa façon proche Montecavallo.

Ce fut, repartis-je, à Saint Sylveſtre que nous conſiderâmes ce que le Pere MATHEO

Le P. Matheo. ZACCOLINO y a peint. L'on peut dire que ce Religieux eſt un de ceux qui a le mieux ſçû mettre en pratique toutes les regles de la Perſpective, & qui dans toutes les choſes qu'il a repreſentées en differens endroits, a donné des marques d'une grande étude & de beaucoup d'intelligence; l'eſtime que le Pouſſin en faiſoit, luy doit tenir lieu d'un grand éloge. Il mourut en 1630.

Tempeste ANTOINE TEMPESTE mourut auſſi dans la meſme année. Il eſtoit Florentin, & avoit appris les commencemens de la Peinture ſous Strada Flamand, qui faiſoit alors ces batailles qu'on voit à Florence dans le vieux Palais du Grand Duc. Aprés avoir travaillé quelques années avec ſon maiſtre, il alla à Rome, où il peignit aux Loges du

Vatican, pendant le Pontificat de Gregoire XIII. Enſuite il travailla à Caprarole pour le Cardinal Alexandre Farneſe ; & depuis il fit une ſi grande quantité d'ouvrages en differens endroits de Rome, qu'il ſeroit difficille de les marquer tous. Il avoit un genie particulier pour les batailles, pour les chaſſes, pour des cavalcades, & pour bien repreſenter toutes ſortes d'animaux. Ce n'eſt pas la couleur qu'il faut conſiderer dans ſes Tableaux ; mais les diſpoſitions & les expreſſions vives & naturelles de tout ce qu'il repreſentoit. Il eſtoit fecond en penſées, & les exécutoit avec facilité. Il a fait un grand nombre de deſſeins qu'il ne finiſſoit pas beaucoup, ſe contentant d'exprimer ſon ſujet, & de donner de l'eſprit à ce qu'il figuroit. Le R. P. de la Chaize, Jeſuite & Confeſſeur du Roy, auſſi curieux & amateur des beaux deſſeins, que des medailles, dont il poſſede une parfaite connoiſſance, a un deſſein rare & curieux que Tempeſte avoit fait pour une Theſe qu'un Palavicini vouloit dédier au Cardinal Ubaldini de Florence. L'invention en eſt agreable & bien trouvée, parce qu'il a pris le ſujet de ſon Tableau ſur l'origine des Armes des Ubaldini,

TEMPESTE

TEMPESTE dont il a repreſenté l'Hiſtoire.

Ceux qui l'ont écrite, diſent qu'en l'an 1184. comme l'Empereur Frederic I. eſtoit à la chaſſe, un cerf d'une grandeur extraordinaire, vint à ſa rencontre. Un Ubaldinus qui eſtoit à ſa ſuite, mettant pied à terre, prit ce cerf par ſon bois avec tant de force & d'adreſſe, qu'il l'arrêta tout court, & le retint juſques à ce que l'Empereur l'euſt percé de ſon épée : Ce qui donna lieu à ce Prince, en memoire d'une action ſi extraordinaire, de vouloir que doreſnavant les Ubaldini portaſſent pour Armes la teſte & le bois d'un cerf. Tempeſte a donc repreſenté, dans une foreſt, l'Empereur à cheval, & ſuivi de ſa Cour dans un équipage de chaſſe. On voit Ubaldinus deſcendu de cheval, qui arreſte un cerf, pendant que l'Empereur le perce de ſon épée. Le Peintre s'eſt encore ſervi de teſtes & de bois de cerf, pour les ornemens qui environnent la Theſe.

C'eſt dans l'invention & la diſpoſition de ces ſortes de ſujets qu'on connoiſt particuliérement la fecondité de Tempeſte, laquelle ſe voit dans le grand nombre d'eſtampes qu'il a miſes au jour. Quoy-que la pluſpart des

choses qu'il a gravées, soient de son invention; il y en a neanmoins plusieurs qui sont d'aprés les desseins de divers Maistres. Les 40. planches qu'il a mises au jour d'aprés OTTO VENIUS, ou Octave Van-Veen, ne sont pas des moins considérables. Otto Venius vivoit du temps de Tempeste. Il estoit de Leyde, & fort estimé dans les Pays-Bas, non seulement pour ses ouvrages; mais pour le grand sçavoir & pour les belles qualitez qui estoient en luy. Il peignoit pour le Duc de Parme, & depuis demeura entiérement attaché au service de l'Archiduc Albert. C'est de luy les Emblémes d'Horace que vous avez vûës gravées. Il y a dans l'Eglise Cathedrale de Leyde, un Tableau, où il a representé la Cene de Nostre-Seigneur, qui est un ouvrage qu'on estime beaucoup. Il eut pour disciple Paul Rubens, dont nous parlerons dans la suite. TEMPESTE

Les Planches que Tempeste grava d'aprés Otto Venius, representent l'Histoire des sept Infans de Lara.

Pymandre m'ayant interrompu, pour me dire que cette Histoire luy estoit inconnuë, je luy repartis: Bien que plusieurs Poëtes & quelques-uns des meilleurs Historiens Espa-

TEMPESTE gnols en ayent fait mention, je ne voudrois pas neanmoins vous la donner comme une chose veritable, du moins dans toutes les circonstances qu'elle a esté gravée. Cependant telle qu'elle puisse estre, elle a servi d'une ample matiére à ces deux Peintres, pour exercer leur genie, & peut-estre par l'ordre de quelque grand Seigneur d'Espagne, de la famille de Lara. Pourveu que cette digression ne vous soit pas ennuyeuse, je tâcheray de vous en dire ce que ma memoire me pourra fournir.

Pymandre m'ayant témoigné que je luy ferois plaisir, je continuay ainsi mon discours : Gonçalo Gustios ou Gustos, Seigneur de Salas de Lara, estoit issu des Comtes de Castille. Tous les Ecrivains Espagnols ont avantageusement parlé de luy & de la Noblesse de sa Maison. Il épousa Doña Sancha, sœur de Ruy Velasquez Seigneur de Bylaren. De cette Dame, qui ne fut pas moins recommandable par sa vertu que par sa naissance, il eut sept fils, qui se rendirent celebres sous le nom des sept Infans de Lara. Le Comte Dom Garcia Fernandez, qui estoit leur cousin, & fils de Dom Fernand Gonçalez, frere aîné de leur pere, les fit tous

Garibay Compend. Hist. l. 10. c. 14. Mariana Hist. di Esp. l. 8. c. 9.

Chevaliers en un meſme jour. On avoit pris beaucoup de ſoin à les bien élever & à les inſtruire dans les éxercices convenables à leur naiſſance : Et de leur part, ils avoient ſi bien répondu aux ſoins qu'en avoit pris Nuño Salido leur Gouverneur , homme ſage & prudent , qu'ils paſſoient pour les plus accomplis Chevaliers qui fuſſent alors. Ils eſtoient dans la fleur de leur âge, lorſque Ruy Velaſquez leur oncle, prit pour femme Doña Lambra, couſine de pere & de mere de Dom Garcia Fernandez. Les nôces ſe firent dans la Ville de Burgos, où aſſiſta le Comte Dom Garcia Fernandez, & pluſieurs Seigneurs de Caſtille, de Leon, de Navarre & de divers autres lieux. Elles furent magnifiques ; & la ſolemnité en fut ſi grande, qu'elle dura cinq ſemaines entiéres, pendant leſquelles ce ne furent que feſtes & réjouïſſances publiques. Gonçalo Guſtos & Doña Sancha ſa femme , s'y trouvérent avec les ſept Infans & leur Gouverneur Nuño Salido.

Pendant ces feſtes, il arriva un jour qu'à l'occaſion de certains jeux & courſes à cheval , il ſurvint un differend entre Gonçalo Gonçalez, qui eſtoit le plus jeune des ſept

Infans, & un Chevalier nommé Alvar Sanchez, cousin germain de la nouvelle Epouse Doña Lambra. Les choses allerént si avant, que si le Comte Dom Garcia Fernandez & Gonçalo Gustos ne se fussent fortement employez à mettre la paix entre les deux partis : les réjoüissances de la nôce eussent esté troublées par quelque signalé malheur. Cependant, l'accord qui fut fait, n'empécha pas que Doña Lambra qui avoit pris à cœur les interests d'Alvar Sanchez son cousin, ne se sentît offensée de ce qui luy estoit arrivé, & qu'elle n'en conçût une haine mortelle contre les sept Infans, bien qu'ils fussent neveux de Ruy Velasquez son mary.

Aprés que les jours de feste furent passez, Doña Lambra & Doña Sancha sa belle-sœur estant alors à Barbadillo avec les sept Infans qui avoient accompagné la nouvelle Epouse pour luy rendre plus d'honneur; il arriva que Gonçalo Gonçales estant dans le jardin où il baignoit un faucon dans le bassin d'une fontaine, Doña Lambra qui cachoit toûjours dans son ame un secret desir de vengeance, appella un de ses esclaves, & pour se satisfaire par un signalé affront, selon

ſelon la coûtume d'Eſpagne, luy commanda de prendre un concombre trempé dans du ſang, & d'en frapper Gonçalo Gonçalez par le viſage. Cét ordre ne fut pas plûtôt donné, que l'eſclave le mit à exécution. Gonçalo Gonçalez & ſes freres qui n'eſtoient pas éloignez de luy, ſurpris & irritez d'une telle injure, coururent en meſme temps aprés l'eſclave qui s'eſtoit retiré auprés de ſa maîtreſſe. Comme ils jugérent bien qu'il n'avoit rien fait que par ſon ordre, ils n'eurent nul reſpect pour elle; & nonobſtant les efforts qu'elle fit pour le ſauver, ils tuérent à ſes pieds celuy qui venoit de les offenſer ſi cruellement; aprés quoy ils prirent leur mere Doña Sancha, & s'en allérent à Salas.

Cela ſe paſſa pendant l'abſence de Gonçalo Guſtos & de Ruy Velaſquez, qui étoient allez avec le Comte Dom Garcia Fernandez, viſiter quelques places de la Caſtille. De ſorte qu'à leur retour ils furent fort ſurpris & fort touchez, lorſqu'ils apprirent une ſi fâcheuſe nouvelle. Si-toſt que Doña Lambra vit ſon mary, elle n'épargna ny les plaintes ny les larmes pour le toucher & pour le porter à venger l'outrage qu'elle

disoit avoir reçû des sept Infans. Ruy Velasquez, au lieu de considerer combien sa femme estoit naturellement emportée, & capable d'une forte haine; entra trop facilement dans ses sentimens, & luy promit avec beaucoup d'imprudence, tout ce qu'elle desira de luy.

Pour mieux venir à bout des malheureux desseins qu'ils avoient formez, il convia Gonçalo Gustos & ses enfans, d'aller à Barbadillo, où estant arrivez, il se fit une reconciliation feinte à l'égard de Ruy Velasquez, qui couvroit sa trahison de l'apparence d'une veritable amitié. Car pour marquer davantage à son beau-frere la confiance qu'il avoit en luy, il le pria d'aller trouver le Roy de Cordouë, qui devoit estre pour lors le More Hissem, afin de le remercier de quelques graces qu'il en avoit reçûës.

Gonçalo Gustos fort aise d'avoir occasion de luy rendre service, accepta cette commission avec joye; & aprés s'estre rendu chez luy à Salas, pour se disposer à faire ce voyage, il en partit aussi-tost qu'il eut reçû
L'an 969. les lettres écrites en Arabe, que Ruy Velasquez luy envoya, & se rendit en peu de temps à Cordouë, ne sçachant pas qu'il por-

toit dans ces lettres l'arreſt de ſa mort. Car Ruy Velaſquez écrivoit au Roy des Mores, de le faire mourir, & d'envoyer des troupes du coſté d'Almenar, où il mettroit entre leurs mains les ſept Infans, parce qu'eux & leur pere porteur de la lettre, eſtoient les plus dangereux ennemis qu'euſſent les Mores, & que c'eſtoit dans la valeur de ces Chevaliers que le Comte Dom Garcia Fernandez, ſon ennemy, mettoit ſes principales forces.

Lorſque le Roy de Cordouë eut lû cette lettre, quoy-que Mahometan & ennemy des Chreſtiens, il ne voulut pas, comme Prince ſage & bien aviſé, executer précipitamment tout ce qu'elle contenoit. Il fit ſeulement mettre en priſon celuy qui la luy avoit renduë, & envoya ſes gens au meſme lieu que Ruy Velaſquez luy avoit marqué.

Pendant que Gonçalo Guſtos eſtoit en priſon, il trouva moyen de ſe faire aimer de la ſœur du Roy; & les choſes furent ſi avant entre eux, qu'elle devint enceinte.

D'autre coſté Ruy Velaſquez qui avoit donné tout l'ordre neceſſaire pour le deſſein qu'il avoit projetté, s'en alla du coſté d'Almenar accompagné des ſept Infans, qui avoient avec

eux deux cens Cavaliers. Durant le voyage Nuño Salido eut certains préſentimens qui le luy faiſoient faire avec repugnance, & qui le portérent pluſieurs fois à vouloir empécher les jeunes Infans d'aller plus avant. Il fit meſme tant d'efforts pour cela, que Ruy Velaſquez craignant qu'enfin il ne rompît toutes les meſures qu'il avoit priſes, s'emporta contre luy ; & peu s'en falut que cela ne causât du deſordre parmy les troupes. Les choſes neanmoins s'appaiſérent, & Ruy Velaſquez cacha ſa perfidie juſques à ce qu'étant arrivez devant Almenar, dans la campagne d'Ariavane, il confera avec quelques-uns des Mores, pour mettre ſon deſſein à exécution. Etant demeurez d'accord qu'ils dreſſeroient une embuſcade aux ſept Infans, Ruy Velaſquez dans les ordres qu'il donna pour la marche, fit ſi bien qu'ils tombérent dedans avec leur Gouverneur & les deux cens Cavaliers de leur ſuite. Nuño Salido qui eſtoit toûjours dans la défiance, s'en apperçût le premier, & en avertit les autres ; mais ils eſtoient ſi proches des ennemis, qu'ils ne pûrent éviter de combattre.

Ils firent tout ce que les plus vaillans hommes peuvent faire en de ſemblables oc-

casions. Cependant comme les Mores étoient au nombre de dix mille, il falut enfin ceder à un si grand nombre, qu'ils avoient neanmoins beaucoup diminué par leur genereuse resistance. Les deux cens Chevaliers furent tous tuez, & avec eux, Fernand Gonçalez l'un des sept Infans, & Nuño Salido leur Gouverneur.

Les six freres qui restoient, envoyérent demander du secours à Ruy Velasquez leur oncle, ne sçachant point qu'il fût l'auteur de cette trahison. Il leur manda qu'il estoit assez empéché de son costé à se défendre. Il y eut neanmoins trois cens Cavaliers qui se détachérent sans son ordre, & qui s'estant joints avec les Infans, retournérent attaquer les Mores. Mais la fortune ne leur fut pas plus favorable qu'aux premiers. Ils furent tous tuez; & enfin les six freres aprés avoir vaillamment combattu, furent pris par les Mores, qui aprés les avoir fait mourir, envoyérent leurs testes avec celles de Fernand Gonçalez & de leur Gouverneur, au Roy de Cordouë.

Quant à Ruy Velasquez, il retourna chez luy aprés cette exécution si indigne d'une personne de sa naissance.

Le Roy ne put regarder les teſtes des ſept Infans, ſans témoigner de la douleur de la mort de tant de braves Chevaliers. Il les fit voir à Gonçalo Guſtos, qui connoiſſant alors l'excés de ſon malheur, tomba demy-mort, & enſuite fondit en larmes dans le ſentiment de ſon deſaſtre. Le Roy More touché des maux de ce pere infortuné, & de ſa miſerable vieilleſſe, le mit en liberté, & meſme luy donna de quoy s'en retourner.

Avant que de partir, il s'entretint avec l'Infante More, & réſolurent enſemble de ce qu'elle auroit à faire, quand elle ſeroit délivrée de l'enfant dont elle eſtoit groſſe: aprés quoy ayant pris congé du Roy, il s'en alla à Salas, où il apprit quelque temps aprés que la Princeſſe More eſtoit accouchée d'un fils qui fut nommé Mudara Gonçalez.

On dit que les corps des ſept Infans ayant eſté retirez des mains des Mores, furent portez dans le Monaſtere de Saint Pierre d'Arlança, où les Religieuſes montrent encore aujourd'huy leur ſepulture, comme auſſi celle de Gonçalo Guſtos leur pere, & de Doña Sancha leur mere. Toutefois les Religieux du Convent de Saint Milan de la

Cogolla, font voir chez eux neuf tombeaux de pierre fort anciens, qu'ils assûrent estre ceux des sept Infans, de leur pere & de leur Gouverneur.

Quant à Mudara, il fut élevé avec beaucoup de soin à la Cour du Roy son oncle, qui l'aimoit tendrement. Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, il fut armé Chevalier; ce qui se fit avec beaucoup de réjouïssances pour l'honorer davantage.

A quelque temps de là, sa mere ayant jugé à propos de luy découvrir qui estoit son pere, elle luy apprit aussi toutes les aventures qui avoient precedé sa naissance, entre autres la mort des sept Infans ses freres, qui avoient fini leurs jours par une infame trahison, dans les campagnes d'Ariavane aux environs d'Almenar. Son jeune cœur fut sensiblement touché par le récit de tant de choses fâcheuses; & desirant passionnément de voir Gonçalo Gustos son pere, il demanda au Roy son oncle la permission de l'aller trouver, lequel non seulement luy accorda sa demande, mais luy donna un corps de cavalerie considerable pour l'accompagner jusques à Salas, où ayant esté reconnu de son pere, il en fut reçû avec

beaucoup de joye. Enſuite quittant la Secte de Mahomet, il receut le Bapteſme. Pendant qu'il ſéjourna avec ſon pere, il apprit beaucoup de circonſtances concernant ſon hiſtoire , que ſa mere ne luy avoit pas pû dire ; & comme il conceut une forte haine contre Ruy Velaſquez , il réſolut de venger la mort de ſes freres. Un jour ayant ſceu qu'il eſtoit à Burgos , il y alla auſſi-toſt dans la reſolution de le punir de ſes crimes. Le Comte Dom Garcia Fernandez ayant ſceu ſon arrivée & ſon deſſein , moyenna entre eux une tréve pour trois jours, croyant pendant ce temps-là faire quelque accommodement. Mais ce temps expiré , Ruy Velaſquez ſortit de nuit de la ville ; & lorſqu'il penſoit ſe retirer , Mudara l'ayant ſuivi , l'attaqua en chemin , & luy oſta la vie. Comme le temps ne luy parut pas propre pour traiter de la meſme ſorte Doña Lambra, parce-qu'elle eſtoit ſœur du Comte Dom Garcia Fernandez , il attendit que le frere fût mort; aprés quoy les uns diſent qu'il la fit brûler , & d'autres , qu'elle fut lapidée & brûlée enſuite.

Depuis que Mudara Gonçalez eut vengé la mort de ſes freres , il fut encore plus conſideré de Doña Sancha , qui avoit

déja

déja beaucoup d'amitié & de tendresse pour luy, tant à cause qu'il ressembloit de visage à Gonçalo Gonçalez le plus jeune des sept freres, que parce qu'il passoit pour un des plus vaillans Chevaliers de ce temps-là.

Doña Sancha l'adopta pour son fils, & la cerémonie qui s'en fit, paroist si bizarre, qu'elle merite bien d'estre remarquée. Le jour mesme qu'il fût baptizé, il fut fait Chevalier par le Comte de Castille Dom Garcia Fernandez; & sa belle-mere, pour marque de son adoption, prit une chemise, & au lieu de l'en revétir à la maniére ordinaire, elle le fit seulement entrer dans la manche qui estoit fort large: en sorte que la teste sortoit par le haut de la manche & par le col de la chemise. Ensuite elle le baisa au visage, & tout cela estoit pour un témoignage plus grand de son amitié, & une marque singuliére de ce qu'elle l'adoptoit pour son enfant, & le faisoit entrer dans sa famille.

Cette cerémonie toute extraordinaire, donna lieu à une espece de Proverbe, ou de Vaudeville, qui disoit: *Il est entré par la manche, & est sorti par le collet.*

Entra por la manga, y sale por el cabeçon.

Non seulement Gonçalo Gustos & Doña Sancha eurent beaucoup d'amitié pour Mu-

dara ; mais auſſi tous ceux de la famille l'eſtimérent ſi fort, & l'eurent en ſi grande conſideration, qu'il demeura ſeul heritier de tous les biens de la Maiſon de Lara. C'eſt de luy que ſont ſortis les Manriques de Lara en Eſpagne, dont eſtoit iſſuë Malfada Manrique femme d'Alfonſe Henriquez Premier, Roy de Portugal.

Ceux qui ont écrit la mort des ſept Infans, ne conviennent pas de l'année qu'elle arriva. Les uns diſent que ce fut vers l'an 967. les autres 993. Mais on voit que l'Auteur de l'explication qui eſt ſous les figures que Tempeſte a gravées, s'eſt beaucoup trompé, en mettant leur naiſſance en l'an 1304. Il nomme auſſi le Roy More qui commandoit à Cordouë, Almançor, bien que Mariana diſe que Alhagib Mahomet, que Garibay nomme Alhagib Almançor, eſtoit un Capitaine d'une grande reputation dans la guerre, & d'une ſinguliére prudence dans la paix, lequel gouvernoit à Cordouë pour les Mores au nom du Roy Hiſſem. De-ſorte que ſi ce fut le Roy meſme qui donna la vie à Gonçalo Guſtos, & qui eſtoit oncle de Mudara, ce ne pouvoit pas eſtre Almançor: ou bien ſi c'eſtoit Almançor, il n'eſtoit

que Viceroy de Cordouë, & non pas Roy, comme l'Auteur de l'explication le qualifie.

Aprés que j'eus cessé de parler, Pymandre me dit : Que cette Histoire soit vraye ou fausse, elle a pû donner des sujets tres-amples pour des tableaux assez agreables.

Je ne sçay, repartis-je, si Otto Venius a peint cette Histoire, ou s'il s'est contenté d'en faire des desseins. Mais afin de vous faire connoistre comment il l'a traitée, vous sçaurez, que dans la premiére estampe, on voit quatre Femmes assises sur des nuages. L'une est la Déesse Necessité, qui tient un marteau, & qui a auprés d'elle trois clous de diamans. Les trois autres sont les Parques ses filles, à qui elle commande de preparer des fils pour la vie des sept freres qui doivent naistre dans l'Etat de Salas de Lara. On suppose qu'elle leur ordonne que ces fils soient fort courts & deliez, parce que cela estoit ainsi arresté par le Destin ; & qu'elle leur montre le lieu où doivent naistre les sept Infans.

La seconde estampe represente leur naissance. Le Peintre les a disposez tous ensemble sur un linceul, comme venans de naistre à mesme heure, bien-que les Historiens les plus

celebres n'en disent rien. On voit quelques femmes qui les regardent avec étonnement. Doña Sancha est couchée dans un lit, qui paroist dans le fond de la chambre. A costé des Infans, & sur le devant du Tableau, il y a deux figures debout : l'une est une femme avec plusieurs mamelles, pour representer la Nature qui admire son ouvrage ; & l'autre, est la Déesse Pallas, qui l'exhorte à le perfectionner, pendant que de son costé elle tâchera de détourner les mauvaises influences dont ces enfans sont menacez.

Dans l'estampe qui suit, on voit qu'étans déja grands, ils furent faits Chevaliers par le Comte Garcia Fernandez. Ils sont à genoux devant une image de la Vierge, & environnez de quantité de Noblesse. Le Comte tient une épée à la main pendant qu'on lit les Statuts de Chevalerie. Il semble les exhorter à suivre l'Honneur & la Vertu, que le Peintre a representez sous deux figures differentes. L'Honneur, sous celle d'un jeune homme, tenant d'une main une corne d'abondance, remplie de toutes sortes de fruits ; & de l'autre, une couronne de laurier. La Vertu paroist sous la forme d'une femme, ayant un casque en teste, tenant

d'une main une épée, & de l'autre, s'appuyant ſur une javeline. Il y a ſept petits Anges qui paroiſſent en l'air, tenans chacun une palme & une couronne de laurier au deſſus des ſept Infans.

La quatriéme eſtampe repreſente les nôces de Ruy Velaſquez. C'eſtoit l'uſage en ce temps-là de faire des préſens aux nouveaux mariez. C'eſt pourquoy le Peintre les a aſſis devant une table, où ils reçoivent ceux qu'on leur porte. A coſté de l'Epoux, eſt le Dieu Hymen tenant ſon flambeau allumé; & proche de l'Epouſe, on voit Venus & ſon fils qui d'une main tient ſon arc, & de l'autre un flambeau. Au haut du Tableau eſt la Renommée, qui de ſa trompette annonce ces nôces à toute l'Eſpagne.

Je vous ay dit, que pendant les réjoüiſſances qui ſe firent, il ſurvint un differend entre Alvar Sanchez, couſin de la nouvelle Mariée, & Gonçalo Gomez le plus jeune des ſept freres. Le Peintre a repreſenté ſur le bord de la riviére, & dans une grande place deſtinée pour les courſes, pluſieurs Chevaliers la lance à la main. Alvar Sanchez paroiſt preſqu'au bout de la carriére, qui ſe prépare à frapper de ſa lance contre une ta-

ble de bois, dreſſée à certaine hauteur, pour éprouver la force & l'adreſſe des Chevaliers qui pourroient atteindre plus haut, & la rompre. Comme l'on vint dire à Doña Lambra que ſon couſin avoit atteint & frapé plus haut que les autres, elle en conceut tant d'orgueil, qu'elle dit, qu'il n'y avoit point de Chevalier qui pût ſurpaſſer ſon parent. Gonçalo Gomez qui joüoit alors avec ſes freres, ayant entendu l'eſtime qu'elle faiſoit d'Alvar Sanchez au deſavantage de tous les autres, quitta le jeu, & s'en alla pour deſabuſer Doña Lambra, en luy faiſant connoiſtre qu'il ne le cedoit en rien à ſon couſin.

On voit dans la meſme eſtampe une chambre où paroiſt une aſſemblée de perſonnes qui ſe réjouïſſent; & comment la Superbe s'empare de Doña Lambra. Le Peintre, pour repreſenter cette paſſion, & pour faire connoiſtre encore quelques autres affections de l'ame, qu'il n'eſt pas toûjours bien aiſé de découvrir par des mouvemens du corps & par de ſimples traits marquez ſur le viſage, s'eſt ſervi d'un moyen aſſez ingenieux, & qui ayant quelque choſe de poëtique, non ſeulement peut eſtre ſouffert dans le ſujet qu'il traite, mais encore merite quelque

eſtime, parce qu'il donne de la grace, & enrichit la compoſition de ſon ouvrage, par la variété des differentes figures qu'il y fait entrer. Il a donc peint une femme veſtuë d'une maniére magnifique, & la teſte couverte de plumes de paôn, laquelle ſe ſaiſit de Doña Lambra, & la frappe avec de ſemblables plumes qu'elle tient à la main; ce qui ſemble émouvoir Lambra, & la fait paroiſtre avec un viſage fier & content. Le jeune Gonçalo, d'autre coſté, preſtant l'oreille à ce qu'elle dit, ſort, & ſuit une femme qui tient une épée & un flambeau allumé. C'eſt la Colére qui marche devant luy, & qui l'anime.

Dans la ſixiéme eſtampe, l'on voit Gonçalo Gomez qui court contre la table, & qui la frappe avec tant de force & d'adreſſe, qu'il en fait tomber les planches par morceaux. Ce que Doña Lambra ayant appris, en conçeut tant de douleur, que s'emportant contre les ſept freres & contre leur mere, elle leur dit mille injures; & traitant Doña Sancha de truye, mere de ſept petits cochons, l'oblige à ſe retirer avec ſes enfans. On voit comment l'Envie, le corps ſec & décharné, & la teſte environnée de ſerpens, eſt

auprés de Lambra, dans le ſein de laquelle elle a déja fait gliſſer un de ſes ſerpens. Elle en tient encore deux autres dans ſes mains, qu'elle ſemble preſſer comme pour en faire ſortir le venin. Le Dieu Hymen ſurpris & offenſé, s'en va, éteignant ſon flambeau contre terre.

Soit que le Peintre ait voulu de luy-même amplifier ſon ſujet par de nouvelles inventions, ou qu'il ait ſuivi quelques Poëtes ou quelques Romans Eſpagnols qui ont étendu cette aventure des ſept Infans plus que n'ont fait les Hiſtoriens: il prétend, qu'aprés que Gonçalo Gomez eut briſé la table, Alvar Sanchez en colere de ſe voir ſurmonté, ne pût s'empécher de luy dire des injures; ce que Gonçalo Gomez ne pouvant ſouffrir, luy repartit avec un ſi grand coup de la main, qu'il le jetta par terre ſans vie & ſans mouvement. C'eſt le ſujet du ſeptiéme deſſein, où l'on voit Alvar Sanchez, qui tombe de deſſus ſon cheval aprés le coup qu'il vient de recevoir de Gonçalo Gomez. Les autres freres accourent, mais trop tard pour les ſéparer. Doña Lambra paroiſt toute éplorée à la feneſtre de ſon château; & dans l'air, on voit la Haine & la Fureur, qui armées d'épées

pées & de torches ardentes, ſemblent mettre le feu partout.

Dans la huitiéme eſtampe, le corps d'Alvar Sanchez paroiſt étendu ſur terre; & Ruy Velaſquez, qui excité par les pleurs & les cris de ſa femme, frappe d'un bâton Gonçalo Gomez ſon neveu. Gomez tâche de parer ſeulement le coup avec la main, & ſemble prier ſon oncle de ne le pas maltraiter, pour n'eſtre pas obligé à perdre le reſpect qu'il luy doit. On voit la Vengeance, un poignard à la main, un caſque en teſte, & les cheveux épars, qui accompagne Ruy Velaſquez; & au deſſus de Gonçalo Gomez, eſt la Patience, avec un joug ſur les épaules, & les bras croiſez, qui ſemble l'exhorter à ſouffrir l'injure qu'on luy fait.

Cependant, comme Ruy Velaſquez continua de le frapper, & qu'il luy rompit ſur la teſte le bois qu'il tenoit à la main, dans le neuviéme deſſein, paroiſt Gonçalo Gomez, qui outré de douleur, aprés avoir mis ſur le bras de ſon Ecuyer un faucon qu'il tenoit, frappe au viſage Ruy Velaſquez, & ſe retire enſuite avec ſes freres & ſes amis. On voit au deſſus de Ruy Velaſquez, la Colére, qui l'échaufe de ſon flambeau; & auprés de

Gonçalo Gomez, la Fureur, qui armée aussi d'une épée & d'un flambeau, s'empare de luy, aprés que la Patience s'est retirée.

La dixiéme estampe représente le Comte Garcia Fernandez & Gonçalo Gustos, qui traitent l'accommodement des sept Infans avec Ruy Velasquez. Les sept freres sont retirez à l'écart avec leurs troupes, encore plus éloignées, pendant que le Comte & leur pere concluënt la paix, & font consentir leur oncle à les recevoir dans sa Cour, pour apprendre le métier de la guerre. Cette action est représentée par trois figures qui paroissent en l'air, dont l'une est la Paix, qui tenant une branche d'olive, chasse la Colére & la Fureur, qui ont en main leurs épées nuës & leurs flambeaux allumez.

Le Peintre a représenté dans l'estampe qui suit, comme aprés ce traité, & lorsque toutes les réjouïssances de la nôce furent passées, le Comte Garcia Fernandez & tous les Princes & grands Seigneurs retournent chez eux; laissant Ruy Velasquez & Gonçalo Gustos avec quelques autres Cavaliers à Burgos, pendant que Doña Lambra va à Barbadillo, accompagnée de plusieurs Da-

mes, & des ſept Infans. La Concorde & la Piété, que la Paix a rappellées, mettent fin à toutes les réjoüiſſances, & paroiſſent à la porte du Palais avec des veſtemens & des marques qui les font connoiſtre.

On voit dans le douziéme deſſein Gonçalo Gomez baignant ſon faucon dans le baſſin d'une fontaine, & recevant le coup d'un concombre enſanglanté, comme je vous ay dit. Doña Lambra paroiſt à la porte du Château, accompagné de l'Envie, qui ſemble luy inſpirer cette action.

L'eſtampe qui ſuit, repréſente les ſept Infans, qui animez par la Vengeance & par la Fureur, tuënt aux pieds de Doña Lambra, l'eſclave qui avoit frappé Gonçalo Gomez.

Dans le quatorziéme deſſein, on voit l'entrée d'un Palais tendu de deüil, & un cercueil couvert de drap noir, dans lequel on ſuppoſe le corps de cét eſclave aſſaſſiné. Doña Lambra eſt aſſiſe auprés, laquelle voyant arriver ſon mary, luy fait ſes plaintes. Ruy Velaſquez attendri par les larmes de ſa femme, promet de la ſatisfaire. A côté de luy ſont la Colére & la Vengeance qui l'accompagnent.

Le quinziéme ſujet repréſente, comme Ruy Velaſquez ayant fait venir Gonçalo Guſtos, ſous prétexte de quelques affaires importantes qu'il veut luy communiquer, feint d'oublier tout ce qui s'eſt paſſé, & de vouloir entretenir la paix avec luy & ſes enfans. Gonçalo Guſtos, accompagné de la Piété, fait des excuſes pour ſes enfans, & promet à Ruy Velaſquez qu'ils luy feront toute ſorte de ſatisfaction. Ils paroiſſent à cheval dans le lointain. Pour Ruy Velaſquez, il a auprés de luy la Vengeance & la Fraude, l'une tenant un poignard, & l'autre ayant un maſque devant ſon viſage.

Dans l'eſtampe qui ſuit, Ruy Velaſquez donne à Gonçalo Guſtos une lettre, pour rendre au Roy de Cordouë. Ils ſont encore accompagnez, l'un de la Vengeance & de la Fraude, & l'autre de la Piété.

Je vous ay dit tantoſt, que Gonçalo Guſtos eſtant arrivé à Cordouë, rendit au Roy une lettre, par laquelle Ruy Velaſquez mandoit à ce Prince de le faire mourir. On voit dans la dix-ſeptiéme eſtampe le Roy More, aſſis ſur des carreaux, qui commande qu'on mette Guſtos en priſon. La ſœur du Roy eſt préſente, qui ſemble en avoir com-

paſſion. Derriére Guſtos paroiſſent la Triſteſſe & la Crainte, repréſentées ſous deux differentes figures. La premiére eſt une femme éplorée, ayant ſes cheveux abattus, & un ſerpent qui luy ronge le ſein. La ſeconde, eſt un jeune enfant, qui joint les mains, & qui porte ſur la teſte un liévre, ſymbole de la peur.

Dans la dix-huitiéme eſtampe, le Roy More envoye ſes Capitaines, pour ſurprendre les ſept Infans, & s'en ſaiſir, comme Ruy Velaſquez luy mandoit par sa lettre.

L'on voit dans la dix-neuviéme eſtampe, Ruy Velaſquez accompagné de la Fraude & de la Vengeance, lequel parle aux ſept Infans, pour les porter à le ſuivre à la guerre qu'il feint d'aller faire aux Mores.

Dans le ſujet qui ſuit, le Peintre a tâché d'exprimer les préſentimens qu'avoit Nuño Salido, du malheur dont les ſept freres eſtoient menacez. Ce qu'il a repréſenté par l'obſervation qu'il fait du vol de quelques oiſeaux, & par un ſecret inſtinct de prudence & de ſageſſe, qui ſemble luy eſtre inſpiré par la Deeſſe Minerve, qui eſt debout devant luy, tenant ſa picque & ſon bouclier. Les Infans regardent les oiſeaux qui volent, & ſans s'arrêter aux avis de leur Gouver-

neur, ne laiſſent pas de ſuivre leur chemin. Dans le ciel paroiſt la Neceſſité, qui commande aux Parques de ſe hâter de finir le fil de la vie des ſept freres.

La vingt-uniéme eſtampe repréſente Ruy Velaſquez dans ſon camp, aſſis ſous une tente, lequel ſe plaint à Nuño, de ce que par ſes mauvais pronoſtics, il met la terreur dans ſon armée, & ſoûtient que ce qu'il prend pour mauvais augure, ne regarde que les Mores. Cependant comme Nuño n'en demeure point d'accord, on voit dans la vingt-deuxiéme eſtampe, Ruy Velaſquez excité par la Vengeance & par la Fureur, lequel commande à ceux qui eſtoient auprés de luy, de ſe défaire de Nuño; ce que Gonçalvo Sanchez voulant exécuter, il eſt luy-meſme tué par Gonçalvo Gomez. En ſuite de quoy, les ſept freres ſe retirent avec les deux cens Cavaliers qui les accompagnoient.

Alors m'eſtant arreſté, Je crains, dis-je à Pymandre, que ce long récit ne vous devienne enfin ennuyeux. Car comme toute cette Hiſtoire eſt repréſentée en quarante planches, vous voyez qu'il en reſte encore prés de la moitié à vous expliquer. C'eſt pourquoy, afin de ne vous pas laſſer par un

trop long diſcours, & par tant de differentes images, qui pourroient plûtoſt fatiguer l'eſprit, que le divertir, je vous diray ſeulement en peu de mots, que les huit qui ſuivent, repréſentent tout ce qui ſe paſſa dans la campagne d'Ariavane, juſques à la mort des ſept Infans. Et dans les autres qui reſtent, on voit comme le Roy More fait voir à Gonçalo Guſtos les teſtes des ſept Infans & de leur Gouverneur : comme le pere tranſporté de douleur & de colére, s'eſtant ſaiſi d'une épée, tuë neuf Mores, en preſence du Roy. On le voit enſuite aſſis ſur un lit, & ſaiſi de triſteſſe. La ſœur du Roy eſt debout devant luy, qui le conſole.

Dans un autre ſujet, il parle à cette Princeſſe, & prenant congé d'elle, luy donne une bague, afin que l'enfant dont elle eſt groſſe, eſtant en âge, puiſſe l'aller trouver, & s'en faire connoiſtre. Aprés ſuit la naiſſance de cét enfant, qui fut nommé Mudara Gonçalez. On a repreſenté le Roy ſon oncle qui le fait Chevalier, lorſqu'il eut atteint l'âge de douze ans. Comment ſa mere, aprés luy avoir appris le nom de ſon pere, luy donne la bague qu'il avoit laiſſée pour s'en faire connoiſtre. De quelle ma-

niére Gonçalo Gustos le reçoit chez luy. Comment le Comte Garcia Fernandez empêche Mudara de se battre contre Ruy Velasquez. De quelle sorte Mudara l'ayant poursuivi, le tuë, & fait mettre le feu dans son Château. Enfin, l'on voit dans la derniére estampe, comment Mudara reçût le Baptesme, & avec luy les Mores qui l'avoient suivi.

Tous les sujets dont je viens de vous parler en peu de mots, sont traitez de la mesme maniére que les premiers; c'est-à-dire, avec des figures allegoriques, qui expriment les passions & les differens mouvemens de l'ame. Et c'est ce qui m'a donné occasion de rapporter cette Histoire plus amplement que je n'aurois fait, pour vous faire voir, que le Peintre voulant traiter son sujet d'une maniére poëtique, a crû pouvoir accompagner les principaux personnages, d'autres figures qui servent à l'intelligence de l'Histoire, & qui en mesme temps, luy donnent moyen d'embellir ses tableaux, par des vestemens & des armes antiques, qu'il mesle avec les habits & les armures propres & convenables au temps, & aux personnes qu'il représente. Ce que l'on pourroit trou-

ver à redire, c'eſt d'avoir meſlé la Fable & les Divinitez Payennes dans des ſujets Chrêtiens. Car ny les Parques, ny Venus ny Hymen, ne doivent point avoir part dans nos cerémonies. Pour les autres figures qui repréſentent les Vertus ou les Paſſions, elles ſont plus ſupportables, n'eſtant pas miſes comme des Divinitez; mais comme des images ſymboliques dont les Peintres ſe ſont toûjours ſervis, & qu'on peut encore moins condamner dans une Hiſtoire telle que celle-cy, qui tient un peu du Roman.

Aprés eſtre demeuré quelque temps ſans rien dire, Je ne vous parleray pas davantage, pourſuis-je, des autres piéces que Tempeſte a gravées. Le nombre en eſt ſi grand, qu'il y a peu de Graveurs qui en ayent laiſſé autant que luy.

Je croyois, interrompit Pymandre, que JACQUES CALLOT fut celuy des Graveurs à l'eau-forte, qui eût fait le plus d'ouvrages, & qui eût meſme excellé en cette ſorte de travail. CALLOT.

Il eſt vray, repartis-je, que pour ce qui regarde la maniére dont il a gravé les ſujets qu'il a traitez, on peut dire qu'il n'y a jamais eu perſonne qui l'ait égalé. Mais parce qu'il

CALLOT. faut toûjours mettre de la différence entre les Ouvriers ; on peut dire que Tempeſte a travaillé , non comme un ſimple Graveur, mais comme un Peintre qui diſpoſoit avec beaucoup d'art , les choſes qu'il repréſentoit, & qui dans ſa gravûre penſoit moins à ſe rendre agréable, qu'à paroiſtre ſçavant , & à donner de l'expreſſion & de l'eſprit à ce qu'il figuroit.

Callot avoit une autre ſorte de genie , il n'entroit pas ſi avant dans la ſcience de la Peinture , & ne poſſedoit pas une connoiſſance ſi generale de tout ce qui en dépend. Il avoit l'imagination nette, mais non d'une ſi grande étenduë. Il s'eſtoit fait une pratique de graver aiſée & agréable ; & ayant acquis la veritable methode de bien coucher le vernis ſur le cuivre, & donner l'eau-forte à propos : il eſt certain que ce qu'il a fait , eſt ſi net & ſi bien touché, qu'on ne peut rien ſouhaiter de mieux. Outre ſa belle maniére de graver , il diſpoſoit agréablement ſes figures ; & quelque grande que fut la diſpoſition d'un ſujet , elles eſtoient toutes ſi bien ordonnées, que le grand nombre ne cauſoit aucune confuſion.

Comme c'eſtoit particuliérement dan les

petites figures qu'il excelloit, on doit beaucoup estimer l'art & l'industrie dont il se servoit pour exprimer avec peu de traits tant de différentes actions qu'on voit dans les siéges de villes & les campemens d'armées qu'il a représentez. Tous ses autres ouvrages sont traitez avec le mesme esprit. Il y a dans les plus sérieux, un caractére de noblesse & de bien-séance; & dans les piéces divertissantes, il a gardé une conduite & des expressions conformes à la qualité des sujets. C'est pourquoy tout ce qu'il a fait, sera toûjours estimé, parce qu'il est mal-aisé d'arriver au point où il est parvenu, & que difficilement il se trouvera des personnes, non seulement qui le surpassent, mais qui le puissent égaler. Il faut pourtant faire cette différence de luy avec les autres Graveurs, que la preéminence qu'on luy donne, est renfermée dans la maniére singuliére dont il a traité les choses, & non pas dans l'art de Peinture, où d'autres pourroient le surpasser. CALLOT.

Cependant, quoy-que Callot n'ait pas rang parmy les Peintres, il s'est signalé de telle sorte par l'excellence de ses ouvrages qui sont répandus par toute l'Europe, que sa réputation ne finira jamais.

CALLOT. Je sçay bien, dit Pymandre, qu'il estoit de Lorraine, & qu'il travailla à Paris, du temps que le feu Roy Louïs XIII. prit la Rochelle. Mais comme son merite est singulier, vous me ferez plaisir de me dire tout ce que vous sçavez de luy.

Il a paru pendant sa vie, repliquay-je, avec tant d'estime dans les lieux où il a esté, qu'il est bien juste que l'on parle encore de luy aprés sa mort, & qu'on laisse à la postérité son nom & ses actions avec celles des Artisans les plus fameux. Comme j'en ay esté assez instruit par des personnes qui l'ont connu particuliérement, & qui sont fort bien informées de toutes les choses qui regardent sa vie, je ne feray pas difficulté de vous faire part de ce que j'en sçay : d'autant plus que je seray bien-aise que vous connoissiez encore mieux cét homme illustre, dont la memoire ne peut estre assez cherie des honnestes-gens.

Il naquit à Nancy l'an 1593. Son pere se nommoit Jean Callot, Herauld d'armes de Lorraine & de Barois, & sa mere Renée Bruncault. Je ne vous dis point qu'il estoit noble de naissance, son grand-pere Claude Callot, Exempt des Gardes-du-corps du

Duc de Lorraine, ayant esté annobli par le Duc Charles II. en considération des services qu'il luy avoit rendus dans les armées, & particuliérement dans une occasion, où il donna des marques de sa fidélité & de son courage. La vertu de Jacques Callot & ses belles qualitez, n'ont pas besoin d'estre relevées par sa noblesse, il a sçû se faire connoître par son propre mérite; & comme le plus grand honneur des hommes ne consiste pas toûjours dans le sang noble qu'ils ont reçû de leurs ayeuls, il luy sera assez avantageux d'estre considéré par luy-mesme. Aussi ne songea-t-il point à passer sa vie dans le repos & dans l'oisiveté, que cherchent d'ordinaire ceux qui se contentent des biens de la fortune, & des titres honorables que leurs peres leur laissent en mourant. Quoy-qu'il portât un nom déja assez connu dans son pays, & qu'il fût d'une famille, qui dés l'an 1417. avoit possédé les premiéres Charges sous les derniers Ducs de Bourgogne; il ne se flatta point d'une sotte vanité, qui luy fît regarder comme trop bas & au dessous de luy, l'occupation & le travail où ses inclinations le portoient. CALLOT.

Dés sa plus tendre jeunesse, il avoit don-

CALLOT. né des marques de l'affection qu'il avoit pour le deſſein. Car lorſqu'il alloit aux écoles, il rempliſſoit ſes livres de diverſes figures ; & pendant tout le temps que ſes parens le firent étudier, il n'avoit pas plus grand plaiſir que d'employer à deſſeigner, les momens qu'il pouvoit prendre pour ſe délaſſer & pour ſe divertir. Enfin ayant ſouvent entendu parler des belles choſes que l'on voit en Italie, il luy prit un deſir ſi violent d'y aller, qu'encore qu'il n'eût qu'onze à douze ans, il réſolut de ſortir de la maiſon de ſon pere ; & ſans pourvoir aux moyens de ſubſiſter pendant ſon voyage, il partit ſecrettement, & prit le chemin de Rome. Le peu d'argent qu'il avoit, fut bien-toſt dépenſé : de-ſorte que ſe voyant dans la neceſſité d'en demander, il s'aſſocia avec une troupe de Bohémiens qui alloient auſſi en Italie, & ſans penſer dans quelle compagnie il ſe mettoit, ny aux fatigues du chemin, ny à la vie honteuſe qu'il menoit, il alla avec eux juſques à Florence. Lorſqu'il y fut arrivé, il quitta ſa compagnie. Un Officier du Grand Duc l'ayant vû par hazard, l'interrogea d'où il eſtoit, & ce qu'il faiſoit ; & comme il avoit une phyſionomie agréable,

il le prit auprés de luy, & l'envoya desseigner chez un Peintre, nommé *Canta Gallina*, qui estoit en réputation, & qui s'appliquoit à la gravûre. Il y apprit quelque chose pendant le peu de temps qu'il demeura chez son maître. Car ayant toûjours un extréme desir de voir Rome, il le pressa si fort, qu'il luy permit d'y aller, & l'assista de quelque argent pour faire son voyage. CALLOT.

A peine fut-il arrivé dans Rome, qu'il rencontra des Marchands de Nancy qui le reconnurent, & qui sçachant la peine dans laquelle son pere & sa mere estoient, le contraignirent de s'en retourner avec eux, & le remenérent à ses parens.

Estant de retour, son pere l'obligea de reprendre ses études : mais comme il n'avoit nulle inclination aux Lettres, il les quitta, & retourna en Italie, ayant alors environ quatorze ans.

En passant à Thurin, il eut le déplaisir de voir encore son voyage interrompu. Car il rencontra par les ruës son frere aîné, que son pere y avoit envoyé pour quelques affaires, lequel le remena encore une fois à Nancy.

Il ne faut pas s'étonner qu'un enfant à cét âage eût entrepris tous ces voyages avec si

CALLOT. peu de refléxion des incommoditez qui luy pouvoient arriver ; qu'il se fût mesme réduit à vivre & à voyager avec des misérables & des vagabonds, la premiére fois qu'il arriva à Florence ; puisque la passion de voir l'Italie, & l'amour de la Peinture, luy faisoient faire ce que d'autres passions moins honnestes font souvent entreprendre à plusieurs personnes. Mais on peut admirer en luy la conduite de la Providence divine, qui le conserva toûjours de toutes sortes de dangers. Aussi ses parens regardoient comme un grand bonheur & une singuliére protection de Dieu, qu'il eût fait tous ses voyages sans aucun péril ; & luy-mesme a depuis avoüé qu'il étoit obligé aux graces que Dieu luy avoit faites, de l'avoir conservé des mauvaises compagnies, & n'avoir pas permis qu'il fût tombé dans des débauches, comme il luy pouvoit arriver dans un âge si susceptible de mauvaises impressions. Aussi a-t-il souvent dit à ses amis, lorsqu'il leur racontoit les aventures de sa jeunesse, qu'en ce temps-là il demandoit toûjours à Dieu dans ses priéres, de vouloir le conserver & luy faire la grace d'estre homme de bien, le suppliant que quelque profession qu'il embrassât, il y excellât

excellât au dessus des autres, & qu'il pût vivre jusques à quarante-trois ans; ce que Dieu luy accorda en effet. CALLOT.

Estant de retour à Nancy pour la seconde fois, bien loin d'estre satisfait de ses voyages, & lassé des incommoditez qu'il avoit souffertes; les beautez qu'il avoit vûës à Florence & à Rome, ne faisoient qu'augmenter le desir qu'il avoit d'y retourner. Il fit tant d'instances auprés de son pere, qu'enfin il luy permit de se satisfaire. Ayant obtenu son congé, il se rencontra heureusement, que le Duc de Lorraine envoya un de ses Gentilshommes vers le Pape, lequel voulut bien que Callot allât à sa suite, & mesme prît soin de luy pendant tout le chemin.

Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'appliqua uniquement à desseigner, faisant tout son possible pour se perfectionner dans cette partie, comme la plus necessaire de toutes celles qui regardent la Peinture. Quelque temps aprés, le desir luy prit d'apprendre à graver au burin. Pour cét effet, il se mit chez PHILIPPE THOMASSIN, qui estoit de Troye en Champagne; mais qui s'étant marié à Rome, y demeura le reste de ses jours, & y est mort âgé de soixante-dix ans.

CALLOT. Quoy-qu'il ne fût pas un des plus excellens Graveurs, il a neanmoins fait quantité d'ouvrages, particuliérement des ſujets de dévotion, d'aprés François Salviati, Frederic Barrocio, François Vanni & pluſieurs autres Peintres. Ce fut donc chez Thomaſſin, que Callot commença d'apprendre à manier le burin. D'abord il travailla d'aprés les Sadelers qui eſtoient en réputation ; & aprés avoir copié auſſi quelques piéces des Baſſans & d'autres Peintres, il ſe mit à graver les autels qui ſont à S. Pierre, à S. Paul, à S. Jean de Latran, & en d'autres Egliſes, juſques au nombre de vingt-huit. Ce ne ſont pas de grands ouvrages ; mais l'on y découvre quel eſtoit l'eſprit de Callot, & comment il ſe fortifioit de plus en plus dans la gravûre.

Lorſqu'il travailloit de la ſorte avec beaucoup de ſoin, & qu'il s'appliquoit à voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux & de plus beau dans Rome, il fut obligé de quiter ſon maiſtre, qui eut quelque ſujet de jalouſie à cauſe de la familiarité, peut-eſtre trop grande, que Callot, alors jeune & bien-fait, avoit avec ſa femme. Il réſolut de ſortir de Rome ; & eſtant allé à Florence, il fut arrêté à la porte de la Ville, par un ordre du Grand

Duc, qui vouloit eſtre informé du nom & de la qualité de tous les Etrangers qui arrivoient. Ayant déclaré ce qu'il eſtoit, il fut mené au Palais; & le Grand Duc, aprés l'avoir luy-meſme interrogé ſur ce qu'il faiſoit, l'obligea de demeurer à ſon ſervice. Il luy fit donner une penſion & ce qu'on appelle *la parte*, avec un logement dans la meſme gallerie où travailloient quantité d'autres excellens Ouvriers. Trouvant ce petit établiſſement aſſez avantageux, il ſe mit à étudier avec beaucoup d'aſſiduité. Il alloit ſouvent voir *Canta-Gallina* ſon premier maiſtre; Alfonſe Parigi, Peintre & Ingénieur; Philippe Napolitain, & Jacques Stella de Lyon, auſſi tous deux Peintres, qui eſtoient alors à Florence; & ayant fait amitié avec eux, tâchoit de s'inſtruire de plus en plus, & de profiter de leurs avis. Il commença de graver une Vierge d'aprés André del Sarte; un *Ecce homo*, accompagné de pluſieurs figures d'aprés Vanius. Long-temps auparavant, il avoit gravé les miracles de l'Annonciade, qui ſont au nombre de quarante piéces, & des moindres qu'il ait faites. Il grava encore pluſieurs autres ouvrages d'aprés Perin del Vague, Vanius, Ventura Salimbeni, & quel- CALLOT.

CALLOT. ques autres Peintres. Le Grand Duc luy ayant proposé de graver des batailles, & les victoires remportées par les Médicis, il en fit jusques au nombre de vingt piéces, où il travailla avec beaucoup de soin. Il est vray, qu'il y en a deux ou trois qui ne sont pas finies. Il grava aussi les sept pechez mortels en quatre feuïlles, d'aprés Bernardin Pochet, Peintre Florentin; ce sont des meilleures choses qu'il ait faites au burin.

Pendant qu'il s'appliquoit à ces travaux, il rendoit toûjours ses visites à Alfonse Parigi & à *Canta-Gallina*. Le dernier avoit une pratique merveilleuse à bien desseigner à la plume, en grand & en petit; & l'autre avoit gravé plusieurs Scenes de Comédies, des Balets & des Carousels représentez devant le Grand Duc. Callot, à leur exemple, commença à desseigner en petit. Il eut pour cela un genie si heureux, qu'il ne mit guéres à les surpasser; aussi a-t-on vû dans la suite, comment il s'est rendu incomparable dans cette sorte de travail. Ce fut alors qu'il résolut de quitter le burin, pour s'appliquer entiérement à graver à l'eau-forte: jugeant que c'estoit un veritable moyen de pouvoir mettre au jour, avec plus de facilité, de

grandes ordonnances, & de produire beaucoup plus d'ouvrages, qui s'exécutant plus promptement qu'au burin, reçoivent aussi bien mieux l'esprit & le feu que l'Ouvrier leur inspire. CALLOT.

La premiére piéce qu'il fit, fut S. Mansu Evêque de Thoul, qui ressuscite un jeune Prince, mort subitement en joüant à la paûme. Dans l'estampe qu'on en voit, il y a plusieurs figures & un paysage, où paroist dans l'éloignement le palais Episcopal de la ville de Thoul. Comme il n'avoit pas encore une entiére pratique de l'eau-forte, cette piéce est presque toute au burin: aussi est-il tres-important, qu'un Graveur à l'eau-forte manie fort bien le burin, & sçache comment il faut couper le cuivre, afin de réparer les manquemens qui peuvent arriver par le defaut du vernis, de l'eau-forte, ou quelque autre accident, & aussi pour retoucher & pour donner plus ou moins de force aux endroits qui peuvent en avoir besoin; & c'est ce que Callot sçavoit faire excellemment bien.

En ce temps-là, les Princes d'Italie, estoient fort curieux de faire représenter des Comédies & des Balets avec des décorations de

CALLOT. theatre magnifiques, particuliérement le Duc de Florence, qui entretenoit des Ingénieurs & Machinistes tres-sçavans, lesquels dans cette Cour s'acquitoient alors de ces entreprises, mieux qu'en autre Cour de l'Europe. Le Grand Duc ayant voulu qu'on gravât de ces sortes de spectacles qu'il avoit fait représenter, Callot en fit six planches, qui furent trouvées tellement au dessus de celles de *Canta-Gallina* & d'Alfonse Parigi, que le Duc de Florence ne voulut plus se servir dans ces occasions, d'autre Graveur que de Callot : de-sorte qu'il fit ensuite quatre piéces d'un Carousel. Et comme quelque temps aprés on représenta encore à Florence une magnifique Comédie de Soliman, il en grava les décorations en six piéces, qui surpassent tout ce qu'il avoit fait auparavant, tant pour la conduite & l'intelligence de l'Architecture, que pour la disposition & l'esprit qu'on voit dans les petites figures. M. Vivot Contrôleur de la Maison du Roy, intelligent & curieux en Peinture, en a gardé long-temps toutes les études de la main de Callot, lesquelles le sieur Silvestre conserve présentement, avec plusieurs autres desseins de cét excellent homme, qui grava ensuite

une tentation de ſaint Antoine, d'environ CALLOT. quinze pouces de long. Elle eſt rare, parce qu'on ne ſçait ce qu'il fit de la planche, qui ne ſe trouve plus.

Il repréſenta en quatre feüilles, les navires & les galéres du Grand Duc. Il fit, pour l'inſtruction des jeunes Peintres, un livre de Caprices, où dans chaque planche, on voit le trait ſimple de la figure, & la figure finie. Il grava un payſage & trois différens ſacrifices, dans de petites ovales. Il fit un cartouche ou eſpéce d'éventail, dans lequel il a repréſenté un Carouſel & des feux d'artifices, qui paroiſſent ſur le fleuve d'Arne, qui paſſe au milieu de la ville de Florence. Il grava auſſi un catafalque, & la cerémonie qui fut faite à Florence, par l'ordre du Grand Duc, pour les obſéques de l'Empereur Mathias.

Entre les piéces qu'il fit en petit, on conſidére avec admiration, le martyre des Innocens, à cauſe de la quantité de figures, & de la délicateſſe du travail. Mais une des plus recherchées, & que l'on eſtime davantage, c'eſt la grande Foire qui ſe tient tous les ans à la Madone de l'Imprunette, à ſept milles de Florence, où les habitans de l'Etat du

CALLOT. Grand Duc & des autres lieux circonvoiſins, ne manquent point de ſe rendre. Callot n'avoit qu'environ vingt-ſept ans, lorſqu'il en fit le deſſein, où il repréſenta, avec des expreſſions divertiſſantes & agréables, tout ce qui ſe paſſe à cette Foire. Il employa beaucoup de temps à graver cette planche, tant à cauſe du grand travail qu'il y a, que du ſoin qu'il prit à la bien faire : l'eau-forte ayant manqué en bien des endroits, il fut obligé d'en réparer les fautes avec le burin. Il en dédia les eſtampes au Duc de Florence, Coſme de Médicis, lequel eſtant décedé peu de temps aprés, Callot commença de méditer ſon retour en Lorraine. Et comme le Prince Charles qui venoit de Rome, le vit en paſſant à Florence, & luy promit, que s'il vouloit retourner à Nancy, il luy feroit donner de bons appointemens par le Duc Henry de Lorraine, ſon beau-pere : cela le fit encore plûtoſt réſoudre à quitter l'Italie ; de-ſorte, que ſans différer davantage, il ſe mit à la ſuite de ce Prince, & retourna en ſon pays.

Il fut reçû de ſes parens avec bien de la joye, & le Prince Charles l'ayant préſenté au Duc de Lorraine, il en reçût un accueil tres-

tres-favorable, avec une honneste pension, & promesse qu'il ne seroit pas moins consideré de luy, qu'il l'avoit esté du feu Duc de Florence, pour la memoire duquel Callot avoit beaucoup de venération. CALLOT.

Ses parens, pour l'arrester à l'avenir plus fortement auprés d'eux, pensérent à le marier; & ayant jetté les yeux sur une jeune Demoiselle, nommée Catherine Kuttinger, qui tiroit son origine d'une noble famille de Marsal, la luy firent épouser en 1625. estant alors âgé de trente-deux ans. Il n'eut pas la satisfaction d'avoir des enfans de son mariage; mais en récompense il eut l'avantage d'en produire un si grand nombre d'autres de son esprit & de sa main, lesquels ne mourront point, qu'on peut dire qu'il a laissé une postérité beaucoup plus glorieuse pour luy, que celles, que beaucoup de peres laissent aprés eux, dans des enfans, qui souvent ne font guére d'honneur à leur memoire.

Comme il avoit fait beaucoup d'études en Italie, & qu'il en avoit apporté un grand nombre de desseins, il s'en aidoit heureusement dans les ouvrages qu'il continuoit de faire.

Il fut le premier qui se servit du vernis dur. Car avant luy, les Graveurs à l'eau-

CALLOT. forte n'employoient que du vernis mol. Mais pendant qu'il estoit à Florence, ayant examiné le vernis des faiseurs de luts, & observé comme il se séche & durcit promptement, il crut qu'il pourroit en faire un bon usage. En ayant essayé, il trouva qu'en effet, il estoit beaucoup plus propre pour les ouvrages qu'il faisoit, que le vernis mol, tant parce que l'aiguille & l'eschope gravent plus nettement sur cette sorte de vernis, qu'à cause qu'on est plus assûré de ne le pas gâter, lorsqu'en travaillant on appuye la main dessus : outre cela, on a l'avantage de n'y mettre l'eau-forte, que quand on veut, pouvant laisser six mois & un an tout entier une planche avec le vernis dessus sans y toucher. Ce qui ne se peut faire sur le vernis mol, où l'eau-forte ne mord pas, si on ne la met aussi-tost qu'on a gravé, ou peu de temps aprés.

On peut encore ajoûter à ces considérations, que pour ce qui regarde l'Architecture, on tire des lignes beaucoup mieux sur le vernis dur, où toutes choses, comme j'ay dit, s'y gravent plus nettement. Il est vray, que pour le paysage qui se doit toucher d'une maniére libre & facile, il paroist plus moë-

leux & moins ſec, lorſqu'on ſe ſert du vernis mol. CALLOT.

Toutes ces raiſons firent, que dans la ſuite Callot ne ſe ſervit plus que du vernis dur; & comme les faiſeurs d'inſtrumens en tenoient la compoſition fort ſecrette, il en apporta une aſſez bonne quantité, lorſqu'il revint en Lorraine, & en fit encore venir depuis, quand il en eut beſoin. Mais enſuite Abraham Boſſe a donné au public le moyen de le faire.

Ce fut auſſi, aprés avoir conſidéré le pavé du Dome de Sienne, fait par Duccio, qu'il ſe propoſa de ne faire ſouvent qu'un ſeul trait, pour graver les figures; groſſiſſant plus ou moins les traits, avec l'aiguille ou l'eſchope, ſans ſe ſervir de hacheures, voyant que dans les petites choſes particuliérement, cela faiſoit un bon effet, & les repréſentoit avec plus de netteté. En quoy il a eſté imité depuis, non ſeulement dans de petites figures, & par des Graveurs à l'eau-forte; mais dans de grandes ordonnances, & par des Graveurs au burin.

Les premiers ouvrages qu'il fit à ſon arrivée en Lorraine, furent les images de tous les Saints de l'année, au nombre de trois cens

CALLOT. quatre-vingts-douze. Il regrava ensuite les Caprices qu'il avoit déja faits à Florence ; un autre Caprice de Pantalons & de Comédiens, au nombre de vingt-quatre piéces, dont il avoit fait les desseins en Italie ; un autre Caprice de Bossus, qui contient vingt-une piéces ; un livre de douze piéces, représentant la Noblesse ; un autre de Gueux, de vingt-cinq piéces. C'estoit dans les temps qu'il vouloit se délasser l'esprit, & souvent à la lumiére de la lampe, qu'il travailloit à ces différentes fantaisies, choisissant des sujets extraordinaires & ridicules pour se divertir. Et comme il sçavoit que ce qui peut faire rire, se trouve toûjours dans quelque difformité & dans quelque defaut ; il jugeoit fort bien, que l'unique moyen de divertir & de donner du plaisir à ceux qui verroient ses Caprices, estoit de marquer quelque chose de defectueux & de difforme ; mais pourtant, de le marquer d'une maniére qui ne fût pas defectueuse. C'est aussi ce qu'il a fait si parfaitement, qu'on a donné le nom de postures de Callot, à toutes celles que l'on voit représentées.

Il fit ensuite deux livres d'Emblémes : l'un à l'honneur de la Vierge ; & l'autre au sujet

de la vie ſolitaire & religieuſe. Il regrava encore une fois la Foire de l'Imprunette, qu'il avoit faite à Florence ; & une autre plus petite, qu'on appelle la Feſte de Village, que neanmoins quelques-uns veulent qu'il ait faite en Italie. CALLOT.

Mais je vous deviendrois ennuyeux, ſi je m'arreſtois à vous dire tout ce qu'il grava à Nancy depuis ſon retour de Florence. Quand vous voudrez avoir le plaiſir d'admirer l'abondance des penſées de cét excellent homme, la fertilité de ſon genie, & cét art admirable qu'il avoit à repréſenter en petit, des ſujets tres-grands & tres-amples, vous pourrez conſidérer ce qu'il a gravé dans de petits ronds, concernant la Vie de la Vierge & la Paſſion de noſtre Seigneur.

Alors Pymandre m'interrompant, Il eſt vray, dit-il, qu'en conſidérant autrefois ces petits ouvrages de Callot, je les regardois comme l'effet d'un art conſommé, & comme des piéces accomplies, admirant avec combien d'induſtrie il avoit ſi bien réduit en petit, de ſi grands ſujets.

Ce qu'on nomme la grande Paſſion, repris-je, eſt un ouvrage dont il avoit fait toutes les études à Florence. Il n'en a gravé que

CALLOT. ſept piéces, & l'on ne ſçait par quel rencontre ce travail eſt demeuré imparfait. Cependant, l'on a à Paris la ſuite des deſſeins qu'il en avoit faits, & qui ſont tous finis. Mais il ſeroit difficile, en les gravant, d'en conſerver l'eſprit & la beauté, & de ne les pas rendre fort différens de ceux que Callot a gravez.

Le Carouſel qui ſe fit à Nancy, & qu'il grava pour le Duc de Lorraine en dix piéces, & la grande Ruë où ce Carouſel ſe fit, ſont des ouvrages les plus beaux qui ſoient ſortis de ſa main.

Ce fut au ſujet de ce Carouſel, qu'il eut un différend avec un Peintre de Nancy, nommé DE'RUET, qui eſtoit nouvellement arrivé d'Italie. C'eſtoit un homme ambitieux & entreprenant, lequel ayant la faveur du Prince de Falſebourg, fils naturel du Duc Charles III. qui regnoit alors, eſtoit auſſi fort conſidéré du Duc.

Il eſtoit riche, & on l'a vû à Paris avec un train & un équipage de grand Seigneur. Ses biens & ſa faveur le rendant conſidérable, le rendoient auſſi plus hardy à uſer de ſon credit, & vouloir s'attribuer une ſouveraine autorité ſur tous ceux qui travailloient pour

les divertiſſemens du Duc. Comme il prétendoit que ce fût d'aprés ſes deſſeins, que Callot gravât ſes planches, & que Callot luy reſiſtoit fortement, ne voulant rien faire que de ſon invention, ils eurent de grandes conteſtations : mais enfin, il falut que Déruet cedât à Callot, qui demeura le maître des deſſeins & de la gravûre de toutes ces ſortes d'ouvrages qu'il fit pour le Duc de Lorraine. CALLOT.

Sa reputation ſe répandant par toute l'Europe, l'Infante des Pays-Bas le fit venir à Bruxelles, lorſque le Marquis de Spinola aſſiégeoit Breda, afin de deſſeigner le ſiége de cette ville; ce qu'il fit, & le grava enſuite. Ce travail qui eſt un des plus conſidérables qu'il ait faits, fut cauſe qu'il vint en France en 1628. où par l'ordre du Roy Louïs XIII. il alla deſſeigner le ſiége de la Rochelle & celuy de l'Iſle de Ré, qu'il vint graver à Paris, & fit ſix planches de chaque ſiége, comme il avoit fait du ſiége de Breda. Les ſix planches ſe joignent enſemble, & ne font qu'un ſeul ſujet. Pendant qu'il s'occupoit à ce grand ouvrage, il ne laiſſoit pas d'en faire encore quelques autres plus petits, pour ſe délaſſer. Entre autres choſes, il deſſeigna

CALLOT. deux Vûës du Pont-neuf. Il grava auſſi le Combat de Veillane, donné par le Mareſchal d'Effiat.

Aprés avoir achevé de graver le ſiége de la Rochelle & de l'Iſle de Ré, & en avoir eſté bien récompenſé du Roy, il s'en retourna à Nancy, où il ſe mit à travailler plus qu'auparavant. Ce fut donc depuis ſon retour en Lorraine, qu'entre autres ouvrages, il fit la Vie de la Vierge en quatorze piéces, le Martyre des Apoſtres, un livre de Fantaiſies, & un autre de l'Art militaire. Il donna au public douze piéce du Nouveau Teſtament, l'Enfant prodigue, Moyſe qui paſſe la Mer Rouge, & les Miſeres de la Guerre, en grand & en petit. Il y a dix-huit planches des premiéres, & ſix planches des autres, qui ſont des plus belles choſes qu'il ait faites. Il grava auſſi une tentation de S. Antoine, différente de celle qu'il avoit faite à Florence.

Je ne finirois point, ſi j'entreprenois de vous dire tout ce qu'il a fait; le nombre en eſt ſi grand, que j'aurois peine à m'en ſouvenir. Car l'on compte juſques à treize cens quatre-vingts piéces, & il ne ſe trouve aucun Graveur qui en ait autant fait, dans l'eſpace d'une vie auſſi courte, qu'a eſté la ſienne.

ſienne. Il eſt vray que Tempeſte a gravé jusques à dix-huit cens piéces ; mais il a vêcu plus long-temps, & tout ce qu'il a fait, n'eſt pas également bien, ny d'une maniére auſſi finie & agréable, que ce qu'on voit de Callot. Si ce dernier ne fût point mort ſi jeune, il nous auroit laiſſé toute l'Hiſtoire de l'ancien Teſtament, & le reſte du nouveau, qu'il méditoit de faire. CALLOT.

Lorſque feu Monſieur le Duc d'Orleans Gaſton de France, ſe retira en Lorraine, il luy fit graver pluſieurs planches des monnoyes ; & prenant plaiſir à le voir travailler, il voulut qu'il luy montrât à deſſeigner. Pour cela, il alloit tous les jours avec le Comte de Maulévrier, au logis de Callot, où il paſſoit deux heures de temps à deſſeigner. Le ſieur Sylveſtre a quarante-deux deſſeins à la plume, de ceux que Callot faiſoit alors pour Monſieur le Duc d'Orleans.

Le Roy ayant aſſiégé & réduit à ſon obéiſſance la ville de Nancy en 1631. envoya querir Callot, & luy propoſa de repréſenter cette nouvelle conqueſte, comme il avoit fait la priſe de la Rochelle ; mais Callot pria Sa Majeſté, avec beaucoup de reſpect, de

CALLOT. vouloir l'en dispenser, parce qu'il estoit Lorrain, & qu'il croyoit ne devoir rien faire contre l'honneur de son Prince & contre son pays. Le Roy reçût son excuse, disant, que le Duc de Lorraine estoit bienheureux d'avoir des sujets si fidelles & si affectionnez. Quelques Courtisans n'approuvans pas le refus qu'il avoit fait, dirent assez haut, qu'il faloit l'obliger d'obéïr aux volontez de S. M. ce que Callot ayant entendu, il répondit aussi-tost avec beaucoup de courage, qu'il se couperoit plûtost le poulce, que de faire quelque chose contre son honneur, si on vouloit le contraindre.

Le Roy, bien-loin de souffrir qu'on luy fist aucune violence, le traita toûjours fort favorablement; & pour l'attirer en France, luy fit offrir mille écus de pension, s'il vouloit s'attacher à son service. Callot remercia le Roy, assûrant ceux qui luy parlérent, qu'il seroit toûjours prest d'employer les talens que Dieu luy avoit donnez, à travailler pour la gloire de Sa Majesté; mais qu'il ne pouvoit quitter l'établissement qu'il avoit dans le lieu de sa naissance.

Toutefois, comme dans la suite il vit le

mauvais état où la Lorraine fut réduite aprés la prise de Nancy, il faisoit dessein de se retirer à Florence avec sa femme, pour y vivre & travailler en repos le reste de ses jours; mais sa mort renversa ses desseins. Quoyqu'il fût fort reglé dans ses mœurs & dans sa maniére de vivre, il n'avoit pas une santé bien forte. Il estoit incommodé d'un mal d'estomac, causé par son travail ordinaire, & par la fatigue qu'il avoit long-temps soufferte, en gravant toûjours courbé. Aussi quelques années avant sa mort, il gravoit debout, & sur un chevalet, comme travaillent les Peintres. CALLOT.

Il regloit si bien son temps, que se levant d'assez grand matin, il alloit aussi-tost avec son frere aîné se promener hors la Ville. Ensuite, aprés avoir entendu la Messe, il travailloit jusques à l'heure du dîner. Incontinent aprés midy, il faisoit quelques visites, pour ne se pas mettre si-tost au travail, aprés quoy, il reprenoit son ouvrage jusques au soir; ayant presque toûjours quelques personnes de ses amis qui le voyoient travailler, & s'entretenoient avec luy.

Cependant, soit que l'incommodité qu'il avoit soufferte dés sa jeunesse, d'avoir l'esto-

CALLOT. mac ployé , ou que quelque autre cauſe luy eût fait naître une croiſſance de chair , qui groſſit dans ſon eſtomac ; cét accident augmenta de telle ſorte, qu'il en mourut le 28. Mars 1635. âgé de quarante-trois ans. Il fut enterré dans le Cloiſtre des Cordeliers de Nancy , au meſme endroit où ſes parens avoient leur ſepulture. Sa femme & ſon frere luy firent dreſſer une epitaphe , où il eſt peint à demi-corps ſur une table de marbre noir. On voit ſon portrait gravé par Michel l'Aſne , qui le donna au public en 1629. eſtant alors âgé de trente-ſix ans , au deſſous duquel eſt ſon éloge.

Depuis que Callot fut de retour à Nancy, aprés avoir achevé de graver le ſiége de la Rochelle & de l'Iſle de Ré , dont il avoit vendu les planches au ſieur de Lorme, Medecin de feu Monſieur le Duc d'Orleans ; il envoya à Paris toutes les autres planches qu'il fit, à ſon amy ISRAEL HENRIET, avec lequel il s'eſtoit accommodé, & qui en debitoit les eſtampes, avec pluſieurs autres qu'il avoit déja euës auparavant.

ISRAEL HENRIET.

Iſrael eſtoit auſſi natif de Nancy ; mais ſon pere , nommé Claude , eſtoit de Châlons en Champagne, & aſſez bon Peintre,

C'est luy qui avoit peint les vitres de l'Eglise Cathedrale de Châlons, & qu'on estimoit beaucoup, tant pour le dessein, que pour le bel apprest des couleurs. On voit à Paris des ouvrages de sa façon. Il copia plusieurs fois un tableau d'André del Sarte, qui est en rond, où est représentée la Vierge, tenant le petit JESUS avec S. Joseph & S. Jean; & ce qu'il a fait, est si bien copié, qu'il passe souvent pour original. En 1596. estant alors âgé de quarante-cinq ans, il fut appellé au service du Duc de Lorraine Charles II. qui par les bons traitemens qu'il luy fit, l'obligea de s'établir à Nancy, où il est mort & enterré aux Cordeliers, dans le mesme Cloître où Callot a eu sa sépulture. ISRAEL HENRIET.

Il laissa deux fils, dont l'un estoit ISRAEL, qui apprit de luy les commencemens du Dessein, avec Jacques Callot, Bellange & Déruet, dont je vous ay déja parlé. ISRAEL.

Israel estoit encore fort jeune, quand il alla à Rome, où il se mit à peindre sous Tempeste, avec Déruet, des batailles & des chasses. Israel estant de retour en Lorraine, demeura quelque temps à Nancy, puis vint à Paris travailler sous Duchesne Peintre, qui logeoit à Luxembourg.

ISRAEL. Le Pouſſin y demeuroit auſſi alors, qui ne faiſoit que commencer à peindre ; mais il n'y fut pas long-temps, & s'en alla à Rome.

Iſrael s'eſtant étudié à deſſeigner dans la maniére de Callot, pluſieurs perſonnes de qualité deſirérent apprendre de luy cette ſorte de travail à la plume, commode & agréable, principalement, pour des campemens d'armées, & pour occuper ceux qui ne veulent deſſeigner que pour leur divertiſſement. Voyant qu'il en tiroit plus d'utilité, qu'à faire des tableaux, il y donna tout ſon temps, & enſuite, ſe mit auſſi à debiter les ouvrages de Callot. Pendant que Callot demeura à Paris, ils logeoient enſemble au Petit-Bourbon. Et quand ils ſe ſéparérent, ils convinrent, comme je vous ay dit, que tout ce que Callot graveroit doreſnavant, ſeroit pour Iſrael; ce qui fut executé ponctuellement. Car toutes les planches qu'il fit depuis ſon retour, vinrent entre les mains de ſon amy; & comme, aprés ſa mort, il s'en trouva deux qui n'avoient pas encore eu l'eau-forte, Iſrael l'a fit donner par Colignon, qui avoit eſté diſciple de Callot, & par lequel il fit enſuite

graver à l'eau-forte dix paysages sur les desseins de son maistre. Ce Colignon a gravé plusieurs autres choses d'aprés Callot, & dans sa maniére. ISRAEL.

Mais celuy qui l'a imité le mieux, a esté ESTIENNE LABELLE de Florence. Son pere estoit orfévre, & luy-mesme avoit aussi commencé à travailler d'orféverie. Il la quitta pour s'appliquer entiérement à la Gravûre. *Canta-Gallina* fut son premier maître. Aprés avoir gravé beaucoup d'ouvrages à Rome & à Florence, il vint à Paris en 1642. à la suite d'un Resident de Florence. Lorsqu'il eut demeuré quelque temps à se divertir, voyant qu'il commençoit à manquer d'argent, il se mit à travailler, & fit un livre de combats de mer & de batailles, qu'il porta chez un Marchand de la ruë S. Jacques, nommé Chartres : mais n'ayant pû convenir du prix, Colignon & un nommé Goyrand, luy conseillérent d'aller trouver Israel, pour lequel ils travailloient; ce qu'il fit. Et luy ayant fait voir son ouvrage, il en reçût plus qu'il n'en demandoit, & ensuite continua de graver pour luy. LABELLE.

Comme Israel Sylvestre, neveu d'Israel Henriet, arriva de Rome, & qu'il

LABELLE. travailla auſſi pour ſon oncle ; il fit amitié avec Labelle, & logérent enſemble. Quelque temps aprés, Labelle fut envoyé par le Cardinal de Richelieu, pour deſſeigner la ville d'Arras, & repréſenter comme elle fut aſſiégée & priſe par l'armée du Roy en 1640. ce qu'il grava aprés eſtre de retour à Paris. Il fit auſſi un voyage en Hollande, où il penſa gâter ſa belle maniére de graver, en voulant imiter celle de Rimbrans ; mais on la luy fit bien-toſt quitter, pour reprendre celle de Callot qu'il avoit toûjours ſuivie.

Lorſque l'Ambaſſadeur de Pologne vint en France pour le mariage du Roy de Pologne & de la Princeſſe Marie, Labelle deſſeigna l'entrée & la magnifique cavalcade des Polonois. Comme l'ouvrage eſtoit trop grand, il n'entreprit pas de la graver, ainſi qu'il avoit fait autrefois à Rome, celle que l'Ambaſſadeur de Pologne y fit, ſous le Pape Urbain VIII. en 1633.

Durant dix ou douze ans que Labelle demeura à Paris, il fit quantité d'ouvrages, tant pour Iſrael Henriet, que pour d'autres particuliers.

Le ſieur Heſſelin Maiſtre de la Chambre aux Deniers, luy fit faire pluſieurs deſſeins,

entre

entre autres, un livre entier de Balets & de Mascarades, qui est à Versailles, avec les autres livres du Cabinet du Roy. LABELLE.

Ses affaires domestiques l'ayant obligé de retourner à Florence, il y fut favorablement reçû du Grand Duc, dernier mort, qui luy donna une pension. Pendant le reste de sa vie, qui fut assez languissante, il ne laissa pas de faire plusieurs ouvrages, entre autres, des sujets de balet à cheval, pour le Duc de Modéne. Aprés avoir long-temps souffert de grands maux de teste, il mourut vers l'année 1664. Israel Henriet estoit mort dés l'an 1661. & comme Israel Sylvestre son neveu, & seul heritier, posseda aprés sa mort tous les desseins & les planches que son oncle avoit euës de Callot & de Labelle, il acheta ensuite tout ce que la veuve Callot avoit à Nancy, & quelques autres planches que Labelle avoit faites depuis son retour à Florence; & c'est sur les originaux de ces excellens Graveurs, que le sieur Sylvestre montre à desseigner à Monseigneur le Dauphin.

Mais revenons à nos Peintres. JEAN LE CLERC de Nancy, estoit du temps de Cal- JEAN LE CLERC.

JEAN LE CLERC. lot, & peignoit pour le Duc Henry de Lorraine. Il avoit demeuré plus de vingt ans en Italie, & travaillé long-temps ſous Charles Venitien, duquel il avoit ſi bien pris la maniére, qu'il a fait des tableaux qui ont paſſé pour eſtre de la main de ſon maiſtre. Il acquit tant d'eſtime à Veniſe, qu'il y fut fait Chevalier de S. Marc.

On voit à Nancy pluſieurs tableaux de ſa façon, particuliérement dans l'Egliſe des Jeſuites. Il peignoit avec beaucoup de facilité. Il mourut en 1633. âgé de quarante-cinq à quarante-ſix ans.

ROTHAMER. Je vous ay déja parlé de JEAN ROTHAMER, de Munic en Baviére, qui avoit travaillé ſous le Tintoret. Aprés avoir long-temps demeuré en Italie, il retourna en Allemagne. Il faiſoit aſſez bien les petites figures.

VARIN. Dans ces temps-là VARIN, originaire d'Amiens, peignoit à Paris. Il a fait le tableau du grand Autel des Carmes Déchauſſez, proche Luxembourg; le Pouſſin avoit travaillé ſous luy.

BLANCHART. JACQUES BLANCHART eſtoit alors en grande réputation, pour la beauté de ſon coloris, & ſa maniére de peindre, fraîche & agréable. Il eſtoit né à Paris, au mois de

Septembre 1600. Sa mere avoit un frere nommé Nicolas Bolleri, qui estoit Peintre : ce fut de luy, que Jacques Blanchart estant fort jeune, apprit les commencemens de la Peinture. Il n'avoit pas fait encore un grand progrés, lorsqu'âgé de vingt ans, il sortit de Paris, pour aller en Italie. Estant arrivé à Lyon, il s'engagea avec un Peintre, nommé Horace le Blanc. Pendant deux ou trois ans qu'il travailla sous luy, il se fortifia beaucoup dans la pratique de son art. Horace ayant esté appellé par le Duc d'Engoulesme, pour peindre la gallerie de sa maison de Gros-Bois à quatre lieuës de Paris, Blanchart qui n'avoit pas voulu le suivre, demeura encore quelque temps à Lyon, pour achever des ouvrages que son maistre avoit commencez. De sorte qu'il n'arriva à Rome qu'à la fin d'Octobre 1624. avec son frere qui l'estoit allé joindre, à dessein d'embrasser la mesme profession. Aprés avoir sejourné dix-huit mois à Rome, il passa à Venise, où touché de la beauté des tableaux qu'on y voit, particuliérement de ceux du Titien, il resolut d'en faire toute son étude. Il demeura deux ans à Venise, pendant lesquels un noble Venitien le fit travailler dans une maison

BLANCHART.

BLANCHART. qu'il avoit à la campagne. Mais comme il ſe vit mal récompenſé des tableaux qu'il avoit faits, il quitta Veniſe, & paſſa à Turin, où il s'arreſta quelque temps. Enſuite ayant réſolu de revenir en France, il ſe rendit à Lyon, où ſes amis l'obligérent à faire quelques ouvrages. Il fit le portrait d'Horace le Blanc, ſous lequel il avoit peint avant que d'aller à Rome. Horace fit auſſi celuy de Blanchart. Cependant, comme ſes parens ſouhaitoient de le voir, il vint à Paris. Auſſi-toſt qu'il commença à travailler, ſa maniére de peindre fut ſi agreable à tout le monde, que chacun voulut avoir quelque choſe de ſa main. Il fit pour la Communauté des Peintres, un S. Jean dans l'Iſle de Pathmos; & pour un Convent de Religieuſes de la ville de Cognac en Gaſcogne, une Aſſomption de la Vierge. Ces deux tableaux furent les premiers qui luy acquirent l'eſtime des ſçavans. Enſuite Il travailla à pluſieurs autres ouvrages. Il peignit pour le ſieur Barbier une petite gallerie dans la maiſon qui appartient aujourd'huy au Préſident Perault. Et enſuite, pour Monſieur de Bullion Sur-Intendant des Finances, une gallerie baſſe, où il repréſenta les douze mois de

l'année, ſous des compoſitions de figures grandes comme nature. On voit dans l'Egliſe de noſtre Dame, un tableau de la deſcente du S. Eſprit, qui fut préſenté un premier jour de May. Il a fait quantité de Vierges à demi-corps; & comme il ſçavoit leur donner des expreſſions fort agreables, pluſieurs perſonnes eſtoient bien aiſes d'en avoir de ſa main. Il eſtoit dans la vigueur de ſon âge, & recherché de tout le monde, lorſqu'il fut attaqué d'une fiévre, avec une fluxion ſur la poitrine, dont il mourut âgé de trente-huit ans. Il fut marié deux fois, & eut de ſa premiére femme un fils & deux filles. Le fils embraſſa de bonne heure la profeſſion de ſon pere, dans laquelle il travaille aujourd'huy avec eſtime. Le pere ne vécut que quinze mois avec ſa ſeconde femme, & n'en eut point d'enfans. Il ſe plaiſoit beaucoup à peindre des femmes nuës, & avoit une ſi grande facilité à les bien repréſenter, qu'on luy a vû peindre une figure entiére, grande comme nature, en deux ou trois heures de temps. Sa partie principale eſtoit la Couleur.

BLANCHART.

Comme je ceſſay de parler, J'ay vû pluſieurs fois, dit Pymandre, la gallerie baſſe de

BLANCHART. l'Hostel de Bullion ; mais il y en a une au dessus qu'on estime aussi beaucoup. Elle est, repartis-je, de la main de Vouët. L'on peut dire que ces deux hommes qui ont travaillé en mesme temps, & de maniéres bien différentes, ont esté d'excellens Peintres, & qu'ils ont beaucoup contribué à remettre en France le bon goust de la Peinture, & à élever cét Art au point où il est aujourd'huy. Car lorsqu'ils revinrent d'Italie, ils firent voir des tableaux d'une maniére toute autre, que celle dans laquelle l'on estoit alors tombé en France; & comme ils se servoient heureusement des connoissances qu'ils avoient acquises, on découvroit dans leurs ouvrages des marques du bon goust que l'on doit chercher dans la Peinture.

VOUET. SIMON VOUET arriva à Paris en 1627. Et comme il y vint par l'ordre du Roy, avec la qualité de son premier Peintre, il entra tout d'un coup dans les grands emplois, & fut suivi de tous les Peintres qui vouloient travailler, & des jeunes gens qui cherchoient à s'instruire. Il estoit de Paris. Son pere, nommé Laurent, estoit un Peintre assez mediocre, sous lequel neanmoins il avoit appris les principes de la Peinture. Mais son

genie le portant à considérer luy-mesme la Nature, & à observer les ouvrages des meilleurs maistres, il se rendit si capable, que dés l'âge de quatorze ans, il fut choisi pour aller en Angleterre faire le portrait d'une Dame de grande qualité, qui estoit sortie de France pour se retirer à Londres. VOUET.

Quelques années aprés, Monsieur de Harlay Baron de Sancy, nommé par le Roy pour son Ambassadeur à Constantinople, le mena avec luy, avec intention de luy faire peindre le Grand Seigneur. Comme la chose n'estoit pas aisée à exécuter, à cause de la difficulté qu'on a de le voir, Vouët qui n'avoit pas alors plus de vingt-un ans, eut besoin de toute la force de son imagination & du secours de sa memoire, pour se bien acquiter de sa commission. Car il ne le pût voir qu'une seule fois, lorsqu'il donna audience à l'Ambassadeur. Cependant, il l'observa si bien pendant ce peu de temps, qu'estant de retour, il en fit un portrait si ressemblant, que Monsieur de Sancy, & tous ceux qui avoient vû le Grand Seigneur, en furent tres-satisfaits. Il fit encore plusieurs autres portraits, pendant un an qu'il demeura à Constantinople, aprés quoy il partit de Pera

VOUET. au mois de Novembre 1612. & arriva à Venise avec des lettres de recommandation pour les Ambassadeurs & les Ministres de Sa Majesté qui estoient en Italie, desquels il fut fort bien reçû.

Ayant sejourné à Venise jusques à la fin de l'année 1613. il alla à Rome. A peine avoit-il commencé d'y travailler, que le Roy Louïs XIII. informé par la Reine sa mere, à qui on avoit fait connoistre les belles dispositions de Vouët, le gratifia d'une pension de quatre cens francs, pour faciliter ses études. Et comme il se perfectionnoit de jour en jour, le Roy augmenta aussi de temps en temps sa pension. Il fit un voyage à Gennes en 1620. où il travailla pendant un an pour les Seigneurs Doria, & pour quelques autres personnes. Estant de retour à Rome, il fut élû Prince de l'Academie de S. Luc en 1624. Cette élection fut en partie cause de la mort de l'Anteveduto. Car ayant esté dépossedé par la brigue du Padoüan & d'autres, ses ennemis, qui firent connoistre qu'il avoit dessein de donner à une personne de qualité, le tableau de S. Luc, fait par Raphaël, & mettre en sa place une copie qu'il avoit faite; cette fâcheuse affaire le toucha si sensiblement,

ment, que le chagrin qu'il en eut, abregea VOUET.
ſes jours, & mourut environ deux ans aprés, âgé de cinquante-cinq ans. Ce n'eſtoit pas un Peintre dont les ouvrages fuſſent aſſez conſidérables, pour vous en parler; il s'eſtoit ſeulement mis en credit, parce qu'il avoit de l'eſprit, & qu'il peignoit aſſez bien une teſte.

Mais pour revenir à Vouët. En 1626. il épouſa ſa premiére femme, nommé Virginie *di Vezzo Velletrano.* Elle eſtoit jeune & intelligente dans la Peinture, dont elle faiſoit profeſſion par les ſoins que Vouët en avoit pris.

Pendant prés de treize ans qu'il demeura à Rome, il fit pluſieurs tableaux. Vous avez vû celuy qui eſt dans l'Egliſe de S. Pierre, au grand Autel de la Chapelle où les Chanoines font tous les jours l'Office; comme auſſi ce qu'il a peint à Saint Laurent *in Lucina.*

Le Roy Louïs XIII. ayant jetté les yeux ſur luy, pour s'en ſervir, tant pour les Peintures neceſſaires à faire dans ſes Maiſons Royales, que pour la conduite des patrons de Tapiſſerie, auſquels Sa Majeſté vouloit que l'on travaillât; Monſieur de Bethu-

VOUET. ne, alors Ambaſſadeur à Rome, eut ordre, au commencement de l'année 1627. de le faire partir pour venir en France; ce qu'il fit, avec ſa femme & une petite fille qui n'avoit encore que quatre mois. Il amena auſſi avec luy, le pere & la mere de ſa femme. Le pere nommé *Pompeo di Vezzo*, demeura malade à Orleans; & Vouët ayant pris les devant, & cheminé avec plus de diligence, arriva à Paris le 25. Novembre; il fut favorablement reçû du Roy & de la Reine ſa mere, qui vouloit le faire travailler à Luxembourg. On luy donna un logement dans les galleries du Louvre, où le Preſident de Fourcy Sur-Intendant des Bâtimens, l'inſtala.

Lorſqu'il eut donné ordre à ſes affaires, il fit venir ſa femme & le reſte de ſa famille, qui étoit demeurée à Orleans pour avoir ſoin de ſon beau-pere, qui mourut peu de temps aprés y eſtre arrivé. Vouët avoit auſſi amené avec luy deux de ſes Eléves; l'un nommé Jacques l'Homme, de Troye en Champagne, & l'autre Jean Baptiſte Molle Italien. Il commença à faire pour Sa Majeſté, des deſſeins de Tapiſſerie qu'il faiſoit exécuter, tant à huile qu'à détrempe. Bien qu'il s'occupât encore à d'autres grands ouvrages, il ne laiſſa pas

d'employer un temps considérable à faire des portraits: parce que le Roy prenant plaisir à le voir travailler, luy faisoit faire ceux de plusieurs Seigneurs de la Cour, & des Officiers de sa Maison, lesquels il représentoit au pastel. Cette sorte de travail estant propre & assez prompte, Sa Majesté voulut que Vouët luy apprît à desseigner & à peindre de cette maniére, afin de pouvoir se divertir à faire les portraits de ses plus familiers Courtisans. Le Roy s'y appliqua quelque temps, & y réüssit si bien, qu'on en voit qu'il a faits qui sont fort ressemblans. VOUET.

Comme cela donnoit à Vouët une occasion favorable de voir souvent le Roy, il s'acquit par là les bonnes graces de Sa Majesté, qui l'honora de nouvelles gratifications, & augmenta ses gages. Les Ministres & les plus grands Seigneurs du Royaume, vouloient avoir quelque chose de sa main. En 1632. il commença de peindre pour le Cardinal de Richelieu, la gallerie & une Chapelle de son Palais à Paris, & une Chapelle en sa maison de Ruel. Il avoit déja travaillé à Chilly, pour le Mareschal d'Effiat, alors Sur-Intendant des Finances, & fait pour le Président de Fourcy, plusieurs ouvrages en sa maison de Chessy.

VOUET. Pendant les années 1634. & 1635. il fit chez Monſieur de Bullion, Sur-Intendant des Finances, cette grande gallerie haute, dont vous me parliez tantoſt, & un cabinet qui la ſépare d'avec la chambre. Ces lieux ſont richement ornez, & l'on en peut regarder les tableaux, comme des plus conſidérables que Vouët ait faits.

Il a repréſenté l'Hiſtoire d'Ulyſſe dans la gallerie. Il fit encore pour le meſme Sur-Intendant, quelques ouvrages de Peinture dans une gallerie & dans un cabinet de ſon Château de Videville.

En 1638. & 1639. il peignit pour Monſieur le Chancelier Seguier, deux galleries & une Chapelle en ſon Hoſtel, à Paris. Il fit auſſi pluſieurs tableaux & d'autres ornemens dans le Palais Royal, pendant la Regence de la feuë Reine mere du Roy. Le nombre des tableaux qu'il a faits pour divers particuliers, eſt trop grand, pour me ſouvenir de tous. Il en envoya en Angleterre pour le Roy Charles I. tres-connoiſſant & amateur des Peintures, lequel eût bien ſouhaité pouvoir attirer ce Peintre auprés de luy.

Il n'y a guéres d'Egliſes, de Palais & de Maiſons conſidérables à Paris, qui ne ſoient

ornées de ses ouvrages. Le tableau du grand Autel de S. Eustache est de sa main, comme aussi celuy de S. Nicolas des Champs. Il y en a à S. Mederic, aux Carmelites de la ruë Chapon, aux Jesuites de la ruë saint Antoine, au Noviciat, & en plusieurs autres Eglises & Chapelles. Il a fait un grand nombre de Vierges, & avoit mesme un talent particulier pour les bien représenter. VOUET.

Sa premiére femme estant morte au mois d'Octobre 1638. il en prit une seconde à la fin de Juin 1640. De la premiére il eut quatre enfans, deux filles & deux garçons. L'aînée des filles, née à Rome, a esté mariée à François Tortebat, Peintre; la deuxiéme, à Michel Dorigni, aussi Peintre. Le plus jeune des garçons a suivi la profession de son pere. Il eut de sa seconde femme trois enfans, dont il ne reste qu'un garçon. Les quatre enfans de son premier lit, sont représentez dans le revers d'une médaille où est le portrait de leur pere & de leur mere, que fit un nommé Bouthemy, Orfévre, & tres-habile Sculpteur.

Vouët, aprés avoir vécu cinquante-neuf ans, & prés de six mois, mourut le 5. de Juin 1641. & fut enterré dans l'Eglise de S. Jean en Gréve.

VOUET. Non ſeulement on luy eſt obligé, comme je vous ay dit, d'avoir fait revivre en France la bonne maniére de peindre; mais encore, d'avoir fait un grand nombre d'Eléves, dont pluſieurs ſe ſont rendus conſidérables dans la Peinture, & dans les autres profeſſions qu'ils ont embraſſées, dépendantes du Deſſein.

Son frere, AUBIN VOUET, qui s'eſtoit inſtruit ſous luy en Italie, fut un des premiers qu'il forma dans ſa maniére. Il a travaillé à Paris, dans le Cloiſtre des Feüillans de la ruë S. Honoré; & enſuite à S. Germain en Laye dans la Chapelle, & en quelques autres lieux du Château. Il mourut avant ſon frere, âgé de quarante-deux ans. Il eut encore un autre frere, nommé CLAUDE, auſſi Peintre. Charles Meſlin dit le Lorrain; François Dupuis d'Auvergne, & Jacques l'Homme, que je viens de nommer, avoient étudié à Rome ſous Simon Vouët. Le nombre de ceux qui ont travaillé ſous luy, eſt trop grand, pour vous les nommer tous; neanmoins, vous ne ſerez peut-eſtre pas fâché que je vous en faſſe remarquer quelques-uns que vous avez connus, & d'autres qui travaillent encore aujourd'huy avec réputation. Je vous en diray les noms ſans

ordre, & ſelon qu'il m'en ſouviendra. Noel VOUET.
Quillerié, dans les commencemens, tâchoit d'imiter ſon maiſtre; Nicolas Ninet & de l'Eſtain, qui eſtoient de Troye en Champagne; Remy Wibert, Champenois; Henry Salé, de Picardie; Charles le Brun, de Paris, aujourd'huy premier Peintre du Roy. En 1631. François Perrier de S. Jean de l'Aune, au retour de ſon premier voyage d'Italie, travailla ſous Vouët; le Frere Joſeph Feuïllant, avoit auſſi peint ſous Vouët, avant que d'aller à Rome, où il ſe noya dans le Tybre; Pierre Mignard, de Troye en Champagne; Nicolas Chaperon, de Chaſteaudun; Charles Perſon, Lorrain; Michel Corneille, d'Orleans; Euſtache le Sueur, Pariſien; Michel Dorigny, de S. Quentin; Charles d'Offin, Lorrain; François Tortebat, de Paris; Jacques Belly, de Chartres; Loüis Beaurepere, Alfonſe du Freſnoy, de Paris. Quantité de jeunes hommes alloient apprendre ſous luy à deſſeigner, comme Loüis du Guernier, de Paris; André le Nôtre, Hanſe, du Mouſtier, Valié, Lombard, Beſnard, Vivot, Siccot, Nicolas Stabre, Perelle l'Aîné, & pluſieurs autres, dont je ne puis pas me ſouvenir, & que je n'ay pas connus.

VOUET. Comme il faisoit faire des patrons de Tapisserie, de toutes sortes de façons, il employoit encore plusieurs Peintres à travailler sous ses desseins, aux paysages, aux animaux & aux ornemens. Entre ceux-là, je puis vous nommer Juste d'Egmont & Vandrisse, Flamans; Scalberge, Pastel, Belin, Vanboucle, Bellange, Cotelle.

Sa premiére femme montra à desseigner à quelques Demoiselles; entre autres, à une des filles du sieur Metheseau, Architecte du Roy, & à la Demoiselle Stabre.

J'ay vû, comme vous pouvez croire, dit Pymandre, plusieurs ouvrages de Vouët. J'en ay vû de diverses façons, & il me souvient du temps qu'il travailloit pour le Cardinal de Richelieu dans sa gallerie, commencée par Champagne, pour lequel le Cardinal avoit alors plus d'inclination, que pour Vouët. Mais sans vouloir nous flatter, pour faire honneur à la Nation, comme ont fait ceux qui ont écrit des Peintres Etrangers, ny élever les uns au desavantage des autres; dites-moy, je vous prie, quels estoient les talens de ce Peintre.

Je vous diray franchement, repartis-je, que pour ce qui regarde l'invention, il n'a-

voit

voit pas un génie facile & aiſé ; & j'ay meſme oüi dire à quelques-uns de ſes plus ſçavans Eléves, qu'il ne pouvoit ordonner un Tableau ſans voir le naturel. Ce n'eſt pas qu'il n'ait fait des diſpoſitions de Figures aſſez agreables ; parce qu'il cherchoit à imiter ce qu'il avoit vû de Paul Veronéſe : mais cependant il n'avoit pas un gouſt exquis dans les Ordonnances, non plus que dans le Deſſein, quoy-qu'en certaines parties il ait eſté aſſez correct. Il ignoroit la Perſpective, & ne ſçavoit ny l'union & l'amitié des Couleurs, ny l'entente des Ombres & des Lumiéres. Ce qu'il y a de plus à eſtimer dans ſes Tableaux, eſt la beauté & la fraîcheur de ſon pinceau, qui paroiſt beaucoup dans ce qu'il a peint chez Monſieur le Chancelier, chez Monſieur de Bullion, & pour le Mareſchal d'Aumont. Sa premiére maniére tenoit de celle du Valentin, & il a fait dans ce gouſt-là des Tableaux qui ont beaucoup de force. Mais ce que l'on peut dire le plus à ſa gloire, c'eſt que les preceptes excellens de ce ſçavant homme formérent d'habiles gens ; & l'on reconnoiſt, comme je vous ay dit, que ce fut de ſon temps que la Peinture commença de paroiſtre icy avec un air

Vouet.

VOUET. plus beau & plus noble qu'elle n'avoit fait.

En France, comme en Italie, les Peintres & les Curieux estoient partagez sur les differentes maniéres qui excelloient en ce temps-là. Les uns estoient pour le Dessein & les fortes expressions, & les autres pour la couleur, & la douceur du pinceau. Cependant le goust de tous en general estoit beaucoup meilleur qu'il n'avoit esté auparavant. Car soit dans le Dessein, soit dans la couleur, on estimoit la maniére d'Italie, & on n'estoit pas si passionné qu'on avoit esté pour les Peintures de Flandres, principalement pour celles qui ne traitoient pas des sujets nobles, & qui ne représentoient que des choses basses, quoy-qu'alors il y eust des Peintres qui s'appliquassent à ces sortes de compositions avec beaucoup de soin.

VOLFAR. Entre ceux qui avoient de la vogue dans les Pays-Bas, VOLFAR n'estoit pas des moindres, bien qu'il ne se vist de luy que des choses de peu de merite. Vanmol

VANBALE estoit son disciple. Pour VANBALE qui travailloit aussi alors; il peignoit toute sorte d'Histoires, mais veritablement d'une maniére assez commune, & tout-à-fait Flamande.

PIETRE NOEFS pere & fils, Hollandois, représentoient des perspectives, & les faisoient avec beaucoup d'art, & le pere encore mieux que le fils. Il y avoit aussi pour lors STENUIX, qui travailloit en petit, & qui peignoit fort bien l'Architecture, particuliérement des nuits & des lieux obscurs éclairez par la lumiére du feu, ou de quelques flambeaux. Il eut aussi un fils qui fut Peintre, & qui suivit sa maniére. Il est vray que dans ces petits sujets ils n'ont pas laissé de faire des choses dignes d'estime, parce que les couleurs & les lumiéres y sont fort bien observées, & que la patience & le temps qu'ils ont mis à les faire, méritent qu'on les considére.

PIETRE NOEFS.

STENUIX.

Vous pouvez voir dans le cabinet de M. Le Nostre, un tableau d'un nommé STABEN, qui travailloit aussi en petit dans le mesme temps, dont la composition vous surprendra, pour le grand travail qu'on y voit. Ce tableau n'est que d'une mediocre grandeur. Il représente la galerie d'un Curieux, dans laquelle sont disposez des cabinets, des meubles, mais sur tout plusieurs tableaux si délicatement faits & si finis, qu'on y voit distinctement tous les sujets qu'ils traitent; & qui

STABEN.

STABEN. cependant ne laiſſent pas d'eſtre diminuez de force & de teintes, ſelon leurs diverſes ſituations & les degrez d'éloignement, avec une entente admirable.

BRAVV. Vers l'an 1640. BRAW Hollandois mourut, lorſqu'il eſtoit encore dans la fleur de ſon âge. Il peignoit ordinairement des preneurs de tabac, & des ſujets d'ivrognerie : en cela il ſe peignoit luy-meſme, & faiſoit l'image de la vie qu'il menoit. Les Flamans eſtiment beaucoup ſes ouvrages.

BOTS. BOTS ou BOTTE qui faiſoit aſſez bien le payſage, mourut vers le meſme temps.

Mais celuy de tous les Peintres de Flandres qui a eu le plus de reputation, a eſté PIERRE PAUL RUBENS. Il eſtoit d'Anvers, & né d'une honneſte famille. Son pere nommé Jean Rubens, eſtoit Docteur en Droit, & exerça ſouvent dans ſa ville la Charge d'Echevin, où l'on ne met que des perſonnes d'une capacité & d'une probité connuë. Les guerres civiles qui troubloient les Pays-Bas, luy firent quitter ſa Charge, & abandonner la ville d'Anvers pour ſe retirer à Cologne, où ſa femme accoucha d'un fils le jour de S. Pierre & S. Paul ; ce qui fut cauſe qu'on luy donna au bapteſme les noms de ces deux Apoſtres.

(Margin notes: RUBENS. — L'an 1577.)

Si-tost qu'il fut en âge d'aller aux Ecoles, son pere ne manqua pas à le faire instruire avec beaucoup de soin. Il apprit si bien la Langue Latine, qu'en peu de temps il la parloit en perfection. Quelques années aprés, la ville d'Anvers ayant esté assiégée par le Duc de Parme, & reduite à l'obéïssance du Roy d'Espagne; Rubens le pere resolut aussi-tost d'y retourner avec toute sa famille. Comme son fils estoit déja assez grand & bien-fait, la Comtesse de Lalain le demanda pour estre son page; mais il ne demeura pas long-temps auprés d'elle. L'occupation des pages, & leur maniére de vivre souvent licencieuse, n'estoient pas conformes aux nobles inclinations qui commençoient à paroistre en luy. De sorte qu'il sortit de chez la Comtesse; & son pere estant aussi mort, Rubens témoigna à sa mere l'amour qu'il avoit pour la Peinture, & la pria de vouloir bien qu'il embrassast cette profession. Elle le mit auprés d'*Adam Van-Noort*, Peintre assez passable, mais dont l'humeur brutale & libertine ne plut pas à ce jeune homme. Il en sortit pour entrer chez *Otto Venius*, dont je viens de vous parler, lequel estoit en grande reputation, non seulement pour RUBENS.

RUBENS. l'excellence de ſon pinceau, mais pour la conduite de ſa vie & pour ſes bonnes mœurs. Rubens profita des qualitez d'un ſi digne maiſtre, & aprés s'eſtre rendu tres-capable
En 1600. dans ſon art, reſolut d'aller en Italie. Il eſtoit âgé de 23. ans, lorſqu'il partit d'Anvers. Comme il avoit eſté bien élevé, & qu'il ſçavoit de quelle maniére il faut vivre avec les gens de qualité, il trouvoit une entrée libre chez tous les Princes & les grands Seigneurs par où il paſſoit. Ayant eſté favorablement reçû de Vincent de Gonzague Duc de Mantouë & de Montferrat, il s'attacha à ſon ſervice. Ce Prince eut tant d'eſtime & d'affection pour luy, qu'il l'employa ſouvent à des commiſſions honorables. Il le choiſit pour aller en Eſpagne vers Philippes III. luy preſenter un ſuperbe caroſſe avec un attelage de ſept chevaux richement enharnachez, & pluſieurs autres preſens de grand prix. Rubens s'acquitta ſi dignement de ſa commiſſion, que dés ce temps-là le Roy d'Eſpagne le conſidera, & eut beaucoup d'eſtime pour luy. Le Duc n'en fut pas moins ſatisfait, & aprés ſon retour luy en donna des marques en pluſieurs rencontres. Ce fut par ſon ordre qu'il alla à Rome,

où il copia plusieurs tableaux. Il travailla RUBENS. aussi dans l'Eglise de Sainte Croix de Jérusalem, où il fit divers ouvrages de son invention. Ensuite estant passé à Venise, il étudia particuliérement aprés les ouvrages du Titien & de Paul Veronése. Estant de retour à Rome, il fit dans l'Eglise neuve des Peres de l'Oratoire, le tableau du grand Autel, & deux autres tableaux qui sont aux deux costez du Choeur. La premiére pensée de l'un de ces tableaux se voit dans l'Abbaye de S. Michel d'Anvers, où il en fit present à son retour d'Italie.

Au sortir de Rome il alla à Gennes, & il y demeura plus qu'en aucun lieu d'Italie. Ce fut là qu'il fit quantité de portraits, & plusieurs tableaux, tant pour l'Eglise des PP. Jesuites, que pour divers particuliers. Il s'appliqua aussi à l'étude de l'Architecture, levant les plans & les élevations des plus belles Eglises, & des Palais les plus considerables, qu'il fit graver depuis, & dont il mit au jour un Livre.

Pendant qu'il travailloit à Gennes, il eut avis que sa mere estoit fort malade. Il partit en diligence pour se rendre auprés d'elle; 1609. mais il n'eut pas la consolation de la voir,

RUBENS. car elle eſtoit déja morte avant qu'il arrivaſt. La douleur qu'il en eut, fut tres-grande ; & pour y trouver quelque ſoulagement, il ſe retira dans l'Abbaye de S. Michel, où éloigné du commerce du monde, il demeura quelque temps à étudier & à peindre.

Il avoit deſſein de retourner à Mantoüe : mais il fut arreſté, tant par l'Archiduc Albert, & par l'Infante Iſabelle, qui vouloient ſe ſervir de luy, que par d'autres perſonnes de conſideration qui luy propoſoient pluſieurs ouvrages. Ce fut ce qui le fit reſoudre à s'établir en ſon pays, & à épouſer une Damoiſelle nommée Eliſabeth Brant, fille du ſieur Brant Docteur en Droit, & Greffier de la ville d'Anvers. Il acheta une maiſon qu'il fit peindre par dehors, & qu'il orna par dedans de Statuës antiques qu'il faiſoit venir d'Italie. Son cabinet eſtoit remply d'agathes, de medailles, & d'autres raretez tres-riches : de ſorte que ſa maiſon eſtoit une des plus belles & des plus magnifiques de la Ville.

Comme il eſtoit d'une complexion vigoureuſe & infatigable au travail, il s'occupoit continuellement ou à deſſeigner, ou à peindre, ou à l'étude des bons Livres. Et meſme pendant

pendant qu'il peignoit, il ſe faiſoit lire quelque Livre d'Hiſtoire, de Philoſophie ou de Poëſie. Cela rempliſſoit ſon eſprit de belles notions, & luy donnoit une connoiſſance generale de quantité de choſes qu'un excellent Peintre doit ſçavoir. Auſſi avoit-il un grand avantage pour s'inſtruire à fond ſur toutes ſortes de ſujets, puiſqu'il entendoit & parloit fort bien ſept ſortes de Langues; ce qui le faiſoit conſidérer de tout le monde, & meſme luy donnoit occaſion de ſervir ſon Prince en pluſieurs affaires importantes. Il peignit dans la ville d'Anvers en différens endroits. Il fit un tableau dans l'Egliſe des Dominicains, où il repréſenta les quatre Docteurs de l'Egliſe. Dans une des Paroiſſes, il peignit noſtre Seigneur qu'on éleve ſur la Croix, & en pluſieurs autres lieux il traita divers autres ſujets. Ce fut en ce meſme temps, que par l'ordre de l'Archiduc, il alla à Bruxelles, où il fit quelques tableaux dans ſon Oratoire, & qu'à ſon retour il entreprit ces grands ouvrages qu'on voit dans l'Egliſe des Jeſuites d'Anvers. Il repréſenta dans le tableau du grand Autel, Saint Ignace qui chaſſe le demon du corps d'un poſſédé. Il peignit auſſi dans un autre RUBENS.

RUBENS. Saint François Xavier dans les Indes, qui convertit ces peuples à la Foy Catholique. Il fit encore divers autres tableaux dans la mesme Eglise.

Sur la fin de l'année 1620. la Reine Marie de Médicis estant de retour à Paris aprés son accommodement fait avec le Roy Louïs XIII. & voulant faire embellir son nouveau Palais de Luxembourg, résolut d'en faire peindre une des Galleries. Comme la reputation de Rubens estoit alors fort grande, il fut choisi pour un ouvrage si considérable.

La Reine envoya en Flandres, pour l'obliger de venir à Paris, où lorsqu'il fut arrivé, & qu'il eut arresté les sujets qu'il devoit traiter, il commença par les desseins ou esquisses que j'ay autrefois vûs chez l'Abbé de S. Ambroise; & ensuite il se mit à travailler aux grands tableaux.

Il y a si long-temps, interrompit Pymandre, que je n'ay esté à Luxembourg, que j'ay presque perdu le souvenir des tableaux dont vous voulez parler. Vous me ferez plaisir de m'en dire quelque chose, en attendant que je puisse un jour les voir encore avec vous.

Vous sçavez bien, repris-je, que c'est l'hi-

ſtoire de la Reine Marie de Médicis, qu'il a représentée, depuis ſa naiſſance, juſques à l'accommodement qui fut fait à Angouleſme entre elle & le Roy Louïs XIII. ſon fils, en 1620. Et parce que cette gallerie eſt percée de coſté & d'autre, par des feneſtres qui donnent ſur le jardin & ſur la court, les tableaux ſont placez contre les trumeaux & entre les feneſtres. Ils ont neuf pieds de large ſur dix pieds de haut. Il y en a dix de chaque coſté, & un au bout de la gallerie. RUBENS.

Dans le premier qui eſt en entrant & du coſté du jardin, on voit les trois Parques qui filent la vie de la Reine en préſence de Jupiter & de Junon, qui paroiſſent dans le ciel. Deux des Parques ſont aſſiſes ſur des nuages; & la troiſiéme qui eſt à terre, tire le fil de la vie de la Princeſſe, que les deux autres filent.

Le ſecond tableau repréſente la naiſſance de la Reine. On voit la Déeſſe Lucine tenant un flambeau, laquelle aprés avoir rendu l'accouchement heureux, met l'enfant entre les mains d'une femme qui eſt aſſiſe, & qui la regarde avec admiration. Cette femme repréſente la ville de Florence. Il y a pluſieurs figures ſymboliques, par leſquelles le Pein-

RUBENS. tre a crû enrichir ſon ſujet.

Enſuite, voulant figurer l'éducation de la Princeſſe, il la repréſente fort jeune auprés de Minerve, qui luy apprend à lire. D'un coſté eſt un jeune homme, qui touche une baſſe de viole, pour ſignifier comme on doit de bonne heure enſeigner à mettre d'accord les paſſions de l'ame, & dés la jeuneſſe, regler toutes les actions de la vie, afin de ne rien faire qu'avec ordre & meſure. De l'autre coſté ſont les trois Graces, dont l'une tient une couronne de laurier; au deſſus, on voit Mercure le Dieu de l'Eloquence, lequel deſcend du ciel. Il y a ſur le devant du tableau, pluſieurs inſtrumens propres aux Arts liberaux; & dans le fond, eſt un rocher percé d'une grande ouverture d'où ſort de l'eau, & par où paſſe la lumiére qui éclaire les Graces, & répand un grand jour ſur la beauté de leurs carnations. Il eſt vray, que ces trois figures ne ſont plus aujourd'huy comme elles eſtoient autrefois; parce que depuis quelques années on les a couvertes de legers veſtemens; & par des ſentimens d'une modeſtie Chreſtienne, on a crû devoir retrancher, non pas aux yeux des ſçavans, mais au plaiſir des ſenſuels, ce que l'Art avoit

rendu de tres-accompli dans les corps de ces trois Graces, qui aſſûrément eſtoient les plus beaux que ce Peintre ait jamais faits. On peut meſme regarder ce tableau, comme un des principaux de la gallerie, & où le Peintre a pris plus de ſoin. RUBENS.

Dans la peinture qui ſuit, on voit l'Amour, & le Dieu Hymen, repréſenté par un jeune homme couronné de fleurs, & tenant un flambeau. Ils paroiſſent tous deux en l'air, tenant le portrait de la Reine, qu'ils préſentent au Roy Henry IV. Ce Prince eſt debout couvert d'armes tres-riches & tres-éclatantes. Il regarde avec plaiſir ce portrait, dont l'Amour luy fait remarquer toutes les graces & les beautez. Une femme repréſentant la France, eſt debout auprés du Roy. Elle a un caſque en teſte, ſon veſtement eſt un manteau de couleur bleuë, ſemé de fleurs-de-lis d'or. En regardant ce portrait avec attention, elle ſemble ſolliciter le Roy à le bien conſidérer. Jupiter & Junon ſont aſſis dans le ciel ſur un nuage; & aux pieds du Roy, il y a deux petits Amours, dont l'un tient ſon caſque, & l'autre ſon bouclier.

Le cinquiéme tableau repréſente le mariage de leurs Majeſtez, celébré à Florence au

RUBENS. mois d'Octobre 1600. Comme la cerémonie se fit dans une Eglise, on voit à l'Autel le Cardinal Aldobrandin, Legat & neveu du Pape Clement VIII. Il est revestu de ses habits Pontificaux. La Reine est devant luy couverte d'une robe blanche, enrichie de fleurs d'or, avec un voile sur la teste, & le Grand Duc son oncle, qui au nom du Roy l'épouse, & luy met un anneau au doigt. L'Hymen couronné de fleurs, & tenant un flambeau à la main, porte la queuë de la Reine. La Grande Duchesse, la Duchesse de Mantouë, & plusieurs autres Dames sont à sa suite. Entre les Seigneurs François, on reconnoist M. de Bellegarde & M. de Sillery.

On voit dans le sixiéme tableau la Reine qui arrive à Marseille. La France, sous la figure d'une belle femme, couverte d'un manteau bleu, semé de fleurs-de-lis, la reçoit avec joye. L'Evesque de la Ville vient au devant d'elle, avec le dais qu'on luy présente. La Renommée paroist en l'air, qui sonne de la trompette, pour annoncer l'arrivée de Sa Majesté; & aux bords de la mer on voit Neptune accompagné de Syrénes & de Tritons qui l'ont suivie.

Vous ſçavez que ce fut le 3. Novembre, RUBENS.
que la Reine débarqua à Marſeille, où le Roy avoit envoyé au devant d'elle pour la recevoir, le Duc de Guiſe Gouverneur de la Province, les Cardinaux de Joyeuſe, de Gondy, de Sourdis, & pluſieurs Prelats. Le Connétable de Montmorency, le Chancelier, les Ducs de Nemours & de Vantadour s'y trouvérent avec la Ducheſſe de Nemours, la Ducheſſe de Guiſe, & ſa fille Louïſe, qui fut depuis la Princeſſe de Conti, & quantité d'autres Seigneurs & Dames, qui accompagnérent la Reine à Lyon, où elle arriva le 2. Decembre. Le Roy n'y eſtoit pas, & ne s'y rendit que le 9. du meſme mois ſur le ſoir, auquel jour le mariage fut accompli.

Dans le ſeptiéme tableau le Peintre a repréſenté ce mariage, d'une maniére poëtique. Le Roy & la Reine ſous les figures de Jupiter & de Junon, ſont peints dans le ciel, aſſis ſur des nuages. Derriére eux, on voit le Dieu Hymen, & pluſieurs petits Amours, qui portent des flambeaux allumez. Au deſſous il y a une femme veſtuë de pourpre : elle eſt aſſiſe dans un char tiré par des lions, & accompagné de deux Amours qui regardent en haut, & qui admirent les nouveaux

RUBENS. Epoux. C'eſt la ville de Lyon qu'on a voulu repréſenter par cette figure, qui eſt dans un char.

La naiſſance du Roy Louïs XIII. arrivée à Fontainebleau, le 27. Septembre 1601. fait le ſujet du huitiéme tableau. C'eſt un des plus conſidérables qui ſoit dans la gallerie, pour la belle expreſſion de joye & de douleur qu'on voit ſur le viſage de la Reine qui regarde le Dauphin nouveau-né. Une femme repréſentant la Juſtice, le tient entre ſes bras, & ſemble le donner comme en depoſt entre les mains du bon Genie, figuré par un jeune homme, qui a un ſerpent autour de ſes bras. Derriére le lit de la Reine, eſt une autre figure d'un jeune homme, ayant des ailes au dos, & un air riant. Il ſoûtient une grande draperie attachée au tronc d'un arbre. Et entre cette draperie & le Genie, on voit une femme telle qu'on peint la Fortune, qui tient un gouvernail. Apollon paroiſt dans le ciel, aſſis dans un char tiré par quatre chevaux.

Le Roy Henry IV. avant ſa mort, avoit projetté de grands deſſeins; mais avant que de rien entreprendre, il vouloit mettre le gouvernement du Royaume entre les mains

de

de la Reine, & luy donner pour principaux Conſeillers, les deux premiers Officiers de la Couronne ; ſçavoir, le Conneſtable & le Chancelier. C'eſt dans le neuviéme tableau qu'on a figuré comme le Roy témoignant ſes intentions à la Reine, luy donna l'Etat à gouverner. Ce que le Peintre a repréſenté en peignant le Roy qui met entre les mains de la Reine, un Globe d'azur ſemé de fleurs-de-lis d'or. Le jeune Dauphin eſt au milieu d'eux, & toute la Cour à leur ſuite.

Pour autoriſer davantage la regence de la Reine, le Roy la fit couronner à S. Denys le 13. May 1610. La cerémonie fut grande & magnifique. La Reine parut veſtuë d'un grand manteau de velous bleu, tout ſemé de fleurs-de-lis d'or. Celuy de Madame, fille aînée de France, & celuy de la Reine Marguerite, avoient quatre rangs de fleurs-de-lis ſur les bords. Les autres Princeſſes du Sang en demandoient trois, mais ne les pûrent obtenir. La Reine fut conduite à l'Autel par les Cardinaux de Gondy & de Sourdis, pour eſtre ſacrée & couronnée. Meſſieurs de Souvré & de Bethune portoient les pans de ſon manteau pour Monſieur le Dauphin & pour M. le Duc d'Anjou,

RUBENS. qui tenoit la place de M. le Duc d'Orleans, alors malade. Le Prince de Conti portoit la Couronne, le Duc de Ventadour le Sceptre, & le Chevalier de Vendosme, la Main de Justice.

La Princesse de Conti & la Duchesse de Montpensier portoient la queuë du manteau de la Reine. Le Cardinal de Joyeuse officioit; & ce fut luy, qui aprés avoir sacré la Reine, luy mit la Couronne sur la teste. C'est ce moment-là que Rubens a représenté dans le dixiéme tableau, où l'on voit la Reine à genoux, qui reçoit la Couronne. Le Dauphin vestu de blanc & la Princesse sa sœur, sont à ses costez. La Reine Marguerite est derriére eux avec toute la Cour. Le Roy paroist à la fenestre d'une tribune, & quantité de Princes & grands Seigneurs assistent à cette cerémonie.

Ces dix tableaux remplissent le costé de la gallerie qui donne sur le jardin. Au bout de la mesme gallerie, & dans l'étenduë de sa largeur, est un tableau qui contient deux actions, qui pourtant s'unissent si bien ensemble, qu'elles ne font qu'un mesme sujet. C'est la mort du Roy, arrivée le Vendredy 14. May, & la regence de la Reine. Vous

sçavez que par Arrest du Parlement, elle fut déclarée Regente le mesme jour que le Roy fut malheureusement tué ; & que le lendemain 15. de May , elle alla suivie de tous les Grands du Royaume, prendre séance au Palais, où le Roy Louïs XIII. son fils, confirma ce qui avoit esté fait par l'Arrest du jour precedent. RUBENS.

La premiére action est représentée d'un costé du tableau. On voit le Temps qui enleve le Roy dans le ciel, où il est reçû entre les bras de Jupiter accompagné d'Hercules & de quelques autres Divinitez. La Victoire est assise sur les armes de ce Monarque, ayant à ses pieds un serpent percé de coups. Elle a les mains jointes, & regarde le Roy. La seconde action paroist d'un autre costé , où l'on voit la Reine vestuë de deuïl & assise sur un Trône. Elle a auprés d'elle la Prudence, figurée par la Déesse Minerve; & en l'air est une femme tenant un gouvernail , laquelle représente la Regence. La France, sous la figure d'une femme affligée, & toute la Noblesse un genou à terre , rendent leurs profonds respects à la Reine , & luy donnent des marques de leur obéïssance. Au milieu de tout le tableau sont deux femmes,

RUBENS. dont l'une tient la lance du Roy, où est attaché son casque; & une autre sous la figure de Bellone, qui se desespere & s'arrache les cheveux.

Dans le douziéme tableau qui est ensuite, & du costé de la court, le Peintre a voulu représenter la conduite de la Reine, & le soin qu'elle prend du Royaume pendant sa regence : Comment elle surmonte tous les mouvemens de la rebellion, & les desordres de l'Etat, représentez sous differentes figures monstrueuses. On voit les Dieux de la Fable, différemment occupez pour assister la Reine. Apollon & Pallas sont à terre, qui combattent contre ces sortes de monstres. L'un les attaque à coups de fléches, & l'autre les perce de sa pique, foulant aux pieds la Discorde, la Fureur, la Tromperie, & les autres vices qui se cachent dans les tenebres, & qui ne sont éclairez que des flambeaux qu'ils tiennent à la main, & d'une lumiére qui environe Apollon, & qui les éblouït.

Les autres Divinitez qui les secondent, paroissent dans le ciel, sur des nuages. D'un costé est Saturne & Mercure; & de l'autre, on voit Mars & Venus. Jupiter & Junon sont proche l'un de l'autre. Junon montre avec le

loigt l'Amour qui conduit le globe du Monde, tiré par les colombes de Venus. Et comme cette action est représentée dans l'obscurité de la nuit, on voit Diane dans son char, qui éclaire le ciel, & qui répand autour d'elle une foible lumiére.

Le treiziéme tableau représente la Reine sur un coursier blanc. Elle a un casque sur sa teste, son habit est blanc, couvert d'un manteau de drap d'or. Elle a l'air du visage noble & fier tout ensemble, une contenance majestueuse & assûrée, & paroist comme victorieuse & triomphante, aprés avoir appaisé tous les desordres du Royaume. On voit dans le Ciel qui est pur & serain, la Victoire accompagnée de la Force & de la Renommée, qui suivent la Reine.

Dans le quatorziéme sujet, on peint l'échange qui fut fait le 9. Novembre 1615. des deux Reines, de France & d'Espagne; Anne d'Autriche femme du Roy Louïs XIII. & d'Isabelle de France, femme du Roy d'Espagne Philippe IV.

Ces deux Princesses paroissent sur un pont richement paré, qui fut dressé sur la riviére de Bidasso ou d'Andaye. Deux femmes vestuës de couleurs différentes,

RUBENS. & repréſentant la France & l'Eſpagne, ſe donnent & reçoivent mutuellement les deux nouvelles Reines. Elles ſont ſuivies de la Nobleſſe de l'un & de l'autre Royaume. On voit en l'air pluſieurs jeunes Amours qui tiennent des flambeaux, & qui ſemblent danſer. Au milieu d'eux eſt la Felicité, ſous la figure d'une femme, qui répand des richeſſes ſur les deux Reines. Le Dieu du fleuve eſt ſur le devant, accompagné d'un Triton, qui ſonne d'une conque, & d'une Nymphe qui préſente aux deux Reines des branches de corail & des perles.

Vous ſçavez bien que le Roy, aprés ſa majorité & ſon mariage, ne laiſſoit pas de ſe repoſer ſur la Reine ſa mere de la conduite de l'Etat, & de l'adminiſtration des affaires; & que ce ne fut » qu'aprés la mort du Mareſchal d'Ancre, qu'il » pria la Reine mere, de trouver bon qu'il prît » deſormais en main le gouvernail de ſon Etat, » afin d'eſſayer à le relever de l'extrémité où les » mauvais conſeils dont elle s'eſtoit ſervie, l'a» voit précipité; ainſi qu'il eſt porté en termes exprés, dans la lettre qu'il écrivit aux Princes éloignez de la Cour, & aux Gouverneurs des Provinces, le 24. Avril 1617. en leur donnant avis de la mort du Mareſchal.

Il ſemble que ce ſoit à ce ſujet, que les deux tableaux qui ſuivent, ayent eſté faits. Car dans le quinziéme, on voit la Reine mere aſſiſe ſur un thrône, veſtuë d'un manteau Royal, & tenant des balances. Minerve eſt à coſté d'elle, accompagnée de l'Amour qui s'appuye ſur les genoux de la Reine. Tout proche il y a deux femmes, dont l'une porte les ſeaux, & l'autre une corne d'abondance. RUBENS.

D'un coſté eſt un jeune enfant qui rit, & qui tient attachées l'Ignorance, la Médiſance & l'Envie, que le Peintre a repréſentées; la premiére avec des oreilles d'aſne, la ſeconde ſous la figure d'un Satyre qui tire la langue; & la troiſiéme ſous la figure d'une femme fort maigre renverſée à terre.

Parmy ces figures il y a d'autres jeunes enfans, dont l'un tire les oreilles de l'Ignorance, & foule aux pieds l'Envie. D'un autre coſté paroiſt le Temps, qui ſemble conduire la France dans des temps plus heureux.

Dans le ſeiziéme tableau, on voit le Roy ſur un vaiſſeau, dont il tient le timon, que la Reine ſa mere luy met entre les mains. Les Vertus ſont repréſentées tenans les rames, & faiſans aller le vaiſſeau; & au haut

RUBENS. des voiles eſt Pallas au milieu de deux étoiles, qui repréſentent Caſtor & Pollux.

Parmy les ſuccés les plus heureux, la Reine voulut auſſi que le Peintre traſsât une image de ſes diſgraces & de ſes divers changemens de fortune. De ſorte que dans le dix-ſeptiéme tableau, on voit comme elle ſe ſauva de Blois pour ſe retirer à Loches, & de là à Angouleſme, où elle fut conduite par le Duc d'Epernon. Pour marquer de quelle maniére elle ſortit du chaſteau de Blois, on voit une des Dames de ſa ſuite qui deſcend par une feneſtre dans le foſſé, comme avoit fait la Reine. La nuit eſt repréſentée ſous la figure d'une femme, qui couvre la Reine d'un grand manteau noir. A coſté de cette Princeſſe eſt Pallas avec pluſieurs perſonnes de qualité, & une ſuite de gardes qui l'environnent. Le Peintre a repréſenté le Duc d'Epernon qui la reçoit ſur le bord du foſſé, quoy-qu'il ne fût pas préſent lorſqu'elle ſortit du chaſteau de Blois. Car il l'attendoit prés de Montrichard, avec ſoixante Cavaliers pour la conduire à Loches.

Dans le tableau qui ſuit, l'on a peint l'accommodement de la Reine mere du Roy. Cette Princeſſe eſt aſſiſe ſur un trône. A l'un de ſes

ſes coſtez eſt le Cardinal de Guiſe, & de l'autre une femme veſtuë d'une robe rouge, & d'un manteau bleu, ayant un œil ſur la teſte, & tenant un ſerpent qui luy entoure le bras. Cette figure apparemment repréſente la Vigilance. Car l'œil ouvert auſſi-bien que le ſerpent, eſt le ſymbole de la vigilance des Rois. Dans Homére, Neſtor avertit Agamemnon de veiller toûjours, & de ne s'endormir pas. RUBENS.

Le Cardinal de la Rochefoucauld, qui eſt peint dans le meſme tableau, montre par l'action qu'il fait, comme Mercure deſcend du ciel, & apporte un rameau d'olive, pour marque de la paix qui ſe traite.

Enſuite l'on voit Mercure qui conduit la Reine dans le temple de la Paix, pour ſe reconcilier avec le Roy ſon fils. La Paix paroiſt elle-meſme, qui éteint le flambeau de la Guerre, ſur un amas de toute ſorte d'armes, pendant que Mercure préſente ſon caducée à la Reine. D'un coſté l'on voit une des Furies qui ſe deſeſpére, & la Fraude avec pluſieurs autres vices qui ſont abattus & tourmentez de rage & de douleur.

Ce fut au chaſteau de Couſiéres, prés de Tours, appartenant au Duc de Montbaſon, que ſe fit l'entreveuë & la reconciliation du

Roy & de la Reine ſa mere , le Mercredy 5. de Septembre 1619. & cela avec toutes ſortes de démonſtrations d'amour & de tendreſſe. C'eſt cette entrevûë que le Peintre a figurée. Le Roy paroiſt deſcendre du ciel vers la Reine mere, qui eſt aſſiſe ſur des nuages, où pluſieurs petits Zephyrs ſemblent répandre par leurs haleines un air doux & plein d'amour. Proche de la Reine eſt repréſentée la Nature meſme avec de petits enfans nuds ; & dans une grande lumiére, on voit éclater l'Eſperance ſous la forme d'une belle femme veſtuë de verd, aſſiſe ſur le globe de la France. Plus loin eſt la Valeur, repréſentée par un jeune homme veſtu d'une couleur rougeâtre, lequel abat l'hydre de la rebellion, & quantité de ſerpens qui paroiſſent morts, & enlacez les uns dans les autres.

Enfin dans le dernier tableau paroiſt le Temps qui découvre la Verité. Le Roy & la Reine mere ſont aſſis dans le ciel, & le Roy préſente à la Reine une couronne de laurier, qui environne deux mains jointes, & un cœur au deſſus. Le Peintre, vraiſemblablement, a voulu marquer par là, l'union parfaite & ſincére de leurs Majeſtez.

Au bout de la gallerie, au dessus de la cheminée, la Reine est représentée tout debout sous les habits de Pallas; & audessus des portes qui sont aux deux costez, on a mis les portraits du Prince & de la Princesse, ses pere & mere. RUBENS.

Ce fut environ l'an 1623. que Rubens acheva tous ces tableaux, & qu'il les posa dans la gallerie. Tous les Peintres, dit alors Pymandre, sont si accoûtumez à traiter des sujets profanes, qu'il s'en trouve peu, quelque sçavans & judicieux qu'ils soient, qui ne meslent la Fable parmy les Histoires les plus sérieuses, & les actions les plus Chrêtiennes. Leur esprit rempli des idées de l'Antiquité payenne, & de l'étude qu'ils ont faite d'aprés les statuës & les bas reliefs anciens, ne peut quasi rien produire qui n'en reçoive l'impression & le caractére. Car, je vous prie, qu'ont affaire dans l'histoire de Henry IV. & de Marie de Médicis, l'Amour, Hymen, Mercure, les Graces, des Tritons & des Nereïdes? & quel rapport ont les Divinitez de la Fable, avec les cérémonies de l'Eglise & nos coûtumes, pour les joindre & les confondre ensemble de la sorte que ce Peintre a fait, dans les ouvrages dont vous venez de parler?

RUBENS. Vous touchez là un abus, luy repliquay-je, auquel on ne peut trop s'oppoſer ; & c'eſt une des choſes qu'il ſemble que Rubens devoit éviter plus qu'aucun Peintre, puiſqu'il avoit beaucoup d'étude. Cependant, il eſt vray qu'il n'a pas employé, comme il devoit, tant de belles connoiſſances qu'il avoit acquiſes. Comme la pluſpart du monde ne regarde les choſes que dans l'état qu'elles ſont, & ne penſent point à celuy où elles devroient eſtre pour eſtre bien ; on applaudit trop facilement les hommes ; meſme ceux qui ſe ſont rendus plus conſidérables que les autres dans leur profeſſion, ſans faire reflexion aux defauts qui ſe rencontrent dans leurs ouvrages. Rubens poſſédoit beaucoup de belles parties, qui le faiſoient eſtimer de tout le monde ; & ſa réputation eſtoit ſi grande, qu'on auroit crû paſſer pour ridicule ou pour ignorant, de cenſurer ſes plus grands defauts. Auſſi eſt-il vray, que dans le temps qu'il travailloit, on n'eſtoit pas ſi difficile ſur la bienſéance, qu'on l'eſt aujourd'huy. Car vous ſçavez, qu'encore qu'on ait beaucoup de reſpect pour la memoire de ce grand homme, on ne laiſſe pas de regarder ſes tableaux avec moins de prévention, qu'on ne faiſoit autrefois, & qu'en loüant ce

qui eſt digne de loüange dans tout ce qu'il a peint, on ne diſſimule plus les defauts qui s'y trouvent, & l'on remarque aſſez hardiment ce qui ſeroit neceſſaire dans ſes ouvrages, pour eſtre plus parfaits. Comme vous avez vû ce que l'on a écrit tres-avantageuſement ſur ſon ſujet, dans un livre de Converſations, qui a eſté donné au public, je ne m'étendray pas à vous parler des particularitez de la vie de ce grand homme, ny des beaux talens qu'il a eus, que l'Auteur de ce livre a remarquez avec beaucoup de ſoin & d'éloquence. Que ſi l'amour qu'il a fait paroiſtre pour ce Peintre, au deſavantage meſme de pluſieurs autres des plus excellens Peintres, le rend ſuſpect ſur les choſes qui regardent la Peinture: je vous diray ce qu'un autre Auteur étranger & deſintereſſé, en a écrit avec beaucoup de jugement, ſelon le ſentiment de tout le monde.

RUBENS.

M. Bellori.

Il reconnoiſt que Rubens n'eſtoit pas un Peintre qui eût ſimplement une pratique de ſon art; mais qu'il avoit étudié avec une grande application, tout ce qui peut eſtre neceſſaire à un homme de ſa profeſſion. Ce que l'on a bien connu par un livre qu'il a laiſſé écrit & deſſeigné de ſa main, où l'on

RUBENS. voit qu'outre ses obſervations ſur ce qui regarde l'Optique, les Proportions, l'Anatomie & l'Architecture; il contient une recherche exacte des actions de l'homme, leſquelles il a deſſeignées conformément aux plus belles deſcriptions qui ſe trouvent dans les meilleurs Poëtes. Il y a recueilli tout ce qui a rapport aux batailles, aux naufrages, aux jeux, aux paſſe-temps, & à tous les effets que produiſent les divers emplois de l'homme, & ſes différentes paſſions. Il a extrait des ouvrages de Virgile & d'autres Auteurs, pluſieurs évenemens qu'il a comparez aux Peintures que Raphaël & d'autres ſçavans Peintres ont faites de ces meſmes évenemens.

A l'égard du Coloris, qui eſt ſon principal talent, il travailla avec une liberté de pinceau tout-à-fait ſurprenante; il ſe ſervit toûjours heureuſement de l'étude qu'il avoit faite à Veniſe aprés le Titien, Paul Veronéſe, & le Tintoret; s'attachant à leurs maximes dans la conduite & la diſtribution des jours, des ombres & des reflais de lumiéres.

Cependant, on ne peut pas diſconvenir que Rubens n'ait beaucoup manqué dans ce qui regarde la beauté des corps, & ſouvent meſme dans la partie du deſſein. Son genie

ne luy permettant point de reformer ce qu'il avoit une fois produit, ainſi emporté par la rapidité de ſon naturel vif & impetueux, il ne penſoit pas à donner à ſes figures, ny de beaux airs de teſte, ny de la grace dans les contours qui ſe trouvent ſouvent alterez par ſa maniére peu étudiée. On voit que la pluſpart de ſes viſages ſemblent eſtre tous formez ſur une meſme idée qui ne les rend pas aſſez différens les uns des autres, & moins encore agréables & beaux, mais plûtoſt des viſages ordinaires & communs, de meſme que les proportions des corps qui s'éloignent fort de celles des antiques. Les veſtemens ne ſont point faits avec un beau choix; les plis n'en ſont ny bien jettez, ny bien entendus, ny bien correcls. Cette grande liberté qu'il avoit à peindre, fait voir en pluſieurs de ſes tableaux plus de pratique de pinceau, que de correction dans les choſes où la Nature doit eſtre exactement repréſentée; non ſeulement dans ſon deſſein, mais auſſi dans ſon coloris, où les teintes des carnations paroiſſent ſouvent ſi fortes & ſi ſéparées les unes des autres, qu'elles ſemblent des taches; & dans les reflais des lumiéres qui rendent les corps comme diaphanes & tranſparens. Et quoy-

RUBENS.

RUBENS. qu'il eſtimât beaucoup les antiques & les ouvrages de Raphaël, on ne s'apperçoit pas qu'il ait tâché d'imiter ny les uns ny les autres. Au contraire, on peut dire qu'il s'en éloignoit ſi fort, que s'il eût copié les ſtatuës d'Apollon, de Venus, ou les Gladiateurs, on ne les auroit pas reconnus, tant ſa maniére de deſſeigner eſtoit différente de ce gouſt-là. Cependant comme il porta en Flandres la beauté du coloris, des plus excellens Peintres Lombards ; & qu'en effet il a fait quantité de grands ouvrages dignes d'eſtime : cela le mit en grande conſidération, pendant qu'il vécut, & mérite bien qu'encore aujourd'huy on luy donne place parmy les excellens Peintres : mais non pas la premiére, de crainte que la poſſeſſion dans laquelle pluſieurs autres ſe trouvent de marcher devant luy, ne le fiſt éloigner d'eux au delà du rang qu'il doit legitimement tenir. Outre les tableaux qu'on voit de luy dans le Cabinet du Roy, il y en a encore à Paris chez pluſieurs curieux ; mais il s'en voit peu qui ſoient pareils à ceux de Monſieur le Duc de Richelieu, qui touché d'un gouſt & d'une affection particuliére pour les tableaux de Rubens, a fait une recherche & une dépenſe digne d'une perſon-

ne

ne de sa qualité, pour avoir de ce Peintre, ceux qu'on estimoit le plus dans les Pays-Bas. De sorte que quand vous voudrez avoir le plaisir de voir ce que Rubens a fait de plus considérable, vous pourrez, sans sortir de Paris, vous donner cette satisfaction, en visitant la Gallerie de Luxembourg, le Cabinet de Sa Majesté, & celuy de l'Hostel de Richelieu. Dans ce dernier, vous y verrez la chûte des Réprouvez, qui est un tableau d'onze pieds de haut sur six pieds de large, celuy de la chasse des lions, Susanne avec les deux vieillards; une Baccanale; la vûë de Cadix; la Madeléne aux pieds de nostre Seigneur chez Simon le Pharisien; un bain de Diane; le S. Georges, & quelques autres, égaux en merite, qui tous ont esté choisis comme les chef-d'œuvres de cét excellent Peintre, & ausquels il n'y a eu que luy qui ait mis la main. Je ne vous en fais pas la description, parce qu'elle a esté faite avec beaucoup de soin & d'éloquence; & Monsieur le Duc de Richelieu a bien voulu travailler luy-mesme à celle de la chûte des Réprouvez. RUBENS.

Alors estant demeuré quelque temps sans parler, On peut, dit Pymandre, ajoûter à

RUBENS. tout ce que vous avez dit d'avantageux pour Rubens, le merite particulier de sa personne, qui le distingua infiniment de tous les Peintres de son temps. Car ayant beaucoup d'esprit, & un esprit bien tourné pour la Cour & pour les affaires, il se rendit agréable à tout le monde, & capable d'entrer dans les negociations. Sur cela je vous puis dire ce que j'ay appris en Angleterre & en Hollande, touchant sa conduite dans les emplois dont il fut honoré.

L'inclination naturelle qu'il avoit toûjours euë à prendre connoissance des affaires les plus importantes qui se passoient alors en Europe, particuliérement de celles qui regardoient l'Etat & le Gouvernement des Provinces-Unies, fit qu'estant d'ailleurs fort consideré de l'Infante des Pays-Bas, elle le choisit en 1628. pour aller en Espagne informer le Roy de ce qui se passoit en Flandres, & luy faire connoître en particulier ce qui estoit alors de plus expédient, pour le service de Sa Majesté. Ce fut dans les conférences qu'il eut avec le Comte Duc d'Olivarez & le Marquis de Spinola, qu'il fit paroistre sa capacité, & combien il estoit propre à traiter des interests de l'Etat: en sorte que le Roy l'ayant chargé

de commissions secrettes pour son service, le Duc d'Olivarez luy fit present, de la part de Sa Majesté Catholique, d'un diamant de grand prix, & de la Charge de Secretaire du Conseil Privé, dont il luy fit expédier des lettres pour luy & pour son fils. RUBENS.

Lorsqu'il fut de retour en Flandres, le premier employ qu'on luy donna, fut pour negocier une tréve qu'on avoit proposée entre le Roy d'Espagne & les Etats des Provinces-Unies, au sujet de laquelle il fit quelques voyages en Hollande, sous pretexte neanmoins d'autres affaires qui le regardoient en son particulier. Il s'estoit conduit avec tant de prudence, qu'il avoit fort avancé cette negociation, lorsque la mort du Prince Maurice de Nassau arriva, qui fit que le traité ne put estre achevé.

L'amitié que Rubens avoit liée avec le Duc de Bouquinquan, pendant qu'ils estoient tous deux à Paris, fut cause que le Roy d'Espagne & le Comte Duc trouvérent à propos de l'envoyer en Angleterre, où sous pretexte d'y faire un voyage de son propre mouvement, il tâcheroit en allant rendre ses respects au Roy, de découvrir en quelle disposition il estoit à l'égard de l'E-

RUBENS. ſpagne, & s'il ne pourroit point conſentir à un traité de paix entre les deux Couronnes. On luy donna une inſtruction avec des lettres de créance, pour s'en ſervir comme il le jugeroit à propos. Rubens ſe conduiſit avec tant de prudence & d'adreſſe, qu'aprés avoir vû le Roy pluſieurs fois, & l'avoir entretenu de choſes indifférentes, il trouva enfin une occaſion propre pour luy parler en particulier, & pour luy faire entendre adroitement, que le Roy ſon maiſtre conſentiroit volontiers à un traité de paix pour le bien commun de leurs ſujets.

Le Roy d'Angleterre l'écouta favorablement; & luy ayant demandé s'il avoit ordre de luy en parler, Rubens luy repliqua, que ſi cette propoſition luy eſtoit agréable, il s'ouvriroit davantage. Sa Majeſté l'ayant aſſûré qu'elle l'écouteroit volontiers, il luy découvrit les intentions du Roy ſon maiſtre, & luy fit voir ſes lettres de créance.

Le Roy, pour montrer qu'il agréoit ſes propoſitions, luy donna à l'heure meſme ſon cordon avec un riche diamant, & nomma quelques-uns de ſon Conſeil pour conférer avec luy ſur les articles de la paix. Rubens,

à ce que j'ay appris, fit paroiſtre en cette rencontre beaucoup de conduite & de jugement. Car en peu de temps il mit les choſes en ſi bon état & ſi ſecrettement, que le traité de paix fut conclu entre les deux Couronnes pendant les mois de Novembre & de Decembre 1630. RUBENS.

Le Roy d'Angleterre envoya Milord François Cottington, pour la jurer en Eſpagne entre les mains du Roy, qui de ſa part envoya Dom Carlos Colonna en Angleterre, pour le meſme ſujet.

Et pour faire voir combien Rubens ſe rendit agréable aux deux Rois par cette negociation, c'eſt que celuy de la Grand'-Bretagne le fit Chevalier, luy donna l'épée avec laquelle il avoit fait la cerémonie, & luy fit preſent d'un ſervice de vaiſſelle d'argent d'un prix conſidérable. Le Roy d'Eſpagne de ſon coſté, luy confirma le titre de Chevalier, par des Lettres patentes, & joignit beaucoup d'autres graces à celles qu'il avoit déja reçûës de luy & de l'Infante.

Quelque temps aprés il arriva que la Reine Marie de Médicis & Monſieur frere unique du Roy Louis XIII. ſortirent de France, & ſe retirérent à Bruxelles. Rubens ayant l'honneur

RUBENS. d'en eſtre particuliérement connu, l'Infante ſe ſervoit ordinairement de luy, pour leur faire ſçavoir ſes intentions & celles du Roy d'Eſpagne, dans toutes les rencontres qui ſe préſentoient. Et comme la Cour de Bruxelles eſtoit alors en trouble par la guerre des Hollandois, qui avoient pris Maeſtrich, le Marquis d'Aytona ne trouva pas de meilleur moyen pour les amuſer, que de faire derechef quelque ouverture de paix ou de tréve avec les Etats. Cette negociation fut ſecrettement commiſe à Rubens, qui agit ſi bien, que les Hollandois conſentirent d'entrer en conference avec les Députez des Etats Generaux des Provinces de l'obéïſſance du Roy Catholique. C'eſtoit donc par de ſemblables ſervices, & par ces emplois honorables, que Rubens augmentoit tous les jours en conſidération & en richeſſes. Ainſi on le doit regarder, non ſeulement comme un excellent Peintre, mais comme un perſonnage d'un merite ſingulier.

Il faut auſſi avouër, repartis-je, que parmy les grands talens qui l'avoient rendu digne de tant d'honneurs, il avoit des qualitez, qui au lieu de luy attirer l'envie de ſes pareils, le faiſoient aimer de tout le monde.

Car j'ay sçû de personnes qui l'ont connu particuliérement, que bien loin de s'élever avec vanité & avec orgueil au dessus des autres Peintres, à cause de sa grande fortune, il traitoit avec eux d'une maniére si honneste & si familiére, qu'il paroissoit toûjours leur égal. Et comme il estoit d'un naturel doux & obligeant, il n'avoit pas de plus grand plaisir, que de rendre service à tout le monde. RUBENS.

S'il sçavoit se conduire & se soûtenir avec dignité, dans les affaires qui regardoient l'Etat, & dans toutes ses negociations ; il ne laissoit pas d'agir avec éclat dans sa maniére ordinaire de vivre, & dans ses actions domestiques & familiéres, mais sans affectation ; & sans chercher à se distinguer de ceux de sa profession, il se comportoit en toutes choses, comme un véritable homme d'honneur.

Il vendit au Duc Bouquinquan la plusspart des médailles, des tableaux, & des autres curiositez antiques qu'il avoit amassées.

Vous sçavez qu'il fut marié deux fois. Ayant perdu sa premiére femme en 1626. il en épousa depuis une seconde, nommée Helene Fourmont. Il eut des fils de l'une & de

RUBENS. l'autre. L'aîné fut Secretaire du Conseil Privé, & les autres estoient encore jeunes quand il mourut. Comme la goute le prit, & que son corps se trouva accablé de diverses autres infirmitez, il ne pût plus travailler à de grands ouvrages. Cependant, il ne laissoit pas de délasser toûjours son esprit à quelque chose. Il fit, à l'instance du Magistrat d'Anvers, les desseins des arcs de triomphes, & des autres décorations que l'on prépara pour l'entrée du Cardinal Infant, frere du Roy Philippes IV. lesquels on a gravez, & dont il y a un livre. Ce sont les derniéres piéces considérables qui soient sorties de sa main.

Enfin, comme il avoit toûjours vécu fort chrestiennement, il finit sa vie de mesme, & mourut le 30. May 1640. âgé de soixante-quatre ans. Son corps fut enterré dans l'Eglise Paroissiale de S. Jacques d'Anvers, où l'on voit son Epitaphe. Il avoit auprés de luy un Peintre, nommé WILDENS, qui faisoit ordinairement les paysages de ses tableaux, & qui mourut quatre ou cinq ans aprés luy.

VVILDENS

Mais il eut pour Eléve ANTOINE VANDE'IK, qui s'est rendu celebre par l'excellence &

VANDEIK.

& la quantité des portraits qu'il a faits. Il vint au monde l'an 1598. Ses parens eſtoient d'une condition honneſte. Aprés l'avoir envoyé quelque temps aux Ecoles, voyant l'inclination qu'il avoit pour la Peinture, ils le mirent chez Henry Van-Balen, aſſez bon Peintre, & qui avoit travaillé à Rome ſous les meilleurs maiſtres de ce temps-là. Vandéik qui avoit une extréme paſſion d'apprendre, ne perdoit pas un moment pour s'avancer dans la connoiſſance & dans la pratique de la Peinture. De ſorte qu'il ne fut pas longtemps qu'il ſurpaſſa tous les jeunes gens qui étudioient avec luy. Mais comme il eut entendu parler du grand merite de Rubens, & qu'il eut vû de ſes ouvrages; il fit en ſorte par le moyen de ſes amis, que Rubens le reçut chez luy. Cét excellent homme qui connut d'abord les belles diſpoſitions que Vandéik avoit pour la Peinture, conçut une affection particuliére pour luy, & prit beaucoup de ſoin à l'inſtruire. VANDEIK.

Le progrés que Vandéik faiſoit, n'eſtoit pas inutile à ſon maiſtre, qui accablé de beaucoup d'ouvrages, ſe trouvoit ſecouru par ſon Eléve, pour achever pluſieurs tableaux que l'on prenoit pour eſtre entiérement de Rubens.

VANDEIK. Comme Vandéik avoit une forte inclination à faire des portraits, il y réüssissoit parfaitement. Il en fit plusieurs pendant qu'il demeura avec Rubens; & lorsqu'il en sortit, il luy donna pour marque de sa reconnoissance, trois excellens tableaux : l'un estoit le portrait de sa femme, l'autre un *Ecce homo*, & le troisiéme représentoit comme les Juifs se saisirent de nostre Seigneur dans le jardin des Olives. Toutes les figures de ce dernier étoient bien desseignées, bien peintes & bien éclairées de la lumiére des flambeaux. Rubens qui faisoit beaucoup d'estime de ce tableau, le mit sur la cheminée de la principale salle de sa maison, & pour gage de son amitié, fit present à Vandéik d'un des plus beaux chevaux de son écurie.

On dit que Vandéik un peu aprés avoir quitté Rubens, estant devenu amoureux d'une villageoise de Sometthem, proche de Bruxelles, fit pour l'amour d'elle deux tableaux d'Autel, dans l'Eglise de son village. Dans l'un, pour représenter S. Martin patron de la Paroisse, il se peignit luy-mesme sur le cheval que Rubens luy avoit donné; & dans l'autre, pour représenter la famille de la Vierge, il peignit sa maistresse, son pere & sa

mere. Ceux qui ont vû ce tableau, avouënt que si la fille estoit aussi belle qu'elle y est représentée, elle avoit des charmes dignes du travail & de l'affection de Vandéik. VANDEIK.

Depuis qu'il fut sorti de chez Rubens, beaucoup de personnes alloient le trouver, afin qu'il fist leurs portraits : & ils le payoient si bien, que cela fut cause qu'il s'arresta à ce genre de peindre, sans s'occuper beaucoup à faire des histoires.

Rubens fort joyeux de voir son disciple en reputation, & luy souhaitant encore une plus grande fortune, luy conseilla d'aller en Italie, parce qu'en voyant les ouvrages de l'Ecole de Lombardie, il se perfectionneroit encore davantage. Il entreprit donc ce voyage; & s'estant arresté d'abord à Venise, il fit une étude particuliére, d'aprés les tableaux du Titien, & de Paul Veronése, desseignant & copiant les meilleurs morceaux de ces excellens Peintres : il s'attacha principalement à peindre des testes, observant exactement la conduite que ces grands hommes ont tenuë dans les portraits qu'on voit d'eux.

Aprés avoir dépensé à Venise tout l'argent qu'il avoit porté, ne travaillant que pour

VANDEIK. ſon étude particuliére, il alla à Gennes, où faiſant valoir la belle maniére de peindre des portraits, dans laquelle il s'eſtoit merveilleuſement fortifié, il en fit une grande quantité; & quoy-qu'il allât de temps en temps par toutes les villes d'Italie, où il croyoit voir quelques beaux tableaux, il retournoit neanmoins toûjours à Gennes, comme ſi ç'eût eſté ſon lieu natal, y trouvant beaucoup d'employ, & des amis qui le recevoient avec plaiſir.

Cependant, comme il avoit deſſein de voir Rome, il quitta Gennes pour y aller. Il fut reçu chez le Cardinal Bentivoglio, qui pour avoir eſté Nonce en Flandres, avoit beaucoup d'affection pour tous ceux de ce pays. Il fit quelques tableaux pour luy; entre autres, ſon portrait, qui eſt preſentement dans le Palais du Duc de Florence. Il en fit encore d'autres pour pluſieurs particuliers.

Il trouva dans Rome quantité de Peintres Flamans, tous gens débauchez, & menant une vie peu conforme à ſes inclinations. Sa conduite & ſes maniéres plus nobles & plus honneſtes, ne pouvoient pas le faire réſoudre à les frequenter; ce qui luy attira leur haine, croyant qu'il les mépriſoit. Mais ſans s'en mettre en peine, il ſe logea en particu-

lier, & s'attacha fortement à l'étude. Aprés avoir demeuré quelque temps à Rome, où il consídera souvent tout ce qu'il y avoit de plus beau, voyant que ceux mesme de son païs parloient mal de ses ouvrages, & taschoient à le décrier, il retourna à Gennes où il gagnoit beaucoup à faire les portraits des principaux Seigneurs, & d'autres tableaux qu'on luy ordonnoit. Ensuite il passa en Sicile avec un Gentilhomme de sa connoissance. Il y peignit le Prince Philbert de Savoye, alors Vice-Roy, & s'arresta quelque temps à Palerme, où il avoit commencé des ouvrages considérables. Mais la contagion s'estant mise dans le païs, il quitta tout pour s'embarquer sur une galére qui le porta à Gennes, où aprés avoir encore demeuré quelque temps, il résolut enfin de revenir en Flandres. VANDEIK.

Estant de retour à Anvers, il fit bien voir que son voyage ne luy avoit pas esté inutile: car on apperceut dans ses ouvrages beaucoup plus d'art & de bon goust qu'il n'y en avoit auparavant.

La premiere piece qu'il entreprit à son retour, fut un tableau pour les Religieux

VANDEIK. Auguſtins, où il repreſenta Saint Auguſtin comme en extaſe, qui regarde le Ciel ouvert. Il y a auprés de luy deux Anges qui le ſouſtiennent ; & dans le meſme tableau on voit Sainte Monique & un Saint du meſme Ordre. Cette piece fut ſi eſtimée, que pluſieurs autres Communautez voulurent en avoir de ſemblables. Il avoit fait les deſſeins de quatre tableaux, pour ſervir à une table d'Autel dans la Chapelle d'une Confrairie ; mais il n'acheva pas l'ouvrage, parce qu'il paſſa en Hollande, pour faire les portraits du Prince d'Orange Henry Frederic de Naſſau, de la Princeſſe ſa femme, & de ſes enfans, leſquels furent trouvez ſi beaux, que la pluſpart des Seigneurs qui eſtoient à la Cour de ce Prince voulurent auſſi eſtre peints de ſa main.

Il eſt vray que ſa réputation devint ſi grande, que pluſieurs perſonnes de qualité partoient de France & d'Angleterre pour l'aller voir. Et comme il n'eſtoit pas encore dans une grande fortune, il travailloit pour ceux dont il croyoit eſtre mieux récompenſé, préférablement aux autres. On luy conſeilla d'aller en Angleterre, où le Roy Charles témoignoit beaucoup d'amour pour la Pein-

ture. Estant arrivé à Londres, il se logea chez un de ses amis, nommé Georges Géeldorp, où pour se faire connoistre, il fit quelques tableaux : mais ce voyage ne luy réüssit pas selon son desir. Il passa en France avec la mesme intention ; & quoy-qu'il fist des choses tres-excellentes, il ne reçut ny l'accueil, ny les emplois qu'il esperoit. Il retourna donc chez luy, où il travailla plus assiduëment qu'auparavant. Il fit pour les Capucins de la ville d'Ermonde en Flandres, cét admirable Crucifix, qu'ils regardent comme une chose sans prix, & qu'on va voir comme un chef-d'œuvre de l'Art. Il fit encore pour la grande Eglise de la mesme ville, une Nativité, qui est aussi fort estimée. VANDEIK.

L'Abbé Scaglia ayant fait faire un Autel dans l'Eglise des Cordeliers d'Anvers, Vandéik fit un tableau, où il représenta JESUS-CHRIST mort, & étendu sur les genoux de sa mere, & environné d'Anges, qui paroissent dans une contenance triste. A l'un des costez du tableau, cét Abbé est représenté au naturel.

Il fit encore quantité d'autres ouvrages, pour des particuliers. Les estampes de plusieurs portraits qu'il avoit faits, servirent

VANDEIK. à porter sa gloire & son nom en divers lieux éloignez, où l'on recherche encore avec soin ce qui a esté gravé d'aprés luy. Il parut même que l'Angleterre eut quelque regret d'avoir fait si peu de cas de Vandéik au premier voyage qu'il y fit. Car le Roy qui avoit une affection fort grande pour les excellens Peintres, estant plus particuliérement informé de son merite, chercha les moyens de l'attirer à son service. Il employa pour cela le Chevalier Digby, qui l'avoit connu & pratiqué aux Pays-Bas, lequel fit en sorte qu'il retourna à Londres. Il le presenta au Roy, qui le reçut avec des caresses extraordinaires. Il le fit Chevalier, & luy donna une chaîne d'or avec sa medaille. On luy prépara deux logemens, l'un à l'Hostel de Blaiforre, qui estoit autrefois un Monastére, pour travailler l'hiver; & l'autre à Elthein, pour demeurer l'été. Outre une bonne pension que le Roy luy avoit ordonnée, on luy promit mille livres de chaque portrait grand comme nature, cinq cens livres de ceux à demi-corps, & des autres à proportion. Sur ces conditions, Vandéik se mit à travailler assiduëment, & fit une si grande quantité de portraits & d'autres tableaux, que tous les Palais du

du Roy & plusieurs autres lieux, en furent magnifiquement ornez. Comme il prenoit plaisir de satisfaire Sa Majesté par ses travaux, le Roy de son costé le combloit de biens & de graces; de sorte qu'en peu de temps il devint extraordinairement riche, & l'auroit esté encore davantage, s'il n'eût pas fait une dépense aussi grande & aussi somptueuse qu'estoit la sienne. Car il tenoit une grande table bien servie, avec un équipage de carosses, de chevaux & de valets magnifiques. Il avoit toûjours auprés de luy des Musiciens & des Jouëurs d'instrumens, comme un Prince auroit pu avoir. Outre cela, il faisoit beaucoup de dépense auprés des femmes. Et parce que tout son guain, quelque grand qu'il fût, ne pouvoit suffire à tant de frais, il cherchoit d'avoir encore de l'argent d'ailleurs, en s'appliquant à la Chymie, qui par ses vaines promesses contribua beaucoup à épuiser les biens solides qu'il avoit amassez par son travail, & endommagea si considérablement sa santé, qu'il devint goutteux & fort incommodé. VANDEIK.

Nonobstant ses infirmitez, il ne laissa pas de se marier à une des plus belles Demoiselles de la Cour, & d'une des plus illustres Maisons d'Ecosse. Elle estoit fille du Milord Ruthuin

VANDEIK. Comte de Gorre, dont le pere en l'an 1600. avoit temerairement retenu dans un de ſes Chaſteaux le Roy Jacques ; & ſous pretexte de luy vouloir donner connoiſſance d'un treſor découvert, fit voir par la ſuite, qu'il avoit quelque pernicieux deſſein. Ce qui fut cauſe que ſes biens furent confiſquez, & ſon fils pour quelque autre ſujet, long-temps priſonnier dans la Tour de Londres. Il en ſortit par le crédit du Duc de Bouquinquan qui procura par aprés le mariage de ſa fille avec Vandéik. Il eſt vray qu'elle avoit peu de biens ; mais outre ſa naiſſance, elle eſtoit d'une grande beauté. Incontinent aprés qu'ils furent mariez, Vandéik la mena à Anvers, pour voir ſes parens & ſes amis, qui luy firent de grands honneurs, & la regalérent ſplendidement. Ils vinrent enſuite à Paris : c'eſtoit dans le temps que le Pouſſin venoit d'arriver de Rome. Vandéik qui avoit eu en vûë de peindre la grande Gallerie du Louvre, demeura environ deux mois à Paris ; mais voyant qu'il n'y avoit rien à faire du coſté qu'il eſperoit, il partit, & retourna en Angleterre. Il eut de ſa femme une ſeule fille, qui mourut fort jeune. Il ne la ſurvécut pas beaucoup ; car accablé de gouttes, & reduit

à une ethesie, il mourut à Londres l'an 1640. VANDEIKE.
âgé seulement de quarante-trois ans. Son corps fut enterré dans les charniers de l'Eglise de S. Paul. Son nom sera celebre à jamais, pour les excellens portraits qu'il a laissez, dont les plus beaux estoient dans les Palais du Roy d'Angleterre, mais qui ont esté dispersez en divers endroits durant la revolte du peuple, & l'usurpation de l'Autorité souveraine par Cromwel. Vous avez vû dans le cabinet du Roy plusieurs tableaux de sa main; entre autres les portraits du Prince Palatin, & du Prince Robert son frere, qui sont admirables. On peut dire que hors le Titien, on n'a point vû de Peintres qui ayent esté plus loin dans ce genre de peindre. Sa maniére est noble, naturelle & facile. On dit qu'il faisoit toûjours un portrait au premier coup. Il commençoit le matin; & pour n'interrompre pas son travail par un long intervalle de temps, il retenoit à dîner ceux dont il faisoit les portraits, qui demeuroient volontiers chez luy, de quelque qualité qu'ils fussent, parce qu'ils estoient bien traitez, & divertis agréablement pendant le repas. Aprés le dîné il reprenoit son ouvrage, & travailloit avec une telle promptitude & une si grande intel-

VANDEIK. ligence, qu'il auroit fait deux portraits par jour, ne faiſant plus enſuite que les retoucher pour les finir. Dans les grands tableaux d'hiſtoires, il ſe ſervoit beaucoup de reflais de lumiéres, ſuivant en cela les regles de ſon maiſtre Rubens, & ſes maximes touchant la couleur, hormis que Vandéik eſtoit plus délicat & plus tendre dans les carnations, approchant beaucoup plus des teintes & du coloris du Titien, ne s'eſtant pas moins que luy, rendu ſouvent incomparable dans les portraits qu'il a faits. Pour les ſujets d'Hiſtoire, il eſt vray qu'il n'a pas eu les meſmes avantages, ne poſſedant pas ny le deſſein, ny les autres qualitez neceſſaires pour les grandes ordonnances.

Comme j'eus ceſſé de parler, C'eſt beaucoup, dit Pymandre, de s'eſtre ſi fort diſtingué des autres Peintres, par les beaux portraits qu'il a faits. J'en voy tous les jours que tout le monde admire; & il me ſemble que quand un ouvrier ſe peut rendre conſidérable en quelque partie, & y ſurpaſſer tous les autres, comme Vandéik a fait en celle-là, il doit eſtre content de ſon travail, puiſqu'il eſt mal-aiſé qu'un homme poſſéde luy ſeul tous les talens neceſſaires à rendre un Pein-

tre entiérement parfait. Quoy-que la repré- VANDEIK
ſentation d'un viſage ne ſoit, s'il faut dire, que la moindre partie de tant de choſes qu'embraſſe la Peinture ; il me ſemble pourtant que celuy qui réüſſit le mieux à exprimer ſur une toile la reſſemblance des hommes, entre bien avant dans ce qui regarde la ſcience de ſon Art.

Il eſt vray, repartis-je, que ſi l'on s'attache à cette quantité de connoiſſances qu'ont eües Raphaël & Jules Romain, on pourra dire que l'ouvrage d'une teſte n'en eſt que la moindre partie. Mais ſi l'on veut bien ſe renfermer dans la conſidération particuliére des choſes neceſſaires à bien faire un portrait, on verra pourtant que pour y réüſſir comme a fait Vandéik, il y a bien des obſervations à faire, & des connoiſſances à acquerir.

Le viſage de l'homme eſt compoſé de tant de parties différentes les unes des autres, qu'il n'eſt pas ſi aiſé qu'on pourroit croire, de bien faire un portrait. Ces parties, quoy-que petites chacune à part, ne laiſſent pas d'eſtre difficiles à bien deſſeigner. L'œil qui tient ſi peu d'eſpace dans le viſage, eſt ſi mal-aiſé à bien repréſenter, que le Guide diſoit autrefois à un de ſes amis, qu'encore qu'il en eût

VANDEIK. desseigné des millions, il estoit neanmoins obligé d'avouër qu'il ne sçavoit pas encore les faire parfaitement. Cependant l'on en voit de beaux de luy, & si bien peints, particuliérement dans des testes de femmes, qu'ils semblent pleins de vie. Il est vray qu'il faut, pour en faire de semblables, non seulement les desseigner sçavamment, mais les peindre avec beaucoup de soin & d'amour, pour donner cette rondeur, faire paroistre du sang sous la transparence du crystalin, & répandre ce brillant & cette vie qui les doit animer. Croiriez-vous que l'oreille fût une chose si difficile à bien représenter, qu'Augustin Carache la considéroit comme une des parties du corps la plus difficile. C'est à cause de cela, qu'il avoit bien voulu se donner la peine d'en modéler une de relief plus grande que nature, pour en faire son étude, & la pouvoir desseigner de toutes sortes de vûës; & ce fut d'aprés son modéle, qu'on en fit une de plastre qu'on nommoit *l'orecchione d'Agostino*. C'est une remarque du Comte Malvagia dans ce qu'il a écrit des Caraches, que lorsqu'on veut connoistre si une teste a esté faite par un sçavant Peintre, on regarde aussi-tôt si les oreilles sont bien desseignées; si les re-

plis en ſont bien entendus &, mis dans leur véritable lieu : ajoûtant que c'eſt ce que les Caraches ont ſçû mieux que tout autre Peintre, quelque ſçavant qu'il ait eſté. VANDEIK.

Jugez donc, je vous prie, ſi un Peintre qui veut bien faire un portrait, n'eſt pas obligé, non ſeulement de ſçavoir deſſeigner fort correctement; mais de placer avec juſteſſe toutes les parties d'une teſte, les unes auprés des autres ; d'obſerver mille différences de contours dans leur forme, dans leurs couleurs, dans les ombres & dans les jours : & cependant, ſi bien joindre toutes ces diverſes parties les unes avec les autres, qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'une ſeule maſſe & une meſme couleur; & que ce que ce meſme Peintre repréſente avec une infinité de teintes différentes, & pluſieurs coups de pinceau, paroiſſe une ſeule couleur, & comme ſi l'ouvrage eſtoit, s'il faut ainſi dire, ſouflé & fait tout d'un coup, & toutes les couleurs fonduës enſemble. C'eſt alors, je vous avouë, que l'on connoiſt la difficulté du travail, & l'eſprit du Peintre. Auſſi vous pouvez obſerver, que toute l'intelligence d'un habile homme qui fait un portrait, conſiſte à le travailler également par tout en meſme temps, afin

VANDEIK. que toutes les parties naiſſent ſous ſa main s'il faut ainſi dire, toutes à la fois, imitant en cela la Nature, qui lorſqu'elle a donné la premiére forme au corps de l'homme, travaille également dans tous les membres, juſques à ce qu'elle ait perfectionné ſon ouvrage.

Si l'on veut ajoûter à ce que je viens de dire, l'art avec lequel un ſçavant Peintre conduit & répand les lumiéres & les ombres ſur un portrait ; l'affoibliſſement qu'il fait des unes & des autres, pour arondir & donner du relief à toutes les parties ; les reflais plus foibles ou plus forts qu'il obſerve, pour leur donner plus de force ou plus de grace ; l'eſprit & la vie qu'il inſpire ſur ce viſage qu'il peint ; les inclinations & les affections de l'ame qu'il y fait voir ; l'action & les mouvemens neceſſaires pour l'expreſſion des paſſions les plus fortes : Si, dis-je, l'on conſidére ſérieuſement, & avec attention tant de choſes ſi différentes ; que peut-on dire d'un homme qui les ſçait ſi parfaitement, que ſur la ſurface d'une toile il repréſente des viſages qui paroiſſent animez ? C'eſt ce qu'a fait Vandéik ; & ce luy eſt une grande gloire, d'avoir fait que tant de grands

grands hommes, morts il y a ſi long-temps, ſoient encore comme vivans dans leurs portraits ; & de s'eſtre immortaliſé luy-meſme par ſes ouvrages. VANDEIK.

Je veux, dit Pymandre, vous faire une queſtion qui vous marquera mon peu d'intelligence. D'où vient qu'un Peintre médiocre réuſſit quelquefois mieux à faire reſſembler, qu'un tres-ſçavant homme ?

Cela peut arriver, repartis-je, lorſque les habiles Peintres negligent la reſſemblance, pour ne travailler qu'à faire un belle teſte. Mais prenez garde, que ce qui paroiſt ſouvent reſſemblant dans ces portraits médiocres, n'eſt rien moins que cela. Je croy vous avoir dit, qu'Annibal Carache faiſoit avec deux coups de crayon, des portraits qu'on nomme chargez ; c'eſt-à-dire qu'il marquoit ſi fort les principales parties d'un viſage, que d'abord elles frappoient les yeux: mais il faiſoit cela avec beaucoup de ſcience. Or du moment que par quelque ſigne il ſe forme dans noſtre eſprit une image, qui a du rapport à une choſe que nous connoiſſons, nous croyons auſſi-toſt y trouver une grande reſſemblance, quoy-qu'à la bien examiner, il n'y en a ſouvent qu'une legere idée.

VANDIIK. Je conviens avec vous, qu'il y a d'assez mauvais portraits qui d'abord ont quelque marque assez forte de la personne qu'on a voulu peindre, & par là plaisent davantage aux ignorans, que certains autres portraits beaucoup mieux peints. Mais il faut considérer, que si ces derniers manquent dans la ressemblance, c'est qu'ils n'ont pas esté faits par des gens assez entendus dans ce genre de peindre, lesquels ont pris des veuës, ou des dispositions de lumiéres & d'ombres, qui mesme vous feroient méconnoistre l'original, si vous le voyiez dans le mesme endroit où il estoit lorsqu'on l'a peint. Aussi quand un sçavant Peintre veut faire un portrait que tout le monde connoisse aisément, il doit d'abord bien étudier le visage qu'il veut peindre; le considérer de tous les costez; voir quel est son air ordinaire : car il y a des visages qui changent à tous momens, & qui dans le repos sont si différens de ce qu'ils sont dans l'action, qu'ils deviennent méconnoissables. Dans les uns on voit quelquefois toutes les parties qui s'alongent & qui tombent en bas; une bouche qui change de place, des yeux qui se lassent, ou qui languissent, des sourcils qui s'abattent; enfin il y a des person-

nes qui dans ces momens ſont tout autres que dans leur état ordinaire. Outre cela, il y a des viſages qui ſont plus avantageux à peindre de front, d'autres à eſtre veus de trois quarts, ou de coſté. Les uns demandent beaucoup de lumiéres, d'autres font plus d'effet quand il y a des ombres. C'eſt donc ce qu'un habile Peintre doit obſerver; & comme ces habiles ſont rares, auſſi ſe voit-il peu de portraits auſſi beaux qu'on les ſouhaite. VANDEIK.

Aprés avoir eſté quelque temps ſans parler, je dis à Pymandre : Bien que du vivant de Rubens & de Vandéik on ait vû dans les Pays-Bas quelques Peintres qui avoient de la réputation; aucun neanmoins n'eſt parvenu à celle que ces deux excellens hommes ont acquiſe : auſſi n'y en a-t-il point eu qui ayent fait ny de ſi grands ouvrages que Rubens, ny des portraits dans la perfection de ceux de Vandéik. Peu meſme ſe ſont adonnez à faire de grands tableaux; & ceux qui ont eu le plus de vogue, n'ont point entrepris de ſujets nobles & relevez. Ils ont travaillé à des payſages, à faire des fleurs & des animaux. Pluſieurs ſe ſont attachez à bien peindre de petites figures; d'autres à repre-

ſenter des preneurs de tabac , & des actions ordinaires & baſſes. On peut mettre au nombre de ceux-là, THEODORE RAMBOUTS, natif d'Anvers ; qui aprés avoir étudié ſous Abraham Janſſens , alla à Rome en 1617. Il mourut l'an 1642. Ce fut vers ce même temps que mourut auſſi le jeune BRUGLE, fils de Pierre, dont je vous ay parlé. Il a fait toutes ſortes d'ouvrages. Car on voit de luy des hiſtoires en petit , des payſages , des animaux , & des fleurs qu'il faiſoit d'une maniére fort finie, mais un peu ſeche. DE LARTS, dit BAMBOCHE, dont les tableaux ſont aſſez connus, vivoit encore alors : de meſme que le petit MOYSE , qui faiſoit aſſez bien les payſages accompagnez de figures , dans la maniére de Corneille Polembourg. Moyſe mourut en 1650.

Th. Rambouts.

Le jeune Brugle.

de Larts dit Bamboche.

Le petit Moyse.

GERARD ZEGRES ou SEGERS, d'Anvers , travailloit auſſi dans ce temps-là. Il eſtoit né l'an 1592. & fut diſciple de Janſſens. Il voyagea en Italie & en Eſpagne , où il peignit pour le Roy Catholique. Il imita la maniére de Michel Ange de Caravage. On voit ſon portrait parmy ceux que Vandéik a gravez. Il eſtoit frere du P. D. ZEGRES, de la Compagnie de JESUS. Ce Pere avoit

Gerard Zegres.

Le P. D. Zegres.

étudié ſous le jeune Brugle, & a fort bien peint des fleurs. Depuis qu'il fut Jeſuite, il voyagea en Italie, & continua toûjours à peindre. Il mourut environ l'an 1660. comme auſſi BARTHOLOMÉE BRIEMBERG & ASSELIN, dit PETIT-JEAN, qui ont bien fait le payſage. BRIEMBERG. ASSELIN dit PETIT-JEAN.

De leur temps il y avoit à Anvers un Peintre nommé ERT-VEEST, qui repréſentoit fort bien des mers & des combats ſur les vaiſſeaux. Mais celuy dont les ouvrages eſtoient les plus recherchez, & qui mourut auſſi vers l'an 1660. a eſté CORNEILLE POLEMBOURG, d'Utrec. Il peignoit en petit fort agréablement, tant les figures, que le payſage; il y a peu de cabinets où il n'y ait des tableaux de ſa main. Il avoit demeuré longtemps en Italie; & bien que dans ſa maniére de peindre il eût toûjours gardé quelque choſe de celle de ſon pays, il a neanmoins fait des tableaux dans un aſſez bon gouſt. Il avoit ſoixante-dix-ſept ans lorſqu'il mourut à Utrec. ERT-VEEST POLEMBOURG.

GASPAR CRAES Eléve du jeune Cockie, eſtoit encore plus âgé: car il avoit prés de quatre-vingts-dix ans lorſqu'il mourut vers l'an 1666. Il a beaucoup peint à Bru- CRAES.

xelles, & a fait d'assez beaux ouvrages.

SNEIDRE. SNEIDRE mourut quelques années aprés: il peignoit fort bien des animaux morts & vivans; vous pouvez en avoir vû de sa façon dans le Cabinet du Roy.

RIMBBRANS. RIMBBRANS vivoit encore alors. C'estoit un Peintre assez universel, & qui a fait quantité de portraits. Tous ses tableaux sont peints d'une maniére tres-particuliére, & bien différente de celle qui paroist si lechée, dans laquelle tombent d'ordinaire les Peintres Flamans. Car souvent il ne faisoit que donner de grands coups de pinceau, & coucher ses couleurs fort épaisses, les unes auprés des autres, sans les noyer & les adoucir ensemble. Cependant, comme les gousts sont différens, plusieurs personnes ont fait cas de ses ouvrages. Il est vray aussi qu'il y a beaucoup d'art, & qu'il a fait de fort belles testes. Quoy-que toutes n'ayent pas les graces du pinceau, elles ont beaucoup de force; & lorsqu'on les regarde d'une distance proportionnée, elles font un tres-bon effet, & paroissent avec beaucoup de rondeur.

Il est vray, dit Pymandre, que les portraits du Peintre dont vous me parlez, sont bien différens de ceux de Vandéik, & que

les qualitez neceſſaires à faire une belle teſte, & que vous remarquiez tantoſt, ne ſe trouvent point, à mon avis, dans celles de Rimbbrans. Car il n'y a pas long-temps qu'on m'en fit voir une, où toutes les teintes ſont ſeparées, & les coups de pinceau marquez d'une épaiſſeur de couleurs ſi extraordinaire, qu'un viſage paroiſt avoir quelque choſe d'affreux, lors qu'on le regarde un peu de prés. Cependant, comme les yeux n'ont pas beſoin d'une grande diſtance pour embraſſer un ſimple portrait, je ne voy pas qu'ils puſſent eſtre ſatisfaits en voyant des tableaux ſi peu finis. RIMBBRANS.

Tous les ouvrages de ce Peintre, repartis-je, ne ſont pas de la ſorte. Il a ſi bien placé les teintes & les demi-teintes les unes auprés des autres, & ſi bien entendu les lumieres & les ombres, que ce qu'il a peint, d'une maniere groſſiere, & qui meſme ne ſemble ſouvent qu'ébauché, ne laiſſe pas de réüſſir, lors, comme je vous ay dit, qu'on n'en eſt pas trop prés. Car par l'éloignement, les coups de pinceau fortement donnez, & cette épaiſſeur de couleurs que vous avez remarquée, diminuënt à la veûë, & ſe noyant & meſlant enſemble, font l'effet qu'on ſouhaite.

RIMBBRANS.

La diſtance qu'on demande pour bien voir un tableau, n'eſt pas ſeulement afin que les yeux ayent plus d'eſpace & plus de commodité pour embraſſer les objets, & pour les mieux voir enſemble : c'eſt encore afin qu'il ſe trouve davantage d'air entre l'œil & l'objet.

Vous voulez dire, interrompit Pymandre, que par le moyen d'une plus grande denſité d'air, toutes les couleurs d'un tableau paroiſſent noyées & comme fonduës, s'il faut me ſervir de vos termes, les unes avec les autres.

C'eſt, répondis-je, que quelque ſoin qu'on apporte à bien peindre un ouvrage, toutes ſes parties eſtant compoſées d'une infinité de differentes teintes, qui demeurent toûjours en quelque façon diſtinctes & ſeparées, ces teintes n'ont garde d'eſtre meſlées enſemble, de la meſme ſorte que ſont celles des corps naturels. Il eſt bien vray que quand un tableau eſt peint dans la derniere perfection, il peut eſtre conſideré dans une moindre diſtance ; & il a cét avantage de paroiſtre avec plus de force & de rondeur, comme font ceux du Corége. C'eſt pourquoy je vous ay fait remarquer que la grande union & le mélange

des

des couleurs ſert beaucoup à donner aux tableaux plus de force & de verité; & qu'auſſi plus ou moins de diſtance, contribuë infiniment à cette union.

Je vous diray encore, que c'eſt par la meſme raiſon de cette grande union de couleurs, que les excellens tableaux peints à huile, & qui ſont faits il y a long-temps, paroiſſent avec plus de force & de beauté, parce que toutes les couleurs dont ils ont eſté peints, ont eu plus de loiſir de ſe meſler & ſe noyer ou fondre les unes avec les autres, à meſure que ce qu'il y avoit de plus aqueux & de plus humide dans l'huile, s'eſt ſeché. C'eſt ce qui fait que l'on couvre les tableaux avec un vernis qui émouſſe cette pointe brillante & cette vivacité, qui quelquefois éclate trop & inégalement dans des ouvrages fraîchement faits; & ce vernis leur donne & plus de force & plus de douceur. Comme les peintures en miniatures ou en paſtel, ont toûjours plus de ſechereſſe que celles à huile, on met ordinairement un talc ou une glace de cryſtal, afin d'en attendrir toutes les parties, & les voir mieux meſlées enſemble. Vous pouvez remarquer, qu'un petit portrait peint en émail n'a pas beſoin

de ce ſecours, parce que les couleurs dont il eſt travaillé, eſtant parfonduës au feu, comme diſent les ouvriers, elles acquiérent cette parfaite union & ce grand poliment que l'on taſche de donner aux autres peintures, ſoit par le travail, ſoit par le maniement du pinceau, ſoit par les vernis, ou par le ſecours du talc & du verre, & encore en s'aidant de l'air qu'on interpoſe entre l'œil & l'objet, par le moyen des differentes diſtances.

Or l'on ſe ſert de tous ces moyens, pour donner aux choſes peintes, le relief & la rondeur qui leur eſt neceſſaire pour paroître plus reſſemblantes à ce qu'on imite. Je ſçay bien que c'eſt une choſe qui n'eſt pas moins difficile dans cette partie de la Peinture qui regarde le coloris, que celle des proportions dans ce qui regarde le deſſein. Et bien que dans l'une & dans l'autre l'on ait pour fin d'arriver à cette beauté parfaite que tous les excellens ouvriers ont toûjours recherchée; la ſcience toutefois en eſt ſi cachée, que juſques à preſent elle n'a point encore eſté découverte, ou du moins l'étude qu'on en fait, n'a pû établir des regles pour la mettre en pratique, & parvenir avec cer-

titude à repreſenter cette unique beauté dont on ſe forme l'idée. Ces difficultez ne ſe rencontrent pas ſeulement dans ce qui regarde les ouvrages de Peinture ; mais encore dans ceux de Sculpture & d'Architecture, où les plus ſçavans hommes font tous leurs efforts, pour faire en ſorte que toutes les parties d'un édifice, tous les membres d'une ſtatuë, & tout ce qui entre dans l'ordonnance d'un tableau, reçoivent une ſymmetrie, une proportion, une grace & une harmonie ſi grande, que des unes & des autres il s'en faſſe à la veuë une ſenſation qui la ſatisfaſſe, de meſme que les accords de Muſique contentent les oreilles.

Il eſt vray, interrompit Pymandre, que les Maiſtres en Muſique ont l'avantage d'avoir découvert les divers tons, & les differentes modulations qui peuvent perfectionner un concert de voix ou une ſymphonie d'inſtrumens.

Dans les Arts dont les yeux ſont les juges, luy repliquay-je, nous éprouvons qu'il n'en eſt pas de meſme. On connoiſt bien qu'il y a une beauté poſitive que l'on taſche d'acquerir : mais ſoit que la vûë ſoit plus difficile à ſatisfaire que les autres ſens, ou qu'il

ſoit plus mal-aiſé de bien ordonner la quantité d'objets qu'elle peut découvrir en un inſtant, & qu'elle peut auſſi examiner à loiſir ; on ſçait, comme je viens de dire, que quelques efforts qu'on ait faits juſques à maintenant, l'on n'a pû encore trouver les moyens pour y arriver. Que ſi quelques-uns ont eſté aſſez heureux pour en approcher, ç'a eſté par des voyes qu'ils n'ont pas eux-meſmes bien connuës, ou du moins qu'ils n'ont pû enſeigner aux autres. Car nous voyons que les Architectes, les Sculpteurs & les Peintres, tiennent tous des chemins différens, quoy-qu'ils taſchent d'arriver à un meſme but ; & que les plus éclairez connoiſſent qu'il y a une raiſon de beauté poſitive. Cependant ils n'ont pû encore découvrir cette raiſon ſi cachée, & pourtant ſi vraye ; par le moyen de laquelle ils pourroient établir des regles aſſurées & démonſtratives, pour faire des ouvrages qui puſſent auſſi-bien ſatisfaire les yeux, comme avec le temps on a trouvé moyen de ſatisfaire l'ouïe par des proportions harmoniques.

Alors m'eſtant arreſté, Vous voyez, dis-je à Pymandre, comment inſenſiblement nous nous ſommes éloignez de nos Peintres. Il eſt

vray, me repliqua-t-il, que pour peu que nous eussions avancé plus avant, nous serions passez de la Peinture à la Musique. Cependant, cette petite digression ne laisse pas de me faire comprendre beaucoup de choses dans les diverses maniéres de peindre, ausquelles je n'avois pas fait refléxion jusques à present. Cela me servira mesme à l'avenir, pour regarder les tableaux dans des distances proportionnées, & en considerant les ouvrages des Peintres, connoître la raison des différens effets de rondeur & de tendresse que j'y remarqueray. Mais retournez, je vous prie, à ce Peintre que vous venez de quitter, & dont la maniére si éloignée de celle des autres, nous a aussi éloignez de luy. RIMBRANS.

Non seulement, repris-je, il a peint fort différemment des autres; mais il a gravé à l'eau-forte d'une façon toute singuliére. L'on voit quantité d'estampes de luy, tres-curieuses, & entre autres, de fort beaux portraits, quoy-que tres-différens, comme je vous ay dit, des gravûres ordinaires. Il mourut en 1668.

Deux ans aprés ou environ, moururent aussi LOUIS COUSIN dit GENTIL, de Bruxelles, & VAUVREMENS, Hollandois, LOUÏS COUSIN dit GENTIL. VAUVREMENS.

duquel on voit quantité de tableaux.

Il y a eu dans les Pays-Bas des Peintres, qui pour n'avoir pas fait de grands ouvrages, ny travaillé d'un gouſt exquis, n'ont pas laiſſé de ſe rendre recommandables, ou par leur eſprit, ou par la délicateſſe de leur pinceau. Dans ces derniéres années on a vû GERARD DAW, Hollandois, qui dans les petits tableaux qu'il a faits, & les ſujets qu'il a choiſis, a ſurpaſſé tous ceux de ſon temps. On peut meſme dire qu'on en voit de luy, que peu de Peintres auroient pû exécuter, & mettre dans une auſſi grande perfection. Il eſt vray qu'il n'a pas entrepris de grandes ordonnances, & que dans ſes figures on n'y voit pas ny la correction ny le bon gouſt de deſſein qu'on pourroit deſirer. Mais pour ce qui regarde la beauté du pinceau, les couleurs, les lumiéres & les ombres, il a traité tout cela avec une entente admirable ; & l'on voit dans ſon travail une patience & une propreté ſans exemple, exprimant heureuſement, & dans la derniére délicateſſe, tout ce qu'il a voulu repréſenter. Il y a peu de temps qu'il eſt mort, & a laiſſé des Eléves qui ſuivent ſa maniére avec un ſuccés aſſez heureux, entre autres Scalque, Nesker, Lermans & Moër.

GERARD DAVV.

Plusieurs autres Peintres ont encore travaillé dans ces pays-là ; mais ils n'ont pas eu toutes les qualitez necessaires à ceux que l'on doit imiter. Car pour servir d'exemple aux autres, il ne suffit pas de sçavoir employer les couleurs avec propreté & délicatesse : il faut bien peindre, & avoir une maniére facile & agréable ; & cela mesme n'est pas encore la perfection du coloris : car les figures les mieux peintes sont fades & languissantes, si la couleur ne contribuë aussi à les animer, & à marquer des expressions vives & naturelles.

Mais laissons-là ceux qui ne tiennent pas le premier rang dans la Peinture, & retournons aux Peintres d'Italie. Comme les gousts sont différens en Peinture, ainsi qu'en toute autre chose, les personnes qui aiment à voir dans les tableaux une grande correction de dessein & de fortes expressions, préférent LE DOMINIQUIN à tous les autres disciples des Caraches. Il estoit de Bologne en Italie, & vint au monde l'an 1581. Son nom estoit *Domenico Zampieri*. Bien que son pere ne fût pas accommodé des biens de la fortune, il ne laissa pas de le faire instruire de bonne heure dans les Lettres humaines, & de prendre beaucoup de

LE DOMINIQUIN.

LE DOMINIQUIN.

ſoin de ſon éducation; eſperant qu'aprés avoir bien étudié, il pourroit plus facilement luy procurer quelque employ avantageux, ayant déja un autre fils qui s'appliquoit à la Peinture. Mais comme il eſt mal-aiſé de connoître d'abord les inclinations des jeunes gens, & de découvrir à quoy la Nature les doit porter, le pere du Dominiquin ne prévoyoit pas que celuy de ſes enfans qu'il deſtinoit aux Lettres, embraſſeroit la profeſſion de ſon frere, & que ce frere quitteroit la Peinture pour s'attacher à l'étude des Sciences, ainſi qu'il arriva. Car le Dominiquin qui eſtoit le plus jeune, laſſé des premiers Rudimens de la Grammaire, abandonna les Ecoles, pour s'appliquer au Deſſein; & ſon frere qui ne profitoit pas beaucoup chez les maiſtres où ſon pere l'avoit mis, ſe rangea avec plaiſir du parti des Lettres. Ainſi le pere jugeant bien qu'il s'eſtoit trompé dans le choix des occupations à quoy il avoit deſtiné ſes deux fils, ne fut point fâché de voir, que d'eux-meſmes ils euſſent ainſi fait un échange qui n'étoit pas entiérement oppoſé à ſes intentions. Il mit donc le Dominiquin dans la place de ſon frere, chez un Peintre Flamand, nommé Denys Calvart, qui eſtant ſorti fort jeune d'Anvers, lieu de ſa naiſſance,

naissance, s'estoit établi à Bologne, où il avoit quantité d'Eléves, & travailloit à plusieurs ouvrages. Mais parce que le Guide & l'Albane, qui avoient étudié sous luy, l'avoient quitté pour se mettre sous les Caraches; c'estoit avec peine qu'il entendoit parler de leur Ecole, qui commençoit à avoir de la réputation: de sorte qu'ayant trouvé un jour le Dominiquin copiant quelques desseins des Caraches, il s'en fâcha si fort, que prenant un autre pretexte de le quereller, il le frappa outrageusement, & le chassa de sa maison. Cela fut cause que son pere s'adressa à Augustin Carache, qui le reçut fort humainement, & le mena dans l'Ecole de Loüis Carache, dont il reçut d'autant plus de témoignages d'affection, que pour l'amour d'eux il avoit ressenti les effets de la haine que son premier maistre leur portoit. Il travailla donc dans l'Ecole des Caraches avec une assiduité nompareille, à copier les ouvrages d'Augustin, tâchant non seulement de bien imiter tous les contours des figures qu'il avoit devant luy, mais encore d'entrer dans l'expression des passions & des mouvemens qu'il voyoit représentez, s'appliquant fortement à en concevoir les raisons, aussi-bien qu'à les desseigner exactement.

LE DOMINIQUIN.

Le Dominiquin.

Il eſtoit encore fort jeune, lorſqu'un jour qu'on avoit accoûtumé de diſtribuer des prix aux Eléves qui deſſeignoient dans l'Academie de Bologne; on fut aſſez ſurpris, quand aprés avoir amaſſé tous leurs deſſeins, on vit que le Dominiquin qui eſtoit retiré à l'écart, s'avança d'une maniére timide, & préſenta le ſien à Loüis Carache. Mais ceux qui eſtoient preſens, & qui aſpiroient à l'honneur de la récompenſe, furent encore bien plus étonnez & confus, lorſque Loüis Carache, aprés les avoir tous conſidérez, donna la gloire & l'avantage au Dominiquin, qui ayant reçu le prix & les loüanges qu'il meritoit, ſe rendit conſidérable ſous le nom de *Dominichino*, qu'on luy donnoit alors à cauſe de ſa grande jeuneſſe, & que l'honneur d'un ſi heureux ſuccés luy fit garder tout le reſte de ſa vie.

Pendant qu'il travailloit ſous Loüis Carache, il eſtoit ſi appliqué à l'étude, que ſon maiſtre le propoſoit toûjours pour exemple aux autres Eléves. Car le grand deſir qu'il avoit d'apprendre, le tenoit continuellement attaché auprés de ſon maiſtre, dont il obſervoit avec ſoin tout ce qu'il faiſoit.

Sa maniére d'étudier auroit ſemblé fort

extraordinaire à ceux qui ne l'auroient pas connu, & mesme auroit pu faire juger aussi desavantageusement de luy, que Quintilien fait de ceux, qui dans leurs ouvrages ne se satisfont jamais, & qui pour vouloir trop bien faire ne peuvent se déterminer, ny rien mettre à exécution. Car lorsqu'il vouloit commencer quelque tableau, il ne se mettoit pas d'abord ny à desseigner, ny à peindre; il demeuroit long-temps à méditer sur ce qu'il devoit faire: ce qui auroit fait juger qu'il estoit sterile en pensées, & irrésolu sur le choix de son sujet; si ensuite on n'avoit bien connu le contraire dans l'exécution de ses tableaux: aussi quand une fois il avoit donné les premiers coups de pinceau, il demeuroit tellement attaché au travail, que de luy-mesme il ne l'auroit jamais quitté, ny pour prendre ses repas, ny pour toute autre affaire, si on ne l'en avoit tiré comme par force. Et cette conduite luy devint si naturelle, qu'il l'a tenuë pendant toute sa vie.

LE DOMINIQUIN.

Lorsqu'il fut dans un âge un peu avancé, il fit amitié avec l'Albane qui estoit plus âgé que luy. Il le voyoit souvent, & conféroient ensemble sur le sujet de ses études, & des tableaux qu'il faisoit. Ils allérent tous deux à

LE DOMI-NIQUIN.
Reggio & à Parme ; & ensuite l'Albane estant à Rome, il luy écrivit de s'y rendre. Comme dans ce mesme temps on envoya à Louïs Carache quelques desseins d'aprés les ouvrages de Raphaël, le Dominiquin fut si touché des beautez qu'il y vit, que cela augmenta encore l'impatience qu'il avoit d'aller à Rome. Il y alla enfin, & y fut agréablement reçu de l'Albane, qui le logea chez luy pendant deux ans.

Il frequentoit l'Ecole d'Annibal Carache, qui peignoit alors la Gallerie Farnése : & comme de jour en jour il faisoit connoistre ce qu'il sçavoit, Annibal luy fit peindre quelques-uns de ses cartons ; & dans la loge du jardin qui est du costé du Tibre, il représenta de son invention la mort d'Adonis, & comme Venus se jette à bas de son char pour le secourir. Depuis qu'il eut fini cét ouvrage, il parut toûjours plus sçavant dans l'invention des sujets, dans la beauté des pensées, & dans l'expression des passions. Il est vray aussi que dans ce tableau où il représenta Adonis tué par le sanglier qu'il avoit poursuivi, on voit sur le visage de Venus une subite émotion de douleur si bien exprimée, & toutes les actions des petits Amours qui l'ac-

compagnent, si conformes au sujet, qu'Annibal en fut extraordinairement satisfait. Mais plus le Dominiquin se rendoit agréable au Carache, & plus il s'attiroit la jalousie de ses compagnons, qui ne pouvant souffrir les loüanges qu'on luy donnoit, conçurent une telle haine contre luy, que depuis ce temps-là il ressentit les effets de sa mauvaise fortune pendant tout le cours de sa vie.

Le Dominiquin.

Et parce qu'il apportoit, comme je vous ay marqué, beaucoup de considérations dans l'exécution de ses tableaux, ses ennemis appelloient cela lenteur d'esprit, & disoient que ses ouvrages estoient faits avec peine, & comme labourez à la charuë, le comparant à un bœuf, qui estoit le nom qu'Antoine Carache fils d'Augustin, luy donnoit : Ce qui obligea Annibal de luy dire, que ce bœuf laboureroit un champ qu'il rendroit si fertile, qu'un jour il nourriroit la Peinture. Cependant le Dominiquin continuoit toûjours son travail, sans se rebuter par les obstacles qui s'opposoient à ses desseins.

Il y avoit peu de temps qu'il estoit auprés de M. Jean-Baptiste Agucchi, quand il se

LE DOMINIQUIN.

vit presque obligé de se retirer avec précipitation, par la mauvaise opinion que son frere le Cardinal Agucchi conçut de son mérite. Mais M. Agucchi, qui estoit un esprit excellent, & amateur des belles choses, trouva moyen de le retenir, & de desabuser son frere, en luy faisant connoistre le mérite du Dominiquin, aprés luy avoir montré un tableau où il avoit representé S. Pierre dans la prison. Cét ouvrage fut cause que le Cardinal arresta chez luy le Dominiquin, & le fit travailler ensuite dans l'Eglise de San-Honofrio. Et comme ce Cardinal ne vécut pas long-temps aprés, ce fut le Dominiquin qui ordonna la structure du tombeau qu'on luy dressa dans l'Eglise de S. Pierre aux Liens, dont il avoit le titre.

Il fit son portrait, qu'on voit peint dans une ovale au milieu de deux sphinx de marbre; & mesme il tailla de sa main quelques-uns des ornemens qui embellissent cette sepulture.

Entre les tableaux qu'il fit pour M. Agucchi, on peut considérer comme les plus beaux, celuy où il représenta Susanne qui se couvre d'un linceul à la vûë des deux Vieillards, qui approchent de la fontaine où elle

eſt; Un autre petit tableau ſur cuivre, où il a repreſenté S. Paul ravi & enlevé au Ciel par des Anges. Ce tableau eſt à Paris dans la Sacriſtie des R R. P P. Jeſuites de la ruë S. Antoine. Un autre où S. François eſt repreſenté dans une ſolitude à genoux devant un Crucifix; Il eſt auſſi à Paris, de meſme que celuy de pareille grandeur, où S. Jerôme eſt peint dans une grotte, à genoux, & tenant une Croix. Il fit ces tableaux pendant qu'il demeuroit chez M. Agucchi, qui eſtoit alors Majordome du Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clement VIII. & ce fut M. Agucchi qui le propoſa au Cardinal, pour peindre à Freſcati dans ſon Palais de *Bellevedere*, qui eſtoit nouvellement baſti.

LE DOMINIQUIN.

C'eſt dans ce lieu ſi célebre pour ſa belle ſituation, & pour la quantité des eaux qui le rendent agréable, que le Dominiquin a peint une gallerie à freſque, où il a repreſenté divers ſujets qui regardent ce que les Poëtes ont écrit d'Apollon. Dominique Bariére de Marſeille grava cette gallerie, pendant que nous eſtions à Rome. Je ne vous diray rien de ces Peintures: vous les devez avoir encore aſſez preſentes dans l'eſprit, puis que vous me parliez, il n'y a pas long-temps, du plaiſir

LE DOMINIQUIN.

que vous euſtes à les conſiderer, & à prendre le frais dans cette gallerie, lors que nous allaſmes voir enſuite ce que le meſme Peintre fit pour le Cardinal Farnéſe dans l'Abbaye de *Grotta Ferrata*, à dix milles de Rome. Quant aux tableaux qu'il a faits dans cette Abbaye, ils repreſentent pluſieurs miracles de S. Nil Abbé, & je ne croy pas que vous en ayez perdu le ſouvenir.

Il m'en ſouvient ſi bien, dit Pymandre, que je doute que vous ayez conſervé, comme j'ay fait, l'idée d'un viſage qu'on nous fit remarquer dans un de ces tableaux où l'Empereur Otton viſite ce ſaint Abbé. Car on nous dit que c'eſt le portrait d'une jeune fille de Freſcati, tres-belle & bien faite, dont le Dominiquin eſtoit amoureux ; & qu'un jour eſtant allée en dévotion avec ſa mere dans la Chapelle où il travailloit, il prit occaſion d'en faire le portrait, ſans qu'on s'en apperceuſt, & qu'enſuite il la repreſenta dans ce tableau ſous la figure d'un jeune homme qui ſemble s'éloigner d'un cheval fougueux. Mais quoy-qu'elle ſoit ſous un habit d'homme, avec un chapeau garni de plumes ; néanmoins l'air de ſon viſage eſt ſi bien pris, que nonobſtant ce déguiſement,

ment, les parens qui luy avoient refusé cette fille qu'il vouloit épouser, ayant reconnu qu'il l'avoit ainsi peinte dans un lieu exposé à tout le monde, en furent si fort irritez contre luy, que craignant leurs menaces, il s'en retourna bien-tost à Rome. LE DOMINIQUIN.

Je vous avouë, luy repliquay-je, que j'avois oublié cette particularité que vous avez si bien retenuë. Vous sçaurez donc qu'aprés son retour, l'Albane qui peignoit pour le Marquis Justiniani, la gallerie de sa maison de Bassane, donna à peindre au Dominiquin une des chambres de cette maison. Ce fut là qu'il représenta plusieurs Fables, que les Poëtes ont écrites au sujet de la naissance des Amours, & d'autres actions de Diane.

Aprés qu'il eut fini cette chambre, Annibal Carache, dont la santé diminuoit tous les jours, voulant faire part à ses Eléves de tous les ouvrages qu'on luy proposoit, parla au Cardinal Borghese, afin qu'il employât le Dominiquin & le Guide, pour travailler dans l'Eglise de S. Gregoire sur le Mont Celius. Le Dominiquin eut en partage tout ce qui regarde les ornemens, qu'il peignit de clair obscur; & des deux tableaux qu'on y voit, il fit celuy où S. André est fouëtté

LE DOMINIQUIN.

par des bourreaux.

Ces deux excellens hommes travaillérent dans ce lieu-là avec émulation, & réüssirent si bien l'un & l'autre, qu'ils partagérent presque également l'estime de tout le monde. Si la beauté du pinceau & la grace qui paroît dans le tableau du Guide, charmoit les yeux; les fortes & naturelles expressions du Dominiquin touchoient beaucoup plus l'esprit, & émouvoient davantage les passions de ceux qui les considéroient: ce qui est un des plus beaux effets de la Peinture.

Mais bien qu'Annibal & quelques autres des plus sçavans Peintres jugeassent en faveur du Dominiquin, il n'avoit pas pour cela le plus grand nombre de voix pour luy. Tous ceux qui considéroient son ouvrage, n'en faisoient pas le cas qu'il méritoit; estant certain, qu'alors non seulement on avoit beaucoup plus d'inclination pour le Guide, mais encore qu'on préféroit au Dominiquin plusieurs autres Peintres qui luy estoient bien inférieurs. Et quoy-que peu de temps aprés, Annibal estant mort, ceux de son Ecole acquirent encore plus de réputation; il est vray pourtant, que l'opinion qui l'emporte souvent sur la raison, s'opposa si fort à l'estime

qu'on devoit avoir du Dominiquin, que sa vertu & son mérite ne furent point assez connus, & ne purent pendant sa vie le faire joüir de l'honneur qu'il a eu aprés sa mort.

Le Dominiquin.

Ainsi voyant les traverses de sa mauvaise fortune, & la peine qu'il auroit de trouver de l'employ à Rome, il déliberoit de retourner à Bologne, & de s'y marier, lorsqu'on luy proposa de faire le tableau de S. Jerôme de la Charité. Cét ouvrage, non seulement fut cause qu'il ne partit pas de Rome, mais le fit considérer, & servit ensuite à luy donner d'autres emplois. Vous sçavez combien cette peinture est celébre, & que le Poussin qui regardoit le Dominiquin comme le premier des Eléves d'Annibal, ne parloit de ce tableau qu'avec admiration, & contoit la Transfiguration de Raphaël, la Descente de Croix de Daniel de Volterre, & le S. Jerôme du Dominiquin, pour les plus beaux tableaux qui fussent à Rome.

C'est une chose étonnante, que d'un si digne & si precieux ouvrage, il ne reçut que cinquante écus pour toute récompense, dans un temps où le Guide estoit si bien payé des siens. Cependant, comme l'envie ne cesse jamais de s'opposer à la vertu, ne trouvant

rien à reprendre dans cét excellent tableau, elle tâcha à persuader à tout le monde, que si le Dominiquin avoit esté assez heureux pour le bien exécuter, il ne devoit pas avoir la gloire d'en estre l'inventeur, puisqu'il n'avoit qu'imité un semblable sujet qu'Augustin Carache avoit peint avant luy dans les Chartreux de Bologne.

Lanfranc estoit un de ceux qui tâchoient le plus à persuader cela à tout le monde, parce qu'il estoit celuy qui avoit le plus de jalousie contre le Dominiquin; & mesme pour fortifier davantage ce qu'il disoit, & en laisser une plus forte impression dans les esprits, il desseigna, & fit graver à l'eau-forte par François Perier son disciple, le tableau d'Augustin Carache, croyant par ce moyen prouver plus fortement, que ce que le Dominiquin avoit exposé, n'estoit qu'un larcin qu'il avoit fait à son maistre. Mais ceux qui n'estoient ny passionnez ny jaloux de l'honneur du Dominiquin, reconnoissoient dans la disposition & les attitudes des figures, & dans toutes les expressions des visages, une si grande difference, qu'encore que le Dominiquin eût conservé une idée generale de la pensée d'Augustin, on ne devoit pas l'accuser d'avoir fait

un vol ; mais plûtost luy donner des loüanges d'avoir imité son maistre, & s'estre bien voulu servir, comme il le confessoit luy-mesme, de quelques-unes de ses expressions qu'il avoit étudiées autrefois dans des temps qu'il ne pensoit pas à faire cét ouvrage, mais qui luy estoient revenuës naturellement dans l'esprit, comme font d'ordinaire toutes les choses qu'on apprend avec soin, pour ne les pas oublier. C'est pourquoy, lorsqu'on considére exactement ces deux différens tableaux, il est malaisé de remarquer dans celuy du Dominiquin aucune chose en particulier, qu'on puisse dire qu'il ait dérobée.

LE DOMINIQUIN.

Aprés avoir achevé le tableau de S. Jerôme, il travailla dans un Palais qui appartient aujourd'huy au Marquis Costaguti, où Lanfranc, le Guerchin & Josephpin travailloient aussi. Pour le Marquis Mattei, il représenta dans la voute d'une petite chambre l'histoire de Jacob & de Rachel ; Et quelque temps aprés, il entreprit de peindre dans l'Eglise de S. Louïs des François, la Chapelle de Sainte Cecile. Cét ouvrage qu'il fit à fraisque avec une beauté de couleurs & un travail de pinceau admirable, luy donna beaucoup de reputation.

Le Dominiquin.

On ſçait que dans ces tableaux, il travailla avec une application extraordinaire, s'attachant à bien connoître la Nature, & à exprimer les affections de l'ame, conformément à ſon ſujet. Il étudioit auſſi avec ſoin les belles proportions & les mouvemens de tous les membres du corps, ne prenant d'autre divertiſſement que celuy qu'il trouvoit dans le travail. Il ne tiroit pas peu d'utilité de la lecture des bons livres, & de l'entretien qu'il avoit ſouvent avec M. Agucchi, qui ayant beaucoup d'amour pour la Peinture, prenoit plaiſir de luy marquer les plus beaux endroits des bons Auteurs.

Il alla à Fano, où il fit un ouvrage conſidérable pour M. Guido Nolfi dans ſa Chapelle du Dome. Aprés avoir paſſé pluſieurs années éloigné de ſon pays & de ſes parens, il retourna à Bologne, où il ſe maria, & où il fit pluſieurs tableaux.

Outre le temps qu'il employoit à peindre, il s'appliquoit auſſi à l'Architecture; & lorſque Gregoire XV. eut eſté élu Pape en 1621. le Dominiquin qui l'avoit pris pour eſtre parrain de ſon fils, pendant qu'il n'eſtoit que Cardinal, ſe rendit auſſi-toſt à Rome, où il fut nommé pour Architecte du Palais Apo-

ſtolique, & jouït de cette commiſſion pendant le Pontificat de ce Pape, ſans neanmoins faire aucune choſe pour les bâtimens. Le Dominiquin.

Le moment eſtoit arrivé où il devoit davantage faire paroître tout ce qu'il ſçavoit dans la Peinture. Car le Cardinal de Montalte ayant fait bâtir la nouvelle Egliſe de S. André de Laval, il choiſit le Dominiquin pour faire les tableaux dont il vouloit qu'elle fût embellie. Il en avoit déja fait quelques-uns pour ce Cardinal, qui en avoit eſté tres-ſatisfait; ce qui fut cauſe qu'il le preféra à tous les autres Peintres. Je ne vous dis rien des ouvrages qu'on voit de luy dans cette Egliſe: ils ſont ſi celébres, que je ne croy pas qu'il ſe trouve beaucoup de perſonnes qui ayent eſté à Rome, & qui ne les ayent pas vûs.

Il me ſemble, interrompit Pymandre, que la Coupe n'eſt pas de luy. C'eſt, repris-je, ce que j'allois vous dire, & que dans le temps qu'il travailloit, le Cardinal Montalte eſtant venu à mourir en 1623. Lanfranc trouva moyen d'obtenir qu'il peindroit la Coupole, ſous prétexte que le Dominiquin ne pourroit pas achever luy ſeul de ſi grands travaux,

LE DOMINIQUIN.

pour l'année ſainte. Il en avoit neanmoins fait déja tous les deſſeins; & ce ne fut pas ſans déplaiſir, qu'il vit Lanfranc travailler en ſa place.

Lorſqu'il eut fini à S. André, il fit dans l'Egliſe de S. Sylveſtre à Montecavallo, les tableaux ovales qui ſont dans la Chapelle du Cardinal Bandini, où il a repréſenté quatre ſujets differens tirez de l'ancien Teſtament. Dans le premier on voit Eſther devant Aſſuérus; dans le ſecond Judith qui montre aux Hebreux la teſte d'Holofernes; dans le troiſiéme, David qui jouë de la harpe devant l'Arche; & dans le quatriéme, Salomon aſſis dans ſon trône avec Berſabée ſa mere.

Lorſque l'Egliſe de S. Charles des Catinares fut entiérement bâtie, on donna au Sementa, Eléve du Guide, à peindre la Coupole, & au Dominiquin les quatre angles des pilaſtres, où il a repréſenté les quatre vertus cardinales.

Tous ces grands ouvrages que le Dominiquin a faits à S. André de Laval, & à S. Charles, ne rendirent pas ſa fortune meilleure, parce qu'il en fut fort mal récompenſé. C'eſt ce qui le fit reſoudre d'aller à Naples,

pour

pour peindre la Chapelle du Tresor. Cette entreprise qui pouvoit luy estre de quelque utilité, n'estoit pas sans beaucoup de difficultez, & mesme luy paroissoit perilleuse; parce que Josephpin & le Guide, qui en différens temps s'estoient transportez sur les lieux à mesme dessein, avoient esté contraints de s'en retourner par le danger où ils se trouvoient exposez, à cause de la jalousie des Peintres Napolitains, qui ne pouvoient souffrir que des Etrangers leur vinssent oster leur pratique, & faire des ouvrages qu'ils croyoient leur appartenir preférablement à tous autres. Le desir neanmoins que le Dominiquin avoit d'entreprendre de grands travaux; la mort du Pape Gregoire XV. qui le privoit de son employ d'Architecte du Palais Apostolique, & luy ostoit l'esperance qu'il avoit euë d'estre Architecte de l'Eglise de S. Pierre, au sujet de quoy il s'estoit beaucoup appliqué à l'étude de l'Architecture; le besoin qu'il avoit de subvenir à sa famille; enfin toutes ces raisons le firent passer sur celles qui pouvoient l'empescher d'aller à Naples: de sorte qu'aprés avoir traité avec les Envoyez de cette ville en 1629. il s'y en alla avec toute sa famille. Il est vray que les

LE DOMINIQUIN.

LE DOMINIQUIN. conditions qu'il fit, estoient assez avantageuses, si la chose eût réüssi : car on luy devoit payer cent écus pour chaque figure entiére, cinquante écus des demy-figures, & vingt-cinq écus des testes seules; ce qui devoit faire un prix considérable, eu égard à la quantité de choses qu'il auroit eu lieu de peindre pendant plusieurs années. Outre cela, on luy promettoit à la fin de son travail un present conforme à la grandeur & à la beauté de ce qu'il feroit.

Ces promesses pourtant ne satisfaisoient pas ses amis, qui connoissant son humeur & l'amour qu'il avoit pour le repos, prévoyoient l'inquiétude & les déplaisirs qu'il recevroit à Naples, par l'exemple de ce qui estoit arrivé au Guide & à Josephpin. En effet, à peine eut-il commencé de travailler, que ses ennemis s'élevérent contre luy, & firent de si grandes cabales pour décrier tout ce qu'il faisoit, que l'Espagnolet, qui estoit celuy de tous les Peintres qui en parloit avec le moins d'emportement, disoit que le Dominiquin ne méritoit pas le nom de Peintre, ne sçachant pas mesme manier le pinceau. De sorte que ceux qui avoient traité avec luy, remplis des mauvaises impressions qu'on

leur donnoit, parurent si mal satisfaits, qu'ils ne le considéroient plus comme celuy qu'ils avoient choisi avec estime, mais comme un inconnu, & le moindre de tous les Peintres. Ainsi dés le commencement qu'il fut arrivé à Naples, il eut tant de sujets d'estre mal satisfait, que ses amis s'étonnoient comment il pouvoit travailler. Aussi les mauvais offices que l'Espagnolet & ceux de sa cabale luy rendoient continuellement auprés du Viceroy & de ceux qui l'employoient, le troublérent si fort, que ne pouvant plus resister à tant de traverses, aprés avoir pensé à ce qu'il devoit faire pour s'en délivrer & se sauver d'un pays où il n'avoit point d'amis, il resolut de quitter Naples, sans en parler à personne. Estant sorti secrettement hors de la ville, il monta à cheval, & suivi de son valet, s'en alla à Rome, avec une diligence qui marquoit bien plus une fuite précipitée, qu'un retour prémedité; n'ayant égard, ny aux chaleurs de la saison, ny aux fatigues du chemin, ny à sa famille qu'il abandonnoit.

LE DOMINIQUIN.

Lorsqu'on sçut qu'il s'estoit retiré de la sorte, on arresta sa femme & sa fille, & on ne les laissa point sortir de Naples, qu'aprés

LE DOMINIQUIN.

que le Dominiquin eut donné des assûrances qu'il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Mais lorsqu'environ un an aprés il y fut de retour, il reçut tant de déplaisir, qu'au lieu de vivre, il ne faisoit plus que languir, & ne se croyant pas mesme en seureté dans sa maison & parmy sa famille, il changeoit tous les jours de nourriture, & n'osoit quasi manger, craignant qu'on ne l'empoisonnât : ce qui luy abattit si fort l'esprit & le corps, que s'affoiblissant peu à peu, il mourut le 15. Avril 1641. âgé de soixante ans.

Si-tost qu'il fut mort, on ruina à Naples les ouvrages où il avoit travaillé pendant trois ans, pour en faire peindre d'autres par Lanfranc. Et l'envie & sa mauvaise fortune non contentes de l'avoir persecuté pendant sa vie, l'outragérent encore aprés sa mort dans ses heritiers, ausquels, par une injustice extraordinaire, on fit rendre la plus grande partie de l'argent qu'il avoit reçu de son travail.

Cependant, lorsqu'on eut à Rome la nouvelle de sa mort, il y fut fort regretté, & ceux de l'Academie honorérent sa mémoire d'une oraison qui fut recitée en pubic, avec plusieurs vers à sa loüange. Il ne laissa

qu'une ſeule fille, qui hérita de tout le bien qu'il avoit amaſſé par ſes longues veilles, qui montoit environ à vingt mille écus. LE DOMINIQUIN.

Il eſtoit d'une humeur libre & honneſte, ſobre dans ſon vivre, modeſte & retenu dans ſa converſation. Il eſtoit fort retiré, croyant éviter par ce moyen la malignité de ſes envieux, qui ne laiſſoient pas de le perſécuter dans ſa retraite, & lorſqu'il faiſoit tout ſon poſſible de les éviter. Quoy-qu'il ne pût s'empêcher de ſe plaindre du tort qu'il recevoit par la médiſance des Peintres, il ne ſe ſoucioit pourtant pas de leurs loüanges ny de leurs blâmes. Comme il connoiſſoit leurs mauvaiſes intentions, lorſqu'on luy diſoit que ceux de Naples décrioient ce qu'il faiſoit à la Chapelle du Treſor, au lieu de s'en fâcher, il répondoit avec quelque ſorte de joye, que c'étoit un témoignage que ce qu'il avoit fait, eſtoit bien. On luy rapporta un jour que certains Peintres avoient fort eſtimé quelques-unes de ſes figures. J'ay bien peur, repliqua-t-il, qu'il ne me ſoit échapé quelques coups de pinceau qui ne valent rien, & qui leur plaiſent.

Un de ſes amis voulant luy perſuader de ne pas tant finir ſes ouvrages, ny les travail-

Le Dominiquin.
ler avec une ſi grande exactitude, mais s'accommoder au gouſt des autres, plûtoſt que de vouloir ſe contenter luy-meſme : C'eſt pour moy ſeul, luy dit-il, & pour la perfection de l'Art que je travaille. Auſſi ſçavoit-il bien, que toute l'excellence d'un ouvrage conſiſte en ce qu'il ſoit également achevé dans toutes ſes parties, & qu'on connoiſſe que l'ouvrier a apporté tous ſes ſoins à le perfectionner, & y a mis, comme l'on dit, la derniére main. C'eſt pour cela, qu'il ne pouvoit ſouffrir que les jeunes étudians ne fiſſent que de ſimples eſquiſſes, lorſqu'ils deſſeignoient, & qu'en peignant ils ſe contentaſſent de marquer les choſes par des coups de pinceau qui ne fuſſent point terminez. Quand il eſtoit avec eux, il ne leur parloit jamais que de choſes utiles & neceſſaires à leur profeſſion. Il leur diſoit ſouvent qu'il ne doit ſortir de la main d'un Peintre aucun trait ny aucune ligne, qu'elle n'ait eſté formée dans ſon eſprit auparavant ; Qu'ils devoient ſe ſouvenir, quand ils conſidéroient quelque objet, de ne le regarder pas une ſeule fois, mais d'y faire une longue attention ; parce que c'eſt l'eſprit, & non pas l'œil, qui juge bien de la raiſon des choſes. Auſſi avant

que de ſe mettre au travail, & de prendre le pinceau, il avoit accoûtumé, comme je vous ay déja dit, de penſer long-temps à ce qu'il vouloit faire. Il demeuroit quelquefois retiré ſeul la plus grande partie du jour à méditer ſur un ſujet; & lorſqu'il en avoit arrété en luy-meſme l'invention & la diſpoſition, il paroiſſoit content, & ſe réjoüiſſoit comme s'il eût déja exécuté la principale partie de ſon travail.

Le Dominiquin.

Il ne pouvoit comprendre qu'il y eût des Peintres qui travaillaſſent à des ouvrages conſidérables, avec ſi peu d'application, que pendant leur travail ils ne laiſſaſſent pas de s'entretenir avec leurs amis. Il les regardoit comme des ouvriers qui n'avoient que la pratique, & nulle intelligence de l'Art; eſtant perſuadé qu'un Peintre, pour bien réüſſir, doit entrer dans une parfaite connoiſſance des affections de l'eſprit & des paſſions de l'ame; qu'il doit les ſentir en luy-meſme, & s'il faut ainſi dire, faire les meſmes actions, & ſouffrir les meſmes mouvemens qu'il veut repréſenter: ce qui ne ſe peut au milieu des diſtractions. Auſſi on l'entendoit quelquefois parler en travaillant, avec une voix languiſſante & pleine de dou-

LE DOMINIQUIN.

leur, ou tenir des discours agréables & joyeux, selon les divers sentimens qu'il avoit intention d'exprimer. Mais pour cela, il s'enfermoit dans un lieu fort retiré, pour n'être pas apperçu dans ces différens états, ny par ses Eléves, ny par ceux de sa famille; parce qu'il luy estoit arrivé quelquefois, que des gens qui l'avoient vu dans ces transports, l'avoient soupçonné de folie. Lorsque dans sa jeunesse il travailloit au tableau du martyre de S. André qui est à S. Gregoire, Annibal Carache estant allé pour le voir, il le surprit comme il estoit dans une action de colére & menaçante. Aprés l'avoir observé quelque temps, il connut qu'il représentoit un soldat qui menace le S. Apostre. Alors ne pouvant plus se tenir caché, il s'approcha du Dominiquin, & en l'embrassant, luy avoüa qu'il avoit dans ce moment-là beaucoup appris de luy.

Il est vray aussi que dans cette partie de l'expression, il a esté plus avant que ses maîtres; & le Poussin, dont le témoignage est d'un grand poids sur cette matiére, disoit qu'il ne connoissoit point d'autre Peintre que le Dominiquin, pour ce qui regarde les expressions.

Lorsqu'il

Lorſqu'il voulut s'inſtruire à fond de l'Architecture, il s'appliqua à la lecture de Vitruve. Cét Auteur luy donna meſme de la curioſité pour la Muſique des Anciens, à l'étude de laquelle il paſſa beaucoup de temps, qu'il eût mieux employé à peindre. Il s'appliqua auſſi avec aſſez de ſoin aux Mathematiques, particuliérement à ce qui regarde l'Optique & la Perſpective, dont il reçut d'excellentes inſtructions du Pere Mattheo Zoccolino Theatin. LE DOMINIQUIN.

Outre les grands ouvrages qu'il a faits, dont nous avons parlé, on voit de luy pluſieurs tableaux à huile de grandeurs différentes, dans des Egliſes & dans des maiſons particuliéres. Il eſt vray que le nombre en eſt médiocre, parce qu'il paſſa la plus grande partie de ſa vie à ne peindre qu'à fraiſque.

Je ne vous demande point, interrompit Pymandre, quels ſont les plus beaux qu'on voit en Italie; je me contente de ceux que vous avez déja nommez. Mais marquez-moy, je vous prie, les plus conſidérables de la main de ce Peintre qui ſe trouvent aujourd'huy à Paris.

Vous avez vu dans le cabinet du Roy, repartis-je, celuy où David eſt repréſen-

LE DOMINIQUIN. té joüant de la harpe, & un autre de mesme grandeur où Sainte Cecile touche une basse de viole : mais un des plus beaux est celuy où il a représenté un concert de musiciens & des joüeurs d'instrumens. Ces trois tableaux viennent du cabinet du Duc de Mazarin. Il y a aussi dans le mesme cabinet de S. M. un autre petit tableau où sont peints trois petits Amours. Il les fit pour le Cardinal Ludovisio à qui l'on avoit fait present d'une Guirlande de fleurs, au milieu de laquelle ils sont représentez. L'un est assis dans un char tenant d'une main son arc, & de l'autre les resnes de deux colombes qui tirent le char : les deux autres qui semblent se soûtenir en l'air sur leurs ailes, répandent des fleurs, & se jouënt agréablement. Il y a encore dans le mesme lieu d'autres tableaux de figures, & quelques paysages tres-agréables, de la main de cét excellent homme. Celuy qui est dans le cabinet de M. le Nostre Contrôleur des Bâtimens, où Adam & Eve sont représentez dans le Paradis terrestre, est un ouvrage considérable.

Pendant que nous estions à Rome, dit Pymandre, n'y eut-il pas un Secretaire du Duc de Guise, qui acheta l'original & la

premiére pensée du tableau de la Communion de S. Jerôme? LE DOMINIQUIN.

Ce tableau, luy repartis-je, que ce Secretaire avoit apporté en France, avec quelques autres, tomba aprés sa mort entre les mains du Chevalier de Clerville, & à son inventaire il a esté vendu à Monsieur Colbert, Coadjuteur de Rouën: presentement il est dans le cabinet de Monsieur le Marquis de Segnelay. Il y a encore des tableaux de ce Peintre dans les cabinets de M. le Chevalier de Lorraine, & de M. de la Vrilliére Secretaire d'Etat.

Entre les Eléves du Dominiquin, on considére particuliérement *Antonino Barba-longa,* de Messine, qui a travaillé à Rome dans l'Eglise des Theatins & à S. André de Laval; & André Camassée, qui a peint dans le Palais de Palestrine aux quatre fontaines, & qui a fait plusieurs autres ouvrages qui luy ont acquis de la reputation.

Je n'ay pas perdu la memoire, interrompit Pymandre, des peintures que j'ay vûës dans le Palais des Barberins, où André Sacchi a aussi travaillé: mais ces ouvrages, selon que je l'entendois dire alors, estoient bien inférieurs à ceux du Dominiquin; & je croy bien aussi

LE DOMINIQUIN. que vous n'en parlez pas pour les comparer les uns aux autres. A l'égard de ceux que vous venez de dire, que le Guide a faits à S. Gregoire, il me semble qu'on n'en faisoit pas moins de cas, que de ceux du Dominiquin; aussi estoient-ils disciples d'un mesme maître.

Il est vray, repliquay-je, qu'ils avoient tous deux étudié sous les Caraches; mais pourtant leurs maniéres sont bien différentes. LE GUIDE. LE GUIDE n'eut pas toute la force & la vigueur que l'on voit dans les tableaux de ses maîtres, & rendit sa maniére de peindre beaucoup plus foible & plus délicate. Comme il estoit d'un naturel doux & agréable, il chercha à faire paroître dans ses ouvrages de la grace & de la douceur. Aussi voit-on dans toutes les figures qu'il a peintes, un je-ne-sçay-quoy de noble & de gracieux, qui flatte les sens, mais qui véritablement n'emporte point l'esprit. Ce sont des agrémens qui demeurent exposez aux yeux, & qui les touchent avec plaisir, mais qui ne pénétrent point dans l'ame pour s'y faire sentir, & pour émouvoir les passions. Cependant, de tous les Eléves des Caraches il a esté le plus heureux, se trouvant encore aujourd'huy un

nombre infini de perſonnes qui cheriſſent ſes ouvrages, juſques au point de préférer la délicateſſe & la grace qu'on y voit, à la grandeur & aux fortes expreſſions qui paroiſſent en d'autres tableaux. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait de luy de fort étudiez, & qu'il n'ait repréſenté des corps où tous les muſcles ſont deſſeignez avec beaucoup de ſcience, comme on peut voir dans les quatre tableaux des travaux d'Hercules qui ſont au Louvre. Mais à bien conſiderer ſon génie, & tout le caractére de ſon travail, il y a plus de moleſſe & de langueur, que de vigueur & de fermeté. Il eut toutefois ſes approbateurs pendant ſa vie, & il eſt encore à preſent l'admiration des perſonnes qui, ne connoiſſant pas ce qu'il y a de foible dans ſes ouvrages, ont de l'amour pour cette maniére tendre & gracieuſe dont il s'eſt ſervi, & qui, comme je viens de vous marquer, la préférent à des expreſsions plus vives. Aprés que je vous auray parlé de ſa naiſſance, je vous dirai comment il choiſit ce genre de peindre, & comment il s'éloigna en quelque ſorte du gouſt de ſes maîtres, pour en ſuivre un qui luy a eſté particulier. GUIDE.

Vous ſçaurez donc qu'il naquit à Bologne

GUIDE. en 1575. Son pere nommé Daniel Reni, eſtoit un excellent muſicien, qui luy fit apprendre d'aſſez bonne heure la Muſique, & à deſſeigner. Il étudia les principes de la Peinture ſous Denys Calvart Flamand, dont je vous ay parlé; & ce fut peut-eſtre ſous ce maître, qu'il ſe forma une maniére de faire certains veſtemens, qui, quelquefois, tiennent beaucoup de ceux d'Albert Dure. Lorſqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il s'attacha auprés des Caraches, & travailla ſous eux à differens ouvrages.

Je croy vous avoir dit il y a quelque temps, qu'aprés la mort de Raphaël & de Jule Romain, l'Ecole de Rome changea beaucoup de ce qu'elle eſtoit ſous ces excellens hommes; Et que ceux qui vinrent dans le ſiécle ſuivant, & ſous le pontificat de Grégoire X V. s'attachant peu à l'étude & à la recherche des belles choſes, ne travailloient que de pratique, & d'une maniére quelquefois auſsi foible & extravagante dans le deſſein que dans le coloris.

Je vous fis encore obſerver comment dans la ſuite il s'éleva dans Rome deux partis, qui eurent pour chefs Joſephpin, & Michel-Ange de Caravage dont la maniére obſcure &

peu agréable, ne laiſſa pas d'eſtre imitée par beaucoup d'autres Peintres. Sur l'eſtime & la réputation que luy donnoient ceux de ſon parti, il y eut meſme des perſonnes de qualité qui voulurent bien trouver beau ce qu'il faiſoit. Le Cardinal del Monte, le Marquis Juſtinien, le Seigneur Mattei, & pluſieurs autres des plus curieux, luy firent faire des ouvrages conſidérables, & ſe déclarérent ſes protecteurs. Alors une infinité de particuliers vouloient avoir quelques tableaux de ſa main; & comme l'on en tranſportoit en divers endroits, il y en eut quelques-uns que l'on envoya à Bologne. GUIDE.

Loüis Carache qui fut des premiers qui les vit, fut ſurpris quand il les eut bien conſiderez. Il admira le pouvoir de la fortune, qui rend aveugles comme elle ceux qu'elle veut empeſcher de nuire aux perſonnes qu'elle entreprend de favoriſer; s'étonnant de ce que tant de gens ne voyoient pas combien les ouvrages du Caravage eſtoient au deſſous de l'eſtime qu'on en faiſoit. Car il eſtoit aiſé de connoiſtre qu'il y avoit ſeulement un contraſte de lumiéres & d'ombres, & une exactitude trop grande à repréſenter la nature telle qu'elle eſt; mais qu'il n'y avoit ny bien-

GUIDE. séance, ny grace, & encore moins d'intelligence & de beau choix. Pour Annibal, il ne pouvoit se taire, ny ne pas se plaindre de ceux qui contribuoient à la ruïne entiére de ce qu'on nomme le bon goust dans la Peinture, en favorisant cette nouvelle maniére de peindre. Où sont, disoit-il, ces ouvrages dont l'on parle avec tant d'admiration ? Je ne voy rien dans ces tableaux qu'on nous presente, que des marques d'une nouveauté qui ne merite aucune loüange. Je ne doute plus que tous les Peintres, qui sans avoir étudié & vu les bonnes choses, voudront inventer & mettre au jour quelque nouvelle maniére, ne trouvent un semblable sort, & ne reçoivent de pareils applaudissemens. Puis faisant réflexion sur les differens jugemens des hommes, & combien ils sont bizarres & capables de changemens : Il me semble, ajoûtoit-il, qu'on pourroit se servir d'un autre moyen tres-assuré pour mortifier l'auteur de cette nouveauté, & mesme pour détruire sa réputation. Pour cela je ne voudrois que faire des tableaux qui fussent traitez d'une maniére toute contraire à la sienne. A son coloris si fier & si fort, j'en opposerois un tout-à-fait tendre & foible. Au lieu qu'il se

ſe ſert de jours enfermez, & qui tombent d'enhaut ſur les corps qu'ils éclairent, j'expoſerois toutes les figures en plein air, & éclairées de face. Et bien loin de cacher, comme il fait, tout le travail d'un ouvrage, & les choſes les plus difficiles de l'Art dans l'obſcurité & ſous les ombres de la nuit, je peindrois mes figures dans le grand jour, pour faire mieux voir avec combien de ſoin & d'étude j'en aurois recherché toutes les parties. Il prend à taſche de repréſenter tout ce qu'il voit dans la Nature, & de la peindre comme elle ſe préſente à luy, ſans choiſir ce qu'il y a de plus beau & de plus exquis; & je voudrois au contraire, faire un choix tout particulier de ce qu'il y a de plus parfait dans tous les corps; n'en peindre que les plus belles parties; en compoſer un beau tout, donnant à mes figures une belle union & une nobleſſe, qui ne ſe trouve que rarement dans la Nature. LE GUIDE.

Lorſqu'Annibal s'entretenoit de la ſorte avec ſes amis, à la vûë des ouvrages du Caravage, le Guide qui eſtoit preſent, écoutoit avec attention les diſcours & les remarques de ſon maiſtre, qui luy ſembloient comme autant d'oracles, dont il tira des lumiéres & des in-

ſtructions qui luy furent tres-avantageuſes dans la ſuite. Car aprés avoir medité ſur les obſervations qu'Annibal avoit faites, il ſe mit ſi bien en état de pratiquer ce qu'il luy avoit entendu dire, que par ſon grand ſoin & ſes continuelles études, il trouva moyen de rencherir ſur les remarques & les maximes de ſon maiſtre, & de mettre cette nouvelle maniére de peindre, dont il luy avoit entendu parler, à un tel degré, & ſi opposée à celle du Caravage, qu'il eut l'avantage de ſe rendre le plus agréable, & le plus heureux de ceux qui travailloient alors.

Le premier eſſay qu'il en fit, fut par un tableau où il repréſenta Orphée & Eurydice, & enſuite par un autre, où il peignit la fable de Caliſto. Comme cette maniére eſtoit ſi différente & ſi opposée à l'Ecole du Caravage, le Guide ſe vit bien-toſt attaqué par la jalouſie & par l'envie du parti contraire au ſien, qui blâmoit tout ce qu'il faiſoit, comme un renverſement de ce que les ſectateurs du Caravage nommoient la force & le bon gouſt de la Peinture.

Cela ne le rebuta pas : il crut, que comme la lumiére du jour eſt plus agréable que les ténebres de la nuit, la maniére claire &

gracieuſe, dont il ſe ſervoit dans ſes ouvrages, deviendroit bien-toſt plus plaiſante à tout le monde, que cette autre ſi obſcure & preſque difforme, qui paroiſſoit dans les tableaux qu'on luy oppoſoit. En effet, aprés avoir courageuſement reſiſté à toutes ſortes de contradictions, il ſe trouva recherché pour les plus grands emplois, en concurrence de tous les autres Peintres.

LE GUIDE.

Lorſqu'il commença à travailler à fraiſque, il ne fit point de difficulté de ſe ſoûmettre d'abord à des Peintres qui luy eſtoient beaucoup inferieurs en ſçavoir; afin d'apprendre d'eux la pratique de ce travail tout different de celuy à huile. Il fut bien aiſe qu'on luy montrât la maniére de meſler les couleurs, de les employer en ſorte qu'elles conſervent leur fraîcheur & leur beauté; de connoiſtre le moment propre pour les coucher ſur l'enduit; apprendre à bien juger des divers changemens qui arrivent dans les teintes à meſure qu'elles ſeichent, & des différens effets qu'elles peuvent produire par le mélange des unes avec les autres; & tout cela tres-neceſſaire à un Peintre ſoigneux de la beauté & de la conſervation de ſes ouvrages. Auſſi aprés s'en eſtre bien inſtruit, il

LE GUIDE. réüssit si bien dans ce genre de peinture, que sa reputation augmentant de jour en jour, on ne parloit plus que de luy, non seulement dans son pays, mais encore à Rome, où il avoit envoyé au Cardinal Facchinetti, qu'on appelloit *Santi Quatro*, la copie qu'il avoit faite de la Sainte Cecile de Raphaël; & au Cardinal Sfondrato deux autres tableaux de son invention, que le Cavalier Josephpin, Gaspard Celio, & le Pomerancio, Peintres alors considérez dans la Cour du Pape, avoient beaucoup estimez.

La récompense & les loüanges qu'il en reçût, augmentérent le desir qu'il avoit d'aller à Rome, pour voir Annibal Carache qui travailloit à la gallerie du Palais Farnése. De sorte que les conseils de l'Albane, & les lettres de Josephpin, qui le convioient à faire ce voyage, le firent aisément résoudre à partir.

Estant arrivé à Rome avec l'Albane, il fut favorablement reçû de Josephpin, qui pour l'opposer au Caravage son ennemy declaré, faisoit tout son possible pour luy procurer les emplois qu'il sçavoit qu'on destinoit au Caravage, comme il arriva en effet, au sujet d'un tableau du martyre de Saint

Pierre. Pour obtenir ce travail, Joſephpin promit au Cardinal Borghéſe, que le Guide prendroit la maniére du Caravage, & le feroit dans ce gouſt fort & obſcur qui plaiſoit alors; ce qu'effectivement il exécuta, mais d'une diſpoſition noble, & d'un deſſein excellent. LE GUIDE.

Annibal ne fut point aiſe de voir le Guide ſi proche de luy, & ne put meſme s'empêcher de le témoigner à l'Albane, qui l'avoit amené à Rome. Mais le Caravage plus que tout autre, en fut extraordinairement touché, craignant que la nouvelle maniére du Guide ſi oppoſée à la ſienne, & beaucoup plus agréable, ne le décreditât entiérement. Non ſeulement il parloit mal du Guide & de ſes ouvrages dans tous les lieux où il ſe rencontroit, mais ajoûtoit encore les menaces aux injures; & ſi le Guide n'eût eſté plus ſage & plus retenu que le Caravage, ils euſſent ſans doute eu de grands démeſlez. Mais plus le dernier avoit d'emportement & de colére, & plus le Guide témoignoit de modération & de douceur; Et ce fut par ce moyen qu'il évita dans beaucoup de rencontres les effets de ſa brutalité.

Il n'eſt pas neceſſaire de nous arreſter

LE GUIDE. à tous les différens que le Guide eut avec le Caravage & ceux de son parti, & mesme ensuite avec l'Albane & quelques autres Peintres. Il est presque impossible que l'émulation qui se trouve entre les sçavans ouvriers, ne produise enfin une haine qui ne finit jamais.

Parlons donc seulement des principaux ouvrages du Guide, & laissons aux Auteurs d'Italie à écrire plus en détail toutes ses actions, & celles des autres Peintres de leur pays, comme a fait depuis peu avec beaucoup de soin le Comte Malvasia.

Le Guide avoit fait plusieurs tableaux dans Rome; il avoit travaillé pour le Pape Paul V. mais les mauvais offices de ses ennemis, ayant empêché qu'il n'en reçût tout l'honneur & la récompense qu'il esperoit, il retourna à Bologne, où entre autres ouvrages il fit le martyre des Innocens qui a esté gravé à l'eau-forte par deux différens maistres. Il fit ce tableau, pour desabuser ceux qui croyoient qu'il n'estoit pas capable de mettre ensemble plusieurs figures. Cét ouvrage où il prit beaucoup de soin, fut si estimé, que le Cavalier Marin, pour le rendre encore plus célebre, composa un madrigal que je n'ay

pas oublié, & que vous ne ſerez pas fâché d'entendre. LE GUIDE.

Che fai, Guido, che fai?
La man che forme ageliche depigne,
Tratta hor opre ſanguigne?
Non vedi tu, che mentre il ſanguinoſo
Stuol de' fanciulli rauvivando vai,
Nova morte gli dai?
O nella crudeltate anco pietoſo
Fabro gentil, ben ſai,
Ch'ancor tragico caſo e caro ogetto,
E che ſpeſſo l'horror va col diletto.

La penſée du Poëte eſt belle, dit Pymandre, & ſe rapporte à ce que dit Ariſtote, que l'Art a cela de particulier, de rendre agréable ce qui feroit horreur dans la Nature, comme lorſqu'on repréſente des ſujets de cruauté, ou des objets hideux, qui ne déplaiſent point en Peinture.

Cependant, le Pape, repris-je, qui s'attendoit de voir quelques nouveaux ouvrages du Guide, ayant appris que non ſeulement il ne travailloit pas, mais meſme qu'il n'étoit plus à Rome, voulut ſçavoir le ſujet de ſon départ; & en ayant eſté pleinement informé, il fit écrire au Nonce qui eſtoit à

LE GUIDE. Bologne, qu'il eût à le renvoyer. On eut assez de peine à y faire résoudre le Guide ; toutefois, aprés avoir fait beaucoup de difficulté, il retourna à Rome. Le Pape le reçût agréablement, & ordonna qu'on le traitast de sorte qu'il n'eût pas sujet d'estre mécontent.

Je ne m'arresteray point à vous parler des ouvrages qu'il fit pendant qu'il demeura à Rome : je m'assure que vous n'avez pas perdu la memoire des plus considérables que nous y avons vûs ensemble. Je vous diray seulement, qu'aprés avoir achevé de peindre la Chapelle du Pape à Montecavallo, il s'en retourna à Bologne, où il se mit à travailler encore plus qu'auparavant, parce qu'il se trouvoit plus en repos & en liberté qu'il n'estoit à Rome. Il avoit l'amitié de tout le monde, & ses tableaux estoient si recherchez, que pour en avoir, il faloit les luy payer long-temps auparavant.

Ce fut alors qu'il fit pour le Duc de Mantouë ces quatre tableaux des travaux d'Hercules, qui sont dans le cabinet du Roy. Il peignit aussi pour le Duc de Baviére une Venus ; pour le Roy d'Angleterre, Europe ravie ; pour le Duc de Savoye, les trois Gra-

ces

ces qui couronnent Venus. Il fit pour le Roy d'Espagne une Vierge, dans le mesme temps qu'il envoya à la Reine Marie de Médicis ce beau tableau de l'Annonciation, qui est à Paris au grand Convent des Carmelites; il fit ensuite le Saint Michel que vous avez vû à Rome dans l'Eglise des Capucins. LE GUIDE.

Je m'en souviens, interrompit alors Pymandre, & c'est un des tableaux du Guide, qui m'est le plus demeuré dans l'esprit, à cause que le Demon qui est sous les pieds de l'Ange, ressembloit au Pape Innocent X. & l'on me dit aussi alors, que le Guide l'avoit fait exprés, pour se venger de luy, pendant qu'il n'estoit que Cardinal.

Il est vray, repartis-je, qu'il eut quelque sujet de n'estre pas content du Cardinal Pamphile, & qu'ensuite ayant fait pour le Cardinal de San Onofrio, frere d'Urbain VIII. un tableau de Saint Michel pour l'Eglise des Capucins de Rome, on dit qu'il prit occasion en peignant le Diable abattu sous les pieds de Saint Michel, de faire que le visage du Demon eût quelque ressemblance à celuy du Cardinal Pamphile; mais le Guide, selon

LE GUIDE. que le témoigne le Comte Malvaſia, bien-loin d'avoir eu cette penſée, fut fort fâché du bruit qui en courut alors, & qui neanmoins a toûjours duré depuis.

Quoy qu'il en ſoit, vous pouvez bien croire qu'il n'eût eu garde de l'avouër. Cependant le tableau a toûjours eſté regardé à cauſe de cela avec curioſité : & vous dites vous-meſme que cette circonſtance vous en a conſervé la memoire, parce que la ſatyre & la médiſance s'inſinuënt & demeurent dans l'eſprit plus aiſément que les bonnes choſes.

Comme il faiſoit alors un grand nombre de tableaux, & qu'il en eſtoit bien payé, il amaſſoit beaucoup d'argent : car non ſeulement les plus grands Seigneurs & les perſonnes les plus riches vouloient en avoir de ſa main, mais encore quantité de curieux & de Peintres meſmes, non ſeulement par l'eſtime qu'ils avoient pour luy, mais encore par leur intereſt particulier, parce qu'ils trouvoient beaucoup à gagner, lorſqu'ils vouloient s'en défaire. Auſſi pluſieurs ſur cette eſperance, & pour en trafiquer, le faiſoient travailler, & faiſoient un gain conſidérable, en revendant les tableaux qu'ils

avoient de sa main, & mesme plusieurs autres qu'il n'avoit que retouchez, & qu'ils achetoient de ses Eléves. Car comme il avoit un nombre assez considérable de jeunes gens qui travailloient sous luy, & qui copioient de ses ouvrages, il ne refusoit pas, en leur donnant des enseignemens, de donner aussi assez souvent quelques coups de pinceau à ce qu'ils avoient fait. C'est-pourquoy on voit plusieurs tableaux, qui passent pour estre entiérement de sa main, qui ne sont que des copies de ses disciples. Il est vray qu'il fut toûjours assez équitable, pour n'en donner jamais aucun pour estre de luy, qui ne le fût en effet, plus scrupuleux en cela, & plus jaloux de sa gloire, que le Titien, qui, comme je croy vous avoir dit, retiroit souvent de ses Eléves les copies qu'ils avoient faites d'aprés luy, lesquelles il retouchoit, & vendoit pour originaux. LE GUIDE.

Quant au Guide, bien-loin d'en vouloir user de la sorte, il estoit fâché, lorsqu'il apprenoit qu'avec des copies de ses ouvrages, on faisoit de pareilles suppositions. Et il est certain qu'il auroit fini ses jours avec beaucoup d'honneur, & fort accommodé des biens de la fortune, si dans les derniéres an-

LE GUIDE. nées de ſa vie il ne ſe fût point abandonné au jeu. Mais cette paſſion qui devint exceſſive, luy fit preſque perdre tout le grand amour qu'il avoit pour la Peinture, & en meſme temps cette reputation dont il eſtoit ſi jaloux auparavant. Car les pertes conſidérables qu'il fit, l'ayant reduit à une telle neceſſité, qu'il ne pouvoit comment ſatisfaire à ſes dettes; il ſe mit, pour tirer de l'argent plus promptement, à ne plus peindre que des demy-figures; à faire des teſtes au premier coup, & à finir à la haſte des tableaux d'hiſtoire qu'il avoit commencez. Il emprunta de l'argent à gros intereſt; il donna à vil prix tout ce qu'il avoit de fait, & ce qu'il faiſoit journellement, & meſme ſe reduiſit comme un ſimple mercenaire, à travailler à la journée, & à mettre prix à ſes heures; ne ſongeant plus à rendre ſes tableaux conſidérables par l'étude & par le travail, il les abandonnoit au Public, ſous la protection ſeule de ſon nom, & de l'eſtime qu'il s'eſtoit acquiſe.

Un ſi grand changement de fortune cauſa beaucoup de troubles dans ſon eſprit, altera ſa ſanté, renverſa toutes ſes affaires; enfin, pour vous abreger le recit d'une vie qui n'a-

voit plus rien que de fâcheux & de desagréable, le Guide la finit par une maladie langoureuse & incommode, qui luy donna la mort le 18. Aoust 1642. dans la soixante-septiéme année de son âge. LE GUIDE.

Outre les tableaux que je vous ay déja dit qu'on voit de sa main à Paris, il y en a encore plusieurs autres, soit dans le cabinet du Roy, soit chez plusieurs personnes de qualité. Un des plus considérables est dans la gallerie de M. de la Vrilliére, Secretaire d'Etat. C'est le ravissement d'Helene, que le Guide avoit fait avec beaucoup de soin, pour le Roy d'Espagne, à la sollicitation de son Ambassadeur, & aux pressantes recommandations du Cardinal Barberin. Lorsque le Guide l'eut envoyé à Rome, n'ayant pas trouvé dans les Ministres d'Espagne une disposition à le récompenser genereusement de son travail, il le fit reporter à Bologne. Un Marchand de Lyon l'acheta pour la Reine Marie de Médicis; mais comme dans ce mesme temps elle sortit de France, & se retira dans les Pays-Bas, ce tableau demeura entre les mains du Marchand, qui quelques années aprés le vendit à M. de la Vrilliére. Cét ouvrage a passé pour un des plus beaux

LE GUIDE. que le Guide ait faits. Lorſqu'il l'eut achevé, tous ſes amis, & les plus intelligens en Peinture le virent & l'admirérent; & il n'y eut point de Poëtes & de ſçavans hommes à Bologne, qui ne composaſſent des vers à l'honneur du Peintre & du tableau, & n'en fiſſent une honorable mention dans leurs ouvrages. Il eſt vray qu'il ne ſe peut rien voir de plus noble & de plus gracieux, que les airs de teſtes de toutes les figures, particuliérement celle de Pâris & d'Helene, qu'il avoit étudiées avec beaucoup de ſoin.

La rencontre des affaires & la diſpoſition des temps avoit auſſi fait tomber entre les mains de M. d'Emery, Sur-Intendant des Finances, un tableau où ce ſçavant Peintre avoit repréſenté Bacchus, qui rencontre Ariadne ſur le bord de la mer, abandonnée par Theſée. Le Cardinal Barberin l'avoit fait faire pour la Reine d'Angleterre. Il eſtoit composé de prés de vingt figures, dont les expreſſions & les airs de teſtes eſtoient admirables; mais trop de beautez découvertes, qui avoient fait admirer ce tableau en Italie, furent cauſe de ſa perte en France. Si-toſt que M. d'Emery fut mort, Mada-

me d'Emery peu touchée du merite du Peintre & de l'excellence de l'ouvrage, ne put souffrir davantage chez elle les nuditez qu'elle avoit vûës avec peine dans ce tableau; & ayant commandé qu'on le mît en piéces, elle fut si ponctuellement obéïe, que ses domestiques le mirent par morceaux, sans épargner aucune figure.

Il est vray, dit alors Pymandre, que le Guide estoit incomparable pour donner de la grace aux visages; & je croy qu'en cela il y a eu peu de Peintres qui l'ayent égalé. Je me représente toûjours ces deux petits tableaux où il a peint la Vierge qui coud, dont l'une qui est au Palais Mazarin, est vestuë de blanc, & l'autre que M. le Marquis de Fontenay apporta de Rome, est vestuë de rouge. On voit dans l'une & dans l'autre tant de grace & de douceur, qu'il est mal-aisé de rien imaginer, qui représente mieux une beauté & une modestie conforme à celle qu'on doit peindre sur le visage de la Sainte Vierge.

Pymandre ayant cessé de parler, Je ne m'arresteray pas, repris-je, à vous entretenir davantage touchant les autres tableaux de ce Maistre qui sont à Paris: vous en verrez de luy de trois maniéres. La premiére estoit

LE GUIDE. la plus forte, lorſqu'il imitoit Loüis Carache ſon maiſtre ; la ſeconde plus agréable ; & la troiſiéme fort negligée, par les raiſons que je vous ay marquées de ſa paſſion pour le jeu. Ainſi il paroiſt ſouvent dans ſes ouvrages fort différent de luy-meſme.

Si autrefois en parlant de l'éloquence des Grecs, on a dit que la grace & la perſuaſion repoſoient ſur les levres de Periclés ; & que ſes diſcours eſtoient des éclairs & des foudres ; on auroit bien pu dire auſſi au ſujet de la Peinture, & des Eléves des Caraches, que la beauté & la grace sembloient eſtre au bout des doigts du Guide, lorſqu'il travailloit ; & qu'elles en partoient pour ſe repoſer ſur les figures qu'il animoit par ſon pinceau. Mais ſi l'on vouloit achever la comparaiſon, on ne trouveroit pas dans les tableaux qu'il a faits, de quoy convenir à ces foudres & à ces éclairs, qui partoient de la bouche de ce grand Orateur. Si quelqu'un des diſciples d'Annibal a fait paroître dans ſa maniére de peindre quelque choſe de fort & de terrible, ç'a eſté Lanfranc. Car on peut dire que dans les grands ouvrages de Peinture, le Guide & luy ont partagé ce qui regarde la beauté & la force du pinceau ; c'eſt-à-dire, deux grandes

grandes parties qui se trouvoient jointes ensemble dans l'éloquence de Periclés. LE GUIDE.

Comme naturellement la douceur & la grace plaisent aux yeux, & gagnent le cœur plus promptement que la force & la grandeur ne touche l'esprit; il ne faut pas s'étonner si les tableaux du Guide ont esté mieux reçûs que ceux de Lanfranc. Cependant si ce dernier n'a pas eu le bonheur d'estre si recherché de tout le monde, il a eu assez de sçavoir pour faire des ouvrages qui luy ont acquis une grande estime parmy les Sçavans, & qui conserveront long-temps son nom à la Postérité.

Nous avons déja en plusieurs rencontres remarqué combien la nature est puissante à déterminer les hommes à divers emplois. JEAN LANFRANC estoit un jeune garçon né à Parme, que la pauvreté de ses parens contraignit d'aller à Piazenza, & d'entrer au service du Comte Horace Scotti. Ce fut là qu'il commença à faire connoistre l'inclination qu'il avoit pour le Dessein, en traçant avec du charbon mille fantaisies contre les murailles. Son genie se trouvoit déja trop resserré, lorsqu'il ne desseignoit que sur quelques feuïlles de papier : il cherchoit des espaces JEAN LANFRANC.

LAN-FRANC. plus vaſtes pour étendre ſes penſées ; de ſorte qu'un jour ayant fait une eſpece de friſe autour d'une chambre avec du blanc & du noir, où, à dire vray, il y avoit plus d'imagination que de deſſein ; le Comte Scotti s'en eſtant apperçû, & jugeant auſſi-toſt des diſpoſitions qu'il avoit pour réüſſir dans la Peinture, il l'encouragea à continuer ; & afin qu'il pûſt étudier plus ſolidement, le mit ſous Auguſtin Carache. Alors il donna, pour ainſi dire, carriére à ſon eſprit, & en deſſeignant enſuite, aprés les tableaux du Corrége, qui ſont au Dome de Parme, il ſe forma une maniére grande & terrible, qu'il a miſe en pratique dans les ouvrages que l'on voit de luy.

Il n'avoit qu'environ vingt-un ans, lorſqu'Auguſtin Carache mourut ; & ce fut depuis cette mort qu'il s'en alla à Rome, où il ſe mit ſous Annibal, qui travailloit encore alors au Palais Farnéſe. Lanfranc y peignit en pluſieurs endroits, ne laiſſant pas néantmoins d'étudier auſſi d'aprés les Peintures de Raphaël. Il grava à l'eau-forte avec Sixte Badalocchio les loges du Vatican, qu'ils dediérent à Annibal, comme je croy vous l'avoir dit. Il peignit enſuite pluſieurs ſujets à fraiſque pour le Cardinal Sannéſe.

Aprés la mort d'Annibal, Lanfranc retourna en ſon pays, où il demeura quelques années, puis revint à Rome, où d'abord il fit pour les Religieuſes de Saint Joſeph, un tableau qui luy donna beaucoup de reputation. Il peignit auſſi à Saint Auguſtin dans la voûte d'une Chapelle, l'Aſſomption de la Vierge; & aux coſtez de la meſme Chapelle il repréſenta differens ſujets. Il travailla à Sainte Marie Major, & à Montecavalle pour le Pape Paul V. Enfin le Cardinal Montalte eſtant venu à mourir, il ſe mit ſi bien dans les bonnes graces de l'Abbé Peretti & des Peres Théatins, qu'il obtint la coupole de Saint André de Laval, au grand déplaiſir du Dominiquin. Vous avez vû cét ouvrage, qui dans ce genre eſt aſſûrément un des plus conſidérables qui ſoit à Rome; c'eſt une choſe ſurprenante de voir comment toutes les figures, dont les plus proches ont trente palmes de haut, ſont bien proportionnées, & diminuënt ſi conformément à leurs differentes poſitions, à leurs racourciſſemens & à leurs diſtances. Cette coupe paroiſt dans ſon ouverture, d'une largeur ſi extraordinaire, qu'elle repréſente un grand eſpace de ciel, où la vûë ſe porte inſenſiblement juſqu'au plus haut de la Gloire.

LANFRANC.

LAN-FRANC. Au milieu de cette Gloire paroiſt l'Humanité adorable de JESUS-CHRIST, qui eſt la ſource de toute la lumiére, qui ſe répand, & qui éclaire les corps qui ſont dans ce grand ouvrage, dont l'harmonie des couleurs & des lumiéres eſt conduite d'une maniére qu'on ne voit point dans de pareils ſujets.

Je ne vous parleray point de toutes les autres choſes qu'il fit à Rome dans pluſieurs Egliſes & en divers Palais, ny du tableau qu'il donna au Pape Urbain VIII. lorſqu'il le fit Chevalier, ny encore de tout ce qu'il a peint en pluſieurs villes d'Italie.

Il partit de Naples en 1646. où il travailloit, pour venir à Rome aſſiſter à la Profeſſion d'une de ſes filles qui ſe faiſoit Religieuſe; & comme l'année ſuivante les Royaumes de Naples & de Sicile furent troublez par les revoltes du peuple contre les Eſpagnols, il demeura à Rome, où il entreprit les ouvrages de Saint Charles des Catinares. Ce fut là que je le connus, & que je pris plaiſir pluſieurs fois de monter ſur ſon échaffaut pour le voir travailler à ces grandes figures, où de prés on ne pouvoit rien connoiſtre, mais qui d'en bas faiſoient des effets merveilleux. Je commençay alors à comprendre, qu'outre l'in-

telligence de la Perspective necessaire aux Peintres, & l'art de bien desseigner les choses racourcies, il y a encore d'autres secrets dans la Peinture, & une science plus difficile, qui ne se peut enseigner par des regles, mais qui sert à bien disposer toutes les figures, & à accompagner leurs attitudes & leurs actions, de cét air agréable qu'on remarque particuliérement dans ces sortes d'ouvrages, où le Corrége & Lanfranc ont si bien réüssi. LANFRANC.

Car il est vray, que c'est dans ces lieux si vastes, plus que dans les tableaux de moyenne grandeur, que Lanfranc a excellé. On y voit comment il a toûjours eu dessein d'imiter le Corrége; & quoy-que dans l'exécution il s'en faille beaucoup, qu'il n'ait peint d'une maniére aussi belle & aussi terminée, il y a néantmoins beaucoup de force dans ce qu'il a fait, & l'on connoist qu'il a toûjours conservé le caractére & le goust des Caraches ses premiers maistres.

Comme il ne finissoit pas si fort ses Peintures, ou plûtost qu'il ne les peignoit pas dans ce degré où sont ceux du Corrége; c'est dans les grandes choses & les grandes distances où son coloris paroist avec plus d'effet: aussi disoit-il ordinairement, que l'air luy aidoit à

LAN-FRANC.

peindre ſes ouvrages.

On ne peut pas ſoûtenir qu'il ait toûjours eſté fort correct dans le Deſſein, ny qu'il ait parfaitement exprimé les paſſions de l'ame. Mais il avoit une facilité toute particuliére à compoſer un grand ſujet ; & comme il imaginoit aiſément, il eſtoit auſſi fort prompt à exécuter ſes penſées. Cette grande facilité de produire & d'exprimer ſes conceptions, eſtoit cauſe, que bien ſouvent il ne ſe donnoit pas la peine d'étudier aſſez toutes les parties de ſes ouvrages. Auſſi ſur ſes derniers jours, & pendant qu'il eſtoit à Naples, il s'abandonnoit avec trop de liberté à ne faire les choſes que de pratique ; ce qui faiſoit dire de luy, qu'il eſtoit ſçavant, mais qu'il negligeoit de faire voir tout ce qu'il ſçavoit. Il acheva en ſix mois de temps ce qu'il avoit entrepris à Saint Charles des Catinares. On découvrit ces Peintures le jour de la feſte de ce Saint l'an 1647. qui eſt le 29. Novembre ; & ce meſme jour Lanfranc mourut âgé de ſoixante-ſix ans.

CHARLES LORRAIN.

Les meſmes deſordres de Naples avoient auſſi obligé CHARLES MESLIN, dit LE LORRAIN, de ſe retirer à Rome. Je croy vous avoir dit qu'il eſtoit diſciple de Vouët. Il eſtoit en reputation d'un tres-excellent

Peintre ; & pendant qu'il estoit à Rome, il me fit voir de ses derniers ouvrages, qui me parurent tres-beaux. Ils me donnérent lieu de considérer plus exactement que je n'avois fait, ce qu'il avoit peint long-temps auparavant dans le Cloistre des Minimes de la Trinité du Mont, & dans une Chapelle à Saint Louïs des François. Le lieu où il a travaillé davantage, est à Naples. Aprés avoir demeuré deux ou trois ans à Rome, il alla achever quelques ouvrages qu'il avoit commencez à Mont-Cassin, où il a peint un Cloistre; & peu de temps aprés il mourut, estant de retour a Rome. LORRAIN.

JEAN BENEDICT CASTILLON, qu'on nomme ordinairement LE BENEDETTE ou le Genovése, mourut à Mantouë vers ces temps-là. Il estoit de Gennes, & d'honneste famille. Il apprit les principes de la Peinture de Jean Baptiste Paggi, Peintre fort consideré des Gennois ; & ensuite il suivit les enseignemens d'un Ferrari, & d'Antoine Vandéik, qui travailloient alors à Gennes. Le Benedette n'aimoit pas à demeurer long-temps dans un mesme lieu; c'est-pourquoy il a peint à Rome, à Naples, à Venise, à Parme, à Mantouë, & en plusieurs autres villes où il a fait quantité de tableaux. Il y en a plusieurs à BENEDETTE.

BENEDETTE. Paris que vous pouvez voir. Sa maniére est assez particuliére, & il paroist dans son coloris quelque chose de petillant qui touche les yeux. Il eut pour disciple son fils nommé François, & un frere appellé Salvator.

VANUDE. Un peu aprés luy moururent VANUDE Romain, qui faisoit assez bien le paysage; MONTAGNE. MONTAGNE de Venise, qui a parfaitement peint des mers & des naufrages; LA MARE. LA MARE François, qui faisoit des portraits; & PIETRE TESTE. PIETRE TESTE, dont l'humeur bizarre & capricieuse se voit dans tous les ouvrages qu'il a faits. Cét homme avoit le genie de la Peinture, beaucoup d'imagination, & une grande facilité à représenter ce qu'il avoit imaginé. Mais comme il exécutoit les choses aussi-tost qu'il les avoit pensées, il semble qu'il ait pris plaisir à représenter des songes & des visions plûtost que des veritez; la raison ny le jugement n'ayant aucune part dans ce que l'on voit de luy. Cependant comme il y a des songes qui plaisent si fort, que souvent on a regret en s'éveillant de se voir privé du plaisir qu'on y recevoit : de mesme il y a des tableaux de Piétre Teste, qui, quelque bizarres qu'ils soient, ne laissent pas d'agréer aux yeux, & de réjouïr l'esprit; mais il ne faut pas

les regarder trop long-temps, & moins encore les examiner avec ſeverité. Auſſi une perſonne tres-judicieuſe, en me parlant un jour de ce Peintre, me diſoit qu'on pourroit le comparer à un certain Anaximene, dont Theocrite dit qu'il avoit un fleuve de paroles, où il n'y avoit pas une goutte de ſens & de jugement. PIETRE TESTE.

Je veux croire, interrompit Pymandre, qu'il eſtoit mieux ſeant à cette perſonne qui vous parloit, de juger de Pietre Teſte, qu'à Theocrite de blâmer Anaximene. Je ne ſçay ſi vous ſçavez que ce Theocrite n'eſtoit pas celuy dont Virgile a imité les ouvrages; mais un autre auquel Antigonus fit perdre la vie à cauſe d'une méchante raillerie qui luy échappa, & qui fit voir qu'il n'avoit pas luy-meſme tout le jugement qui luy eſtoit neceſſaire. Car comme on le menoit devant ce Roy qui vouloit bien luy pardonner quelque faute qu'il avoit commiſe, & comme ſes amis pour le raſſûrer, luy promettoient qu'Antigonus luy donneroit ſa grace, ſi-toſt qu'il paroiſtroit devant ſes yeux: S'il faut pour cela, leur dit-il, que je paroiſſe devant ſes yeux, vous me faites eſperer une grace impoſſible; voulant par là

PIETRE TESTE.

Sic importuna urbanitas malè dicacem luce privavit. Macrob. 7. Satur.

luy reprocher qu'il estoit borgne. Et cette raillerie faite mal à propos luy coûta la vie, que le Roy avoit promis de luy donner.

Il est toûjours dangereux, repartis-je, de vouloir faire paroistre son esprit, s'il n'est accompagné de jugement. Mais il est vray que cette derniére partie manque en bien des gens qui ne laissent pas de se sauver, quand ils n'ont pas à faire à des personnes trop puissantes, ou sensibles aux injures. Outre la facilité & le plaisir que Pietre Teste avoit à représenter ces differentes imaginations; il aimoit encore à peindre des sujets satyriques, ayant quelquefois représenté des Peintres de son temps sous des figures d'animaux, dont il leur attribuoit les qualitez. Il a gravé luy-mesme à l'eau forte plusieurs de ses desseins. Tous les hommes ayant des inclinations differentes, les ouvrages de Pietre Teste ne laissoient pas d'estre bien vendus, pendant que j'estois en Italie : parce que comme il y a deux souveraines qualitez dans la Peinture, l'une d'instruire, & l'autre de plaire; un Peintre qui a le don de faire des choses divertissantes, trouve toûjours un grand nombre de personnes qui ne cherchent qu'à estre touchées agreablement, &

ne se soucient pas tant de ce qui pourroit leur estre d'une plus grande utilité. PIETRE TESTE.

C'est ce qui fait que l'on a encore aujourd'huy beaucoup d'estime pour les tableaux de L'ALBANE, quoy-qu'il ne fust pas un des plus forts Eléves des Caraches. Nous avons déja parlé de luy en diverses occasions; toutefois je ne laisseray pas de vous dire ce qui regarde sa naissance, & quelque chose de sa vie. Son pere qui faisoit trafic de soye à Bologne, eut entre autres enfans Dominique & François. Le premier qui étudia le Droit, se rendit assez considerable par sa doctrine; & François qui ne voulut pas s'appliquer à la Marchandise, comme ses parens eussent bien souhaité, s'adonna entiérement à la Peinture, aussi-tost que son pere fut mort, n'estant encore âgé que de douze ans. Il reüssit si bien dés les commencemens, qu'il donna de grandes esperances de ce qu'on a vû de luy dans la suite. Il étudia d'abord sous Denys Calvart, chez qui demeuroit le Guide, qui estant déja assez avancé, servit de second Maistre à l'Albane, & luy enseigna les principes du Dessein. L'ALBANE.

Lorsque le Guide eut quitté Calvart pour suivre l'école des Caraches, l'Albane s'ap-

 perçût bien de la perte qu'il faiſoit, ſe trouvant privé du ſecours de ſon amy, dont les bons avis ne luy eſtoient pas peu utiles. Souhaitant de le rejoindre, il fit ſi bien, que quelque temps aprés il entra auſſi ſous Loüis Carache. Cependant cette amitié ſi forte qui eſtoit entre le Guide & l'Albane, ne dura pas toûjours. La froideur ſe mit inſenſiblement parmy eux, & on n'a pû en trouver d'autre cauſe, que la jalouſie qui naiſt aiſément entre les perſonnes de meſme profeſſion, à meſure que leur reputation augmente. Je ne m'arreſteray pas à vous dire, ce qui porta l'Albane à aller à Rome, les ouvrages qu'il y fit, & comment il s'y maria : vous ſçaurez ſeulement, qu'ayant perdu la femme qu'il y avoit priſe, il en épouſa une autre à Boulogne, qui eſtoit d'honneſte famille, mais qui n'avoit pas beaucoup de bien. Sa beauté, ſon eſprit & ſon merite empeſcherent l'Albane de s'arreſter à l'intereſt. Il luy ſembla que ce party luy ſeroit d'autant plus avantageux, qu'outre qu'il auroit la ſatisfaction d'avoir une femme tres-accomplie, il trouveroit en elle un modéle d'une grande beauté, qui pourroit luy ſervir pour ſes ouvrages, ſans

en chercher d'autres, quand il voudroit peindre une Venus, les Graces, des Nymphes ou d'autres Divinitez qu'il prenoit ſouvent plaiſir de repréſenter.

Le choix qu'il avoit fait, luy réüſſit ; & ſa femme ſe trouva ſi propre à ce qu'il ſouhaitoit, qu'avec la fraiſcheur de ſon âge & la beauté de ſon corps, il y reconnut tant d'honneſteté, tant de graces & des maniéres de bienſeance ſi propres à eſtre peintes, qu'il n'euſt pû rencontrer ailleurs une perſonne plus accomplie. Auſſi l'a-t-il repréſentée ſouvent ſous la figure de Venus ; & dans la ſuite elle luy fournit un nombre aſſez grand de petits Amours ſi beaux & ſi bien faits, que c'eſt d'aprés eux que François le Flamand & l'Algarde, excellens Sculpteurs, ont modélé les petits enfans que l'on voit de la main de ces deux ſçavans hommes. De ſorte que l'Albane trouvoit chez luy en ſa femme & en ſes enfans les originaux de tout ce qu'il a peint de plus agréable & de plus gracieux. Sa femme ſe conformoit de telle maniére à ſes intentions, qu'elle prenoit plaiſir de diſpoſer ſes enfans en diverſes attitudes, & de les tenir elle-meſme nuds, & quelquefois ſuſpendus en l'air par des bandelettes, pendant que l'Albane les deſſeignoit en mille

L'ALBANE. differentes maniéres.

C'eſt par le moyen des études & des obſervations qu'il faiſoit de la ſorte ſur le naturel, qu'il a ſi bien peint tant de petits Amours, qui jouënt & qui volent, lorſqu'en ſe formant mille idées de lieux plaiſans & delicieux, il a repréſenté Venus accompagnée des Graces & de quelques Nymphes. Et c'eſt auſſi particuliérement dans ces ſortes de ſujets, qu'on voit la beauté de ſon genie. Pour s'entretenir dans ces penſées & dans l'inclination qu'il avoit à repreſenter les Fables, il liſoit toutes ſortes de Poëſies. Le Comte Malvaſia qui a fait une exacte recherche de ce qui regarde la vie de l'Albane, n'a rien oublié touchant les tableaux qu'il a faits en ce genre, & louë principalement ceux qu'il avoit peints pour le Cardinal de Savoye, & quatre autres ſur cuivre, dans leſquels il repréſenta les Divinitez des Cieux, des Eaux, de la Terre & de l'Enfer. Mais le meſme Comte Malvaſia aprés toutes les loüanges qu'il donne à l'Albane, dit que ſes grands tableaux n'ont jamais eſté eſtimez à l'égal des petits, & que s'il y a quelque choſe de conſiderable dans ſes grands ouvrages, ce ſont les Enfans qu'il a peints grands comme

nature, lesquels pourtant n'ont pas encore cette beauté qu'on trouve dans les petits : Qu'il s'en faloit aussi beaucoup, qu'il eust pour représenter les hommes, les mesmes talens pour bien peindre les femmes ; ayant un don tout particulier pour les faire agreables, & pour bien imiter une chair délicate, pleine & gracieuse. Il peignoit au contraire le corps de l'homme foible, sec & décharné; & c'est pour cela que le mesme Auteur de la Vie de l'Albane dit, que le Comte de Carouge, qui estant en Italie, acheta trois des quatre tableaux dont je viens de parler, ne se soucia pas d'avoir celuy qui représente les Divinitez de l'Enfer. Il est vray que l'Albane ne s'appliquoit pas beaucoup à étudier la belle nature ny l'antique, pour ce qui regarde le corps de l'homme ; & c'est pourquoy il n'a pas réüssi dans toutes sortes de sujets. Mais l'inclination naturelle qu'il avoit à peindre des femmes, a duré en luy jusques à la fin de sa vie ; comme il l'avouë luy-mesme dans une lettre qu'il écrivit à un de ses amis un an avant sa mort. Il luy dit, que s'il estoit moins âgé, il voudroit faire encore toute autre chose que ce qu'il a fait par le passé, se sentant non seu- L'ALBANE.

L'ALBANE. lement remply d'un nombre infini de nobles idées ; mais ayant plus de plaisir & plus de facilité que jamais à représenter les beautez divines & humaines, particuliérement les Nymphes, les Enfans, & les actions divertissantes & agreables. Il croyoit alors que son genie seul & la pratique qu'il s'estoit acquise, suffisoient pour luy faire executer des ouvrages accomplis ; blasmant les Caraches, de ce qu'ils s'estoient trop défiez de leurs forces, & de ce qu'ayant toûjours employé beaucoup de temps à étudier au lieu de s'abandonner à leur genie, ils n'avoient point amassé de quoy vivre commodément. Pour appuyer son raisonnement, ou plûtost justifier sa negligence & sa conduite toute opposée à la leur ; il rapporte dans la mesme lettre, qu'Annibal ayant commencé à peindre de pratique un Christ mort sur les genoux de la Vierge, pour un tableau d'Autel qui est dans l'Eglise de saint François au delà du Tybre, il en fit une figure admirable & toute divine : Mais qu'ensuite ayant fait dépoüiller un modéle, & retouché d'aprés luy le corps du Christ, il changea toute cette premiére production de son esprit ; & pour s'estre trop défié de ses propres forces, gasta son

son tableau par les derniers coups qu'il y donna. L'ALBANE.

Bien que l'Albane eust pris plaisir à representer des nuditez, & particulierement des femmes; ceux néanmoins qui ont écrit de luy ne l'ont point accusé de mener une vie libertine ni voluptueuse. Au contraire, ils ont remarqué que quand sa femme n'a plus esté en estat de luy servir de modelle, & qu'il estoit obligé d'en choisir d'autres, ce n'estoit que pour desseigner ou peindre quelques parties que l'honnesteté & la pudeur ne leur empeschoit pas de découvrir, & que mesme il demeuroit avec elles le moins de temps qu'il pouvoit. Ce n'est pas que ses ennemis ne dissent toûjours du mal de luy & de ses Eleves, qui peut-estre ne se conduisoient pas avec tant de retenuë. Ses Ouvrages, & sur tout les sujets amoureux, estoient si recherchez, qu'ils en faisoient plusieurs copies, & quelquefois mesme imitant sa maniere en peignoient de leur invention, ou d'aprés quelques-uns de ses desseins, lesquels ils trouvoient moyen de luy faire retoucher. Comme le débit qu'ils en faisoient ensuite leur estoit d'une grande utilité, parce que souvent ils les faisoient

L'ALBANE. passer pour estre de luy, ils s'appliquoient à faire des Tableaux fort peu honnestes qu'ils vendoient mieux que d'autres. Il est vray que l'Albane eust bien pû se passer de faire toutes les nuditez qu'on voit de luy, & qu'ayant un talent particulier pour bien peindre en petit, il eust fait des Tableaux d'une grande beauté, & que tout le monde eust pû regarder avec plaisir, comme sont ceux de dévotion qu'on voit en plusieurs Cabinets de Paris : entre autres le Baptesme de Nostre Seigneur qui estoit au Duc de Lesdiguieres, & qui est presentement dans le Cabinet de M. le Prince; une fuite en Egypte que M. Belluchau a eûë du Duc de Grammont ; une Vierge qui est dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine ; & sur tout une petite Gloire qu'avoit autrefois M. Haubier.

Quoy-qu'il ait eû plusieurs traverses dans sa fortune, & beaucoup de sujets de déplaisir dans sa famille, il estoit cependant d'un temperament si heureux, que les afflictions n'ont jamais troublé le repos de son esprit, ni alteré la santé de son corps, ayant toûjours vécu avec beaucoup de tranquillité jusques à l'âge de quatre-vingts-deux ans &

ſix mois, qu'il mourut à Bologne le 4. Octo-bre 1660. L'Albane.

Entre les Eleves de l'Albane PIERRE FRANÇOIS MOLA & JEAN BAPTISTE MOLA ont eſté des plus conſiderables. Le dernier a fort bien fait le Païſage : il peignoit auſſi tres-bien les figures, mais d'une maniere moins tendre & moins gracieuſe que ſon maiſtre. P. Fran. Mola. J. Bapt. Mola.

Il y eut encore un autre diſciple des Caraches qui mourut dans la meſme année que l'Albane : il ſe nommoit GIACOMO CAVEDONE, auſſi de Bologne. Son nom ni ſes Ouvrages ne ſont gueres connus à Paris, mais ils ſont eſtimez en Italie ; & ceux qui ont veû les plus beaux Tableaux qu'il a peints à Bologne, diſent qu'ils tiennent beaucoup de la maniere d'Annibal, & en parlent avec eſtime. Cavedone.

Il ſemble que l'année 1660. ait eſté fatale aux Peintres de Bologne ; car ce fut encore dans ce meſme temps que mourut AUGUSTIN METELLI. Il eſtoit ſçavant pour bien peindre l'Architecture, particulierement les décorations de Theatres. Il mourut en Eſpagne, où il eſtoit allé travailler pour le Marquis de Liche. Il avoit avec Metelli.

METELLI. luy Angelo Michele Colonna de Bologne, qui luy aidoit dans ſes grands Ouvrages. Ce Colonna a peint à Paris dans l'Hoſtel de Lionne.

N'eſtoit-ce pas dans ce temps, dit Pymandre, que François Grimaldi & François Romanelle vinrent auſſi en France?

Le Colonna, repartis-je, n'arriva que quelques années aprés eux. Vous ſçavez que GRIMALDI vint à Paris dans une aſſez mauvaiſe conjoncture, car ce fut en 1648. lors qu'il y avoit beaucoup de deſordres. Auſſi demeura-t-il quelque temps qu'il ne fit pas grand' choſe, & ne commença à peindre les plafonds du Palais Mazarin qu'un peu avant le retour du Roy à Paris. Si-toſt qu'il les eut achevez, il retourna à Rome.

GRIMALDI.

ROMANELLE. Quant à ROMANELLE, il avoit achevé de peindre l'Appartement de la Reine mere du Roy, la Galerie du Palais Mazarin, & fait pluſieurs Tableaux pour divers Particuliers, entre autres pour M. d'Emeri Surintendant des Finances. Il eſtoit Eleve de Pietre de Cortone, & imitoit ſa maniere. Aprés ſon retour à Rome il fit quelques ouvrages: enfin s'eſtant retiré à Viterbe d'où il eſtoit, il y mourut peu d'années aprés, & vers le temps que mourut

à Modene un Peintre François nommé BOULANGER. Le MANCHOLE Flaman travailloit en France dans ce temps-là. Il y a des Tableaux de luy dans les nouveaux Appartemens du Chasteau de Vincennes, qu'il fit pendant la Régence de la feuë Reine Mere.

BOULANGER.

MANCHOLE.

J'ay encore à vous parler d'un Peintre Boulonnois, dont vous avez veû plusieurs Ouvrages, c'est de François BARBIERI DA CENTO, surnommé LE GUERCHIN, à cause qu'il estoit louche; ce qui luy arriva en nourrice par un grand bruit qui le réveilla en sursaut. Lors qu'il fut en estat d'aller aux écoles, ses parens ne manquerent pas de le faire instruire: mais ayant dés l'âge de huit ans donné des marques de son inclination pour la peinture, son pere le mit sous certains Peintres de son païs peu connus, & qui n'avoient pas beaucoup de capacité. Aussi ce ne fut pas d'eux qu'il apprit tout ce qu'il a sceû; la nature seule a esté sa maistresse, & son genie luy a fourni ce qu'il a fait de plus beau. Il n'imitoit aucuns maistres de son temps, & travailla pendant plusieurs années sans avoir veû leurs ouvrages. Que si ensuite il eut plus d'inclination pour les uns que pour

LE GUERCHIN.

LE GUERCHIN.

les autres, il eſt aiſé de juger que ce fut la maniere du Caravage qu'il préfera à celle du Guide & de l'Albane qui luy parurent trop foibles, aimant mieux donner à ſes Tableaux plus de force & de fierté, & s'approcher davantage de la nature, laquelle veritablement il deſſeigna plus correctement & avec plus de grace que le Caravage. Auſſi on peut dire qu'il avoit de belles qualitez, & meſme qu'elles eſtoient grandes & eſtimables, ſi on les conſidere ſans les comparer à celles d'autres Peintres qui travailloient alors. Il deſſeignoit avec une merveilleuſe facilité. Il eſtoit plein d'invention, & a peint certaines choſes aſſez gracieuſes, bien qu'à parler ſincerement ſa maniere ne puiſſe point paſſer pour agreable dans tout ce qu'il a fait. Un de ſes ouvrages les plus renommez dans Rome, eſt l'Aurore qu'il a peinte dans un Salon que nous allaſmes voir enſemble dans la Vigne Ludoviſe, aprés avoir admiré l'Aurore du Guide, qui eſt au Palais Bentivoglio à Montecaval. Je ne vous parleray pas de toutes ſes autres peintures : vous pouvez voir ce qu'il y en a chez le Roy, dans le Palais Mazarin, & en divers autres lieux. Il fit pour M. de la Vrilliere Secretaire d'Eſtat, un Tableau en 1627. où il re-

presenta Caton d'Utique ; un autre qu'il n'acheva qu'en 1643. où il peignit Coriolan, lors que venant saccager Rome, il en fut empesché par les prieres de sa mere, de sa femme & de ses enfans; & un qu'il envoya en 1645. de mesme grandeur que les deux premiers, où il representa la paix des Sabins avec les Romains. L'Abbé Mey de Lion en a deux : dans l'un sont les enfans de Jacob, qui montrent à leur pere la robe ensanglantée de Joseph; & dans l'autre Judith & Abra qui tiennent la teste d'Holopherne. La figure de Judith est bien peinte, l'air de son visage beau & gracieux. Il fit ce Tableau en 1651. pour le S[r] Giacomo Zanone. Mais un qui vous plaira beaucoup, est une Vierge de pitié, qui tient un Christ mort sur ses genoux, le tout grand comme nature; il est chez M. Jabac, qui en a le dessein de la main d'Annibal Carache. Il y a bien apparence que c'est d'aprés ce dessein que le Guerchin a peint le Tableau, & peut-estre pendant qu'il travailloit sous le Carache, car c'est un des plus beaux ouvrages qu'il ait faits.

LE GUERCHIN.

Si dans toutes les parties de la peinture le Guerchin n'a pû égaler plusieurs excellens hommes dont nous avons par-

LE GUERCHIN.
lé, aussi il n'y a gueres eû de Peintres qui ayent esté comparables à luy dans ce qui regarde les bonnes qualitez du corps & de l'ame. Sa taille estoit mediocre, mais bien faite ; son humeur gaye & son entretien agréable. Il estoit infatigable au travail, sincere dans ses paroles, ennemi du mensonge & de la raillerie; humble & civil à tout le monde, charitable, dévot, & d'une chasteté reconnuë. Il avoit beaucoup de consideration & d'amitié pour toutes les personnes de sa profession. Il ne sortoit presque jamais de chez luy sans qu'on le vist accompagné de plusieurs Peintres qui le suivoient comme leur maistre, & le respectoient comme leur pere, à cause de l'amour & de la tendresse qu'il avoit pour eux ; car non-seulement il avoit beaucoup de consideration pour les personnes élevées en dignité & au dessus de luy, mais il estoit complaisant à tout le monde. Il estoit curieux de sçavoir toutes les nouvelles ; & comme il avoit une memoire heureuse, & qu'il s'exprimoit facilement, chacun cherchoit sa conversation par le plaisir qu'on avoit d'apprendre de luy une infinité de choses qu'il racontoit d'une maniere agréable.

ble. Il ne parloit jamais mal de personne; mais pour l'ordinaire il faisoit le sujet de ses entretiens, ou des histoires qu'il avoit leûës, ou de ce qu'il avoit entendu dire de singulier. LE GUERCHIN.

Bien que dans ses propres ouvrages il n'éxécutast pas les choses dans la perfection qui eust ésté à desirer, il ne laissoit pas de juger avec beaucoup de discernement des Tableaux des autres Peintres, loûant toûjours ce qu'ils avoient fait, ou du moins n'en parlant qu'avec beaucoup de retenuë & de moderation lors qu'il y voyoit des choses qui ne meritoient pas d'estre estimées.

Il eût pour amis tous les Peintres de son temps, parce qu'il n'envioit ni leur fortune, ni leurs emplois; au contraire, il estoit bien-aise qu'ils s'avançassent tous & en biens & en réputation. Pour contribuer mesme à leur fortune il estoit toûjours prest de les assister, ou de ses conseils, ou de son credit. Aussi non-seulement sa bourse estoit-elle ouverte à ses amis, mais encore à des personnes qui pouvoient luy estre indifferentes; & l'on a sceû qu'en plusieurs rencontres il a généreusement secouru des gens de qualité qu'il connoissoit avoir besoin d'argent, cherchant à faire plai-

ſir à tout le monde, particulierement à ceux qu'il ſçavoit eſtre dans la neceſſité.

Il eût beaucoup d'amitié & de tendreſſe pour ſes parens. Il prit ſoin de bien élever ſes neveux ; & quant à ſes nieces, il en pourveût quelques-unes par mariage, & donna aux autres de quoy eſtre Religieuſes.

Jamais perſonne n'eût ſujet de ſe plaindre de ſa bonne foy, ni de trouver à redire dans ſes mœurs. N'ayant point eſté marié, il vécut toûjours dans une grande pureté. Il ne fut ſujet à aucunes maladies, & n'a eû que de petites incommoditez ſur la fin de ſes jours. Il fut cheri, & eſtimé de pluſieurs Princes & grands Seigneurs. Il amaſſa beaucoup de bien, qu'il n'employoit, comme je vous ay dit, qu'à aſſiſter ſes parens, & à ſecourir ſes amis. Il acheta une fort belle maiſon dans Bologne, & quelques autres à la campagne, qu'il meubla honneſtement, & où aprés ſa mort on trouva quantité de Tableaux, beaucoup de vaiſſelle d'argent, des pierreries, & pluſieurs autres raretez.

Pendant ſa vie il fit baſtir des Chappelles & des Autels, qu'il garnit de tous les Ornemens neceſſaires, & meſme donna de quoy les entretenir. Il vécut toûjours honorable-

ment dans le public & dans ſon particulier, ſe conduiſant, en toutes ſes actions, à l'égard du monde avec beaucoup de prudence, & envers Dieu avec beaucoup de crainte & d'amour.

Eſtant tombé malade au mois de Décembre mil ſix cens ſoixante & ſept, il receût les derniers Sacremens avec une réſignation & une pieté extraordinaire, & mourut dans le meſme mois âgé de ſoixante-dix ans. Il laiſſa pour heritiers de tous ſes biens deux de ſes neveux.

Ayant ceſſé de parler, & voyant que Pymandre attendoit que je continuaſſe mon diſcours, Je croy, luy dis-je, qu'il eſt temps que nous mettions fin à noſtre entretien: il me ſemble qu'il a duré aſſez long-temps, & peut-eſtre meſme que je devois l'abreger, en ne m'arreſtant pas à beaucoup de gens qui ne ſont gueres celebres. Mais s'il ne m'a pas eſté poſſible de rejetter ceux qui ſe ſont preſentez à mon eſprit, il y en peut avoir quelques-uns dont je ne me ſuis pas ſouvenu, qui meritoient bien d'eſtre nommez. Lors que nous nous reverrons, nous pourrons parler avec plaiſir d'un excellent homme qui ne vécut que peu d'années aprés le Guerchin, & qui

LE GUERCHIN.

nous fournira une ample matiere de réflexions ſur toutes les parties de la Peinture. C'eſt du Pouſſin dont j'entens parler, & de la vie duquel vous deſirez, il y a long-temps, de ſçavoir les particularitez. En diſant cela nous nous levaſmes, & eſtant paſſez des boſquets dans les allées, nous retournaſmes vers le Chaſteau, & en ſuite nous repriſmes le chemin de Paris.





ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

QUATRIE'ME PARTIE.

HUITIE'ME ENTRETIEN.

CE qu'un celebre Orateur a dit autrefois, que dans tous les Arts il n'y en a point où il ait paru ſi peu de grands hommes que dans l'éloquence, ſe peut dire auſſi de la peinture, puis que l'Hiſtoire tant ancienne que moderne, nous fait remarquer peu de Peintres qui ayent excellé. Pymandre qui m'avoit ſouvent oüi parler du Pouſſin comme

d'un homme extraordinaire, ſouhaitoit avec paſſion d'apprendre quelque choſe de ſa vie & de ſes ouvrages. Mais l'embarras des affaires, & la difficulté de nous rencontrer nous avoit empeſchez aſſez long-temps de nous rejoindre. M'ayant trouvé un jour au logis en eſtat de n'en pas ſortir, il m'engagea inſenſiblement à continuër nos entretiens ſur les vies des Peintres; & comme nous nous fuſmes retirez dans mon cabinet, je luy parlay de la ſorte.

Je vous ay fait voir juſques-icy le commencement & le progrés de la peinture. Je vous ay nommé les Peintres anciens qui ont eû le plus de réputation. Je vous ay dit de quelle ſorte cét Art, aprés avoir eſté preſque éteint, parut de nouveau dans le treiziéme ſiecle, & qui furent ceux qui contribuerent les premiers à le rétablir; que Michel Ange, Raphaël, & quelques autres de leur temps le porterent au plus haut degré où nous l'ayons veû. Vous ſçavez ceux qui ſe ſont ſignalez dans leurs écoles, & en pluſieurs lieux d'Italie; comment la peinture ſe perfectionna dans les autres païs; & auſſi de quelle ſorte elle vint à décheoir, quand certains Peintres qui parurent au commence-

ment de ce ſiecle, s'eſtant laiſſez aller à des gouſts particuliers, au lieu de marcher toûjours ſur les pas des plus grands maiſtres, ne ſuivirent que leurs propres genies. Car il eſt vray que dans Rome meſme on ne pratiquoit preſque plus les enſeignemens ni de Raphaël, ni des Caraches, lors que le Pouſſin commença, ſi j'oſe le dire, à nous ouvrir les yeux, & à nous donner des connoiſſances encore plus grandes de la peinture que celles que nous avions eûës, puis qu'ayant remonté juſques à la ſource de cét art, il nous a appris les maximes des plus ſçavans Peintres de l'antiquité, & a mis en pratique ce que nous ne ſçavions de l'excellence de leurs ouvrages que par le rapport des Hiſtoriens.

Que dites-vous, interrompit Pymandre? Peut-on croire qu'il ait ſuivi de ſi prés ces fameux Peintres, luy qui n'a point fait de grands ouvrages, quoy-qu'il ait eû pour cela des occaſions aſſez favorables?

Quand j'auray, repartis-je, fait un abregé de ſes emplois, vous ſerez éclairci des choſes dont vous eſtes en doute : mais il faut pour parler de luy que je commence dés ſa naiſſance, puis qu'il merite bien d'eſtre connu dans toute l'étenduë de ſa vie.

Le Poussin. NICOLAS POUSSIN naquit à Andely en Normandie l'an 1594. au mois de Juin. Son pere nommé Jean estoit de Soissons; & ceux qui l'ont connu asseûrent qu'il estoit de noble famille, mais qu'il avoit peu de bien, parce que ses parens avoient esté ruinez durant les guerres civiles sous les Rois Charles IX. Henry III. & Henry IV. au service desquels il avoit porté les armes. Aussi ce fut aprés la prise de la ville de Vernon, que Jean Poussin qui estoit à ce siege avec un de ses oncles de mesme nom, Capitaine dans le Regiment de Thavannes, épousa Marie de Laisement, veuve d'un Procureur de la mesme ville nommé le Moine, de laquelle il eût Nicolas Poussin.

Il est toûjours glorieux, interrompit Pymandre, de tirer son origine de parens nobles; mais comme c'est une chose qui ne dépend point de nous: la vertu peut réparer ce que la nature ne nous a pas donné; & mesme on peut dire que comme l'eau n'est point plus pure que dans sa source, aussi la noblesse n'est point plus illustre que dans celuy qui par ses belles qualitez se rend considerable à la posterité, & donne le premier un nom illustre à ses descendans.

Le

Le Poussin, repartis-je, n'a pas esté assez heureux pour faire passer aux siens ce qu'il avoit aquis d'honneur & de bien : mais ses ouvrages luy tiennent lieu d'enfans qui ne luy ont jamais donné que du plaisir, & qui conserveront son nom avec bien de la gloire pendant plusieurs siecles. Comme c'est par eux qu'il s'est rendu illustre, je ne veux pas chercher dans ses ancestres des sujets de le loüer : je ne veux, pour établir son grand merite, que ce qu'il a fait pendant sa vie. LE POUSSIN.

Sitost qu'il fut en âge d'aller aux écoles, ses parens eurent soin de le faire instruire. Il donna de bonne heure des marques de la bonté de son esprit, mais particulierement de l'inclination qu'il avoit pour le dessein : car il s'occupoit sans cesse à remplir ses livres d'une infinité de differentes figures, que son imagination seule luy faisoit produire, sans que son pere, ni ses maistres pussent l'empescher, quoy-qu'ils fissent toutes choses pour cela, croyant qu'il pouvoit employer son temps plus utilement à l'étude. Cependant Quintin Varin Peintre assez habile, & dont je vous ay parlé, ayant connu le genie de ce jeune homme, & les belles dispositions qui paroissoient déja en luy, conseilla à ses parens de

le laiſſer aller du coſté où la nature le portoit ; & l'ayant luy-meſme encouragé à deſſeigner, & à s'avancer dans la pratique d'un art qui ſembloit luy tendre les bras, il luy fit eſperer qu'il y feroit un progrés conſiderable. Les conſeils de Varin augmenterent de telle ſorte le deſir que le Pouſſin avoit de s'attacher à la peinture, qu'il s'y donna tout entier ; & lors qu'âgé de dix-huit ans il crut eſtre en eſtat de quitter ſon païs, il ſortit de la maiſon de ſon pere ſans qu'on s'en apperceuſt, & vint à Paris pour mieux apprendre un art dont il reconnoiſſoit déja les difficultez, mais qu'il aimoit avec beaucoup de paſſion.

Il fut aſſez heureux de rencontrer en arrivant à Paris un jeune Seigneur de Poitou, qui ayant de la curioſité pour les Tableaux, le receût chez luy, & luy donna moyen d'étudier plus commodément qu'il n'auroit fait ſans ce ſecours.

Il cherchoit de tous coſtez à s'inſtruire : mais il ne rencontroit ni maiſtres, ni enſeignemens qui convinſſent à l'idée qu'il s'eſtoit faite de la perfection de la peinture. De-ſorte qu'il quitta en peu de temps deux maiſtres, deſquels il avoit crû pouvoir apprendre quel-

que chose. L'un estoit un Peintre fort peu habile, & l'autre Ferdinand Elle Flamand, alors en réputation pour les portraits, mais qui n'avoit pas les talens propres pour les grands desseins où le genie du Poussin le portoit. Il fit connoissance avec des personnes sçavantes, & curieuses des beaux arts, qui l'assisterent de leurs avis, & luy presterent plusieurs Estampes de Raphaël & de Jule Romain, dont il comprit si bien les diverses beautez, qu'il les imitoit parfaitement. Desorte que dans sa maniere d'historier, & d'exprimer les choses, il sembloit déja qu'il fust instruit dans l'école de Raphaël, duquel, comme a remarqué le sieur Bellori, on peut dire qu'il suçoit le lait, & recevoit la nourriture, & l'esprit de l'art à mesure qu'il en voyoit les ouvrages. LE POUSSIN.

Pendant qu'il profitoit de jour en jour dans la partie du dessein, & dans la pratique de peindre, le Seigneur avec lequel il demeuroit estant obligé de retourner en Poitou, l'engagea à le suivre, avec intention de le faire peindre dans son Chasteau. Mais comme ce Seigneur estoit jeune, & encore sous la puissance de sa mere, qui n'avoit nulle inclination pour les Tableaux, & qui regardoit

Le Poussin. dans sa maison un Peintre comme un domestique inutile : le Poussin, au lieu de se voir occupé à son art, se trouvoit le plus souvent employé à d'autres affaires, sans avoir le temps d'étudier. Cela le fit résoudre à s'en retourner. N'ayant pas dequoy faire les frais de son voyage, il fut contraint de travailler quelque temps dans la Province pour s'entretenir, taschant peu à peu à s'approcher de Paris.

Il y a apparence que ce fut dans ce temps-là qu'il fit à Blois dans l'Eglise des Capucins deux Tableaux qu'on y voit encore, & qu'on connoist bien estre de ses premiers ouvrages ; & qu'il travailla aussi dans le Chasteau de Chiverny où il fit quelques Baccanales. Il revint enfin à Paris, mais si fatigué des peines qu'il avoit souffertes dans son voyage, qu'il tomba malade, & fut obligé d'aller chez son pere, & d'y demeurer environ un an à se rétablir. Lors qu'il fut entierement gueri il vint à Paris, & alla aussi dans quelques autres endroits où il continua de peindre, jusqu'à ce qu'enfin poussé par le desir violent qu'il avoit d'aller à Rome, il se mit en chemin pour exécuter son dessein. Mais il ne passa pas Florence, ayant esté contraint par quelque accident à revenir sur ses pas. Quel-

ques années aprés se rencontrant à Lyon, & voulant pour la seconde fois entreprendre le voyage de Rome, il y trouva encore de nouveaux obstacles. Cependant il s'appliquoit toûjours au travail avec un mesme amour; & lors qu'en 1623. les Peres Jesuites de Paris celebrerent la Canonization de Saint Ignace & de Saint François Xavier, & que les Ecoliers de leur College, pour rendre cette cérémonie plus considerable, voulurent faire peindre les Miracles de ces deux grands Saints, le Poussin fut choisi pour faire six Tableaux à détrempe. Il avoit une si grande pratique dans cette sorte de travail, qu'il ne fut gueres plus de six jours à les faire. Il est vray qu'il y travailloit presque autant la nuit que le jour, mais ce fut avec tant de promptitude, qu'il n'avoit pas le temps d'étudier les parties dont ils estoient composez. Il ne laissa pas de faire mieux que les autres Peintres qui furent employez à embellir cette Feste; & les sujets qu'il traita furent les plus estimez.

Dans ce temps-là le Cavalier Marin estoit à Paris. Vous sçavez qu'il estoit consideré pour un des plus excellens Poëtes Italiens qui fust alors. Comme la poësie & la peinture

ont beaucoup de rapport entre elles, le Marin jugea aiſément de l'eſprit du Pouſſin par ſes ouvrages, & combien ſon genie eſtoit élevé audeſſus de celuy des autres Peintres : Ce qui luy fit deſirer de le connoiſtre plus particulierement ; & meſme dans la ſuite il luy donna un logement pour travailler, admirant combien il avoit l'imagination vive & une facilité à exécuter ſes penſées. Il le loûoit ſouvent de luy voir comme dans les poëtes ce beau feu qui produit des choſes extraordinaires. C'eſtoit une grande ſatisfaction au Marin d'avoir ſa compagnie, parce que ſes indiſpoſitions l'obligeant ſouvent à garder le lit, ou à demeurer au logis, il voyoit pendant ce temps-là repreſenter quelques-unes de ſes inventions poëtiques dont le Pouſſin prenoit plaiſir de faire des deſſeins, particulierement des ſujets tirez de ſon Poëme d'Adonis. J'en ay veû quelques-uns à Rome chez MM. Maximi qui les conſervoient ſoigneuſement parmi pluſieurs autres de ſa main.

C'eſt par ces premiers eſſais qu'on connoiſt combien deſlors il avoit l'eſprit fecond, & comment il ſçavoit profiter des entretiens du Cavalier Marin, enrichiſſant ſes compoſitions des ornemens de la poëſie dont il ſceût de-

puis se servir tres-à-propos dans les Tableaux qui estoient capables de les souffrir.

Le Marin ne fut pas long-temps sans retourner en Italie; & quand il partit d'icy, il voulut mener avec luy le Poussin: mais il n'estoit pas en estat de pouvoir quitter Paris, où il fit quelques Tableaux, entre autres celuy qui est dans une Chappelle de l'Eglise de Nostre-Dame, où il representa le trépas de la Vierge.

Il ne fut pourtant pas long-temps sans entreprendre pour la troisiéme fois le voyage de Rome. Il y arriva au Printemps de l'année 1624. & y trouva encore le Cavalier Marin, qui en partit bientost pour aller à Naples, où il mourut peu de temps aprés. Avant que de partir de Rome, il recommanda le Poussin à M. Marcello Sacchetti, qui luy procura les bonnes graces du Cardinal Barberin neveu du Pape Urbain VIII. Cette connoissance qui luy devoit estre avantageuse, luy fut peu utile alors, parce que le Cardinal estoit sur le point de s'en aller pour ses legations: De-sorte que le Poussin se trouvant sans connoissances dans Rome, sans espoir d'aucun secours, & ne sçachant à qui vendre ses ouvrages, estoit obligé de les donner à un

prix si-bas, qu'ayant peint les deux batailles qui sont aujourd'huy dans le Cabinet du Duc de Noailles, il eût bien de la peine d'en avoir sept écus de chacune.

Il n'a pas esté le seul, dît Pimandre, qui a trouvé un abord si rude & si fascheux. Vous m'avez appris que les plus grands Peintres n'ont pas toûjours eû dans les commencemens la fortune favorable.

Il faut considerer, répondis-je, qu'encore que le Poussin eust déja trente ans lors qu'il arriva à Rome, & qu'il eust fait plusieurs ouvrages en France, il n'estoit néanmoins connu que de peu de monde; & sa maniere de peindre assez differente de celle qu'on pratquoit, & qui estoit comme à la mode, ne le faisoit pas rechercher. Il a conté luy-mesme assez de fois qu'ayant peint dans ces commencemens-là un Prophete, il n'en put avoir que la valeur de huit francs; & que cependant un jeune Peintre de sa compagnie l'ayant copié, eût quatre écus de sa copie. Le peu de cas qu'on faisoit alors de luy & de ses ouvrages ne le rebutoient pas, songeant moins à gagner de l'argent qu'à se perfectionner. Il se passoit de peu de chose pour sa nourriture & pour son entretien: il demeura mesme assez long-

long-temps retiré, afin de mieux étudier, & de se remplir l'esprit des belles connoissances qui depuis l'ont rendu si celebre. Il logeoit avec cét excellent Sculpteur François du Quesnoy Flamand. Comme ils étudioient l'un & l'autre d'aprés les Antiques, cela donna lieu au Poussin de modeler, & de faire quelques figures de relief; & ne contribua pas peu à rendre François le Flamand plus sçavant dans la sculpture, parce qu'ils mesuroient ensemble toutes les Statuës antiques, & en observoient les proportions. Il est vray que dans un Memoire que j'ay eû du sieur Jean Dughet touchant quelques particularitez de la vie & des ouvrages du Poussin son beaufrere, il écrit que ce fut avec Alexandre Algarde, que le Poussin mesura la Statuë d'Antinoüs, & non pas avec François le Flamand, comme l'a écrit le sieur Bellori, ajoustant que les proportions que l'on en a données dans l'Estampe qui est à la fin de la vie du Poussin sont fausses, & du dessein du sieur Errard. Et sur ce que le mesme Bellori dit que le Poussin & François le Flamand, considerant souvent le Tableau du Titien qui estoit alors dans la Vigne Ludovise, & dans lequel il y a quantité de pe- LE POUSSIN.

tits enfans, non-ſeulement le Pouſſin les copioit avec les couleurs, mais auſſi les modeloit, & en faiſoit des bas-reliefs, ſe formant par là une maniere tendre & agréable à bien deſſeigner & à bien peindre de ſemblables ſujets, ainſi qu'on peut voir en pluſieurs Tableaux qu'il fit en ce temps-là. Le meſme Dughet ne veut pas que ce ſoit d'aprés ces enfans que le Pouſſin ait fait ſon étude, parce qu'on ſçait que le Titien eſtoit moins bon deſſeignateur qu'excellent coloriſte: mais il dit que le Pouſſin s'eſt perfectionné en imitant ſeulement la nature. Cependant je ne voy pas qu'il n'ait bien pû conſiderer les ouvrages de Titien, quoy-qu'il ne ſe ſoit pas attaché à les copier ſervilement; & j'ay ſceû du Pouſſin meſme combien il eſtimoit ſa couleur, & le cas particulier qu'il faiſoit de ſa maniere de toucher le païſage.

Je ſçay bien encore qu'il ne s'eſt gueres aſſujeti à copier aucuns Tableaux, & meſme lors qu'il voyoit quelque choſe parmi les Antiques qui meritoit d'eſtre remarqué, il ſe contentoit d'en faire de legeres eſquiſſes. Mais il conſideroit attentivement ce qu'il voyoit de plus beau, & s'en imprimoit de fortes images dans l'eſprit, diſant ſouvent que c'eſt

en obſervant les choſes qu'un Peintre devient habile, plûtoſt qu'en ſe fatiguant à les copier. LE POUSSIN.

Ce diſcernement ſi juſte & ſi exquis qu'il avoit dés ſes plus jeunes ans, & la forte paſſion qu'il avoit pour ſon art, faiſoient qu'il s'y donnoit tout entier avec grand plaiſir, & qu'il ne paſſoit point de temps plus agréablement que lors qu'il travailloit. Tous les jours eſtoient pour luy des jours d'étude, & tous les momens qu'il employoit à peindre ou à deſſeigner luy tenoient lieu de divertiſſement. Il étudioit en quelque lieu qu'il fuſt. Lors qu'il marchoit par les ruës, il obſervoit toutes les actions des perſonnes qu'il voyoit; & s'il en découvroit quelques-unes extraordinaires, il en faiſoit des notes dans un livre qu'il portoit exprés ſur luy. Il évitoit autant qu'il pouvoit les compagnies, & ſe déroboit à ſes amis, pour ſe retirer ſeul dans les Vignes & dans les lieux les plus écartez de Rome, où il pouvoit avec liberté conſiderer quelques Statuës antiques, quelques veûës agréables, & obſerver les plus beaux effets de la nature. C'eſtoit dans ces retraites & ces promenades ſolitaires qu'il faiſoit de legeres eſquiſſes des choſes qu'il rencontroit propres, ſoit pour

le païsage, comme des terrasses, des arbres, ou quelques beaux accidens de lumieres; soit pour des compositions d'histoires, comme quelques belles dispositions de figures, quelques accommodemens d'habits, ou d'autres ornemens particuliers, dont en suite il sçavoit faire un si beau choix, & un si bon usage.

Il ne se contentoit pas de connoistre les choses par les sens, ni d'établir ses connoissances sur les exemples des plus grands Maistres: il s'appliqua particulierement à sçavoir la raison des differentes beautez qui se trouvent dans les ouvrages de l'art, persuadé qu'il estoit qu'un ouvrier ne peut aquerir la perfection qu'il cherche, s'il ne sçait les moyens d'y arriver, & s'il ne connoist les defauts dans lesquels il peut tomber. C'est pour cela qu'outre la lecture qu'il faisoit des meilleurs livres qui pouvoient luy apprendre en quoy consiste le bon & le beau; ce qui cause les déformitez, & de quelle sorte il faut que le jugement se conduise dans le choix des sujets, & dans l'exécution de toutes les parties d'un ouvrage: il s'appliqua encore pour se rendre capable dans la pratique autant que dans la theorie de son art, à étudier la Geometrie,

& particulierement l'Optique, qui dans la peinture est comme un instrument necessaire & favorable pour redresser les sens, & empescher que par foiblesse ou autrement ils ne se trompent, & ne prennent quelquefois de fausses apparences pour des veritez solides. Il se servit pour cela des écrits du Pere Matheo Zaccolini Theatin, dont je vous ay parlé. Il n'y a point eû de Peintre qui ait mieux sceû que ce Pere les régles de la perspective, & qui ait mieux compris les raisons des lumieres & des ombres. Ces écrits sont dans la Bibliotheque Barberine, & le Poussin qui en avoit fait copier une bonne partie, en faisoit son étude. Comme quelques-uns de ses amis les voyoient entre ses mains; qu'il parloit sçavamment de l'Optique, & qu'il s'en est servi avec beaucoup de bonheur, on a crû qu'il avoit composé un traité des lumieres & des ombres. Cependant il est vray qu'il n'a rien écrit sur cette matiere; il s'est contenté d'avoir montré par ses propres peintures ce qu'il avoit appris du Pere Zaccolini, & mesme des livres d'Alhazen & de Vitellion. Il avoit aussi beaucoup d'estime pour les livres d'Albert Dure, & pour le Traité de la Peinture de Leon Baptiste Albert.

LE POUSSIN.

Pendant qu'il estoit à Paris il s'estoit instruit de l'anatomie; mais il l'étudia de nouveau, & avec encore plus d'application quand il fut à Rome, tant sur les écrits & les figures de Vesale, que dans les leçons qu'il prenoit d'un sçavant Chirurgien qui faisoit souvent des dissections.

C'estoit dans le temps que la pluspart des jeunes Peintres qui estoient à Rome, attirez par la grande réputation où estoit le Guide, alloient avec empressement copier son Tableau du martyre de Saint André qui est à Saint Grégoire. Le Poussin estoit presque le seul qui s'attachoit à desseigner celuy du Dominiquin, lequel est dans le mesme endroit; & il en fit si bien remarquer la beauté, que la pluspart des autres Peintres persuadez par ses paroles & par son exemple, quitterent le Guide pour étudier d'aprés le Dominiquin.

Car bien que le Poussin fist sa principale étude d'aprés les belles Antiques, & les ouvrages de Raphaël, sur lesquels il rectifioit toutes ses idées, cela n'empeschoit pas qu'il n'eust de l'estime pour d'autres Maistres. Il regardoit le Dominiquin comme le meilleur de l'école des Caraches pour la correction du dessein, & pour les fortes expressions.

Il consideroit aussi ceux qui ont eû un beau pinceau, & l'on ne peut nier que dans ses commencemens il n'ait beaucoup observé le coloris du Titien. Mais on peut remarquer qu'à mesure qu'il se perfectionnoit, il s'est toûjours de plus en plus attaché à ce qui regarde la forme & la correction du dessein qu'il a bien connu estre la principale partie de la peinture, & pour laquelle les plus grands Peintres ont comme abandonné les autres aussitost qu'ils ont compris en quoy consiste l'excellence de leur art. LE POUSSIN.

Le Cardinal Barberin estant de retour de ses Légations de France & d'Espagne, donna de l'employ au Poussin, qui d'abord fit ce beau Tableau de Germanicus que vous avez veû à Rome, & dont les nobles & sçavantes expressions vous touchoient si fort.

Il representa ensuite la prise de Jerusalem par l'Empereur Titus. Ce Tableau qui a esté long-temps dans le Cabinet de la Duchesse d'Aiguillon, est presentement dans celuy de M. de Saintot Maistre des Ceremonies. Comme le Cardinal Barberin en fit un present peu de temps aprés qu'il fut fait, le Poussin en commença un autre du mesme sujet, mais beaucoup plus rempli de figures, & traité

LE POUSSIN. d'une maniere encore plus sçavante. Il y representa l'Empereur victorieux, & à ses pieds la nation Juive, qui par le miserable estat où elle fut réduite devoit bien connoistre deslors l'effet des menaces qu'elle avoit si souvent entenduës des Prophetes, & de la bouche mesme de Jesus-Christ. On y voit ce Temple si celebre saccagé par les soldats, qui en le détruisant emportent le Chandelier, les Vases d'or, & les autres Ornemens sacrez qui le rendoient si riche & si considerable. Ces dépoüilles parurent si précieuses à l'Empereur, qu'on les representa dans les bas-reliefs de l'Arc-de-triomphe qu'on luy dressa ensuite de cette expedition, & qu'on voit encore aujourd'huy dans les restes de cét ancien monument comme une marque éternelle de la punition de ce peuple. Ce Tableau qui est un des beaux que le Poussin ait faits pour les fortes expressions, fut encore donné par le Cardinal Barberin au Prince d'Echemberg Ambassadeur d'Obedience pour l'Empereur vers le Pape Urbain VIII.

Le Cavalier del Pozzo que vous avez connu, estoit alors en grande consideration à la Cour de Rome, non-seulement par sa faveur auprés du Cardinal Barberin, mais encore

core par sa vertu qui le rendoit digne de la pourpre, dont on croyoit qu'il seroit revestu; par la connoissance qu'il avoit des belles lettres, par son amour pour les beaux arts, par sa générosité & son inclination à servir & à proteger toutes les personnes de merite. Le Poussin fut un de ceux qu'il considera beaucoup, cherchant mesme tous les moyens de faire connoistre les rares talens qu'il voyoit en luy. Comme il le servoit auprés du Cardinal Barberin, il luy procura un des Tableaux que l'on devoit faire dans l'Eglise de Saint Pierre.

Le Poussin.

N'est-ce pas, interrompit Pymandre, le Saint Erasme que nous avons veû ensemble, & le seul où j'ay remarqué que le Poussin a mis son nom?

C'est celuy-là-mesme, repris-je. Il fit dans ce temps-là * un autre grand Tableau où il a representé comment la Vierge s'apparut à S. Jacques dans la ville de Saragoce en Espagne *, où depuis on bastit un Temple à son honneur, qu'on appelle *Nuestra Segnora del Pilo*. Cét ouvrage qu'il envoya en Flandre, est dans le Cabinet du Roy. Il en fit encore deux autres, l'un des amours de Flore & de Zephir, & celuy qu'on appelle la Peste. Ce dernier

* Vers l'an 1630.

* *Cesar-Augusta.* Durant. *de Ritib. Eccles.* l. 1.

Kk

LE POUSSIN. luy donna beaucoup de réputation. Vous pouvez vous ſouvenir que nous fuſmes le voir chez un Sculpteur nommé Matheo, auquel il appartenoit alors. Le Pouſſin y a peint de quelle ſorte Dieu affligea les Philiſtins d'une cruelle & honteuſe maladie, pour avoir enlevé l'Arche des Iſraëlites, & l'avoir miſe dans la ville d'Azot. Ce Tableau, dont le Pouſſin n'avoit eû que ſoixante eſcus, aprés avoir paſſé en pluſieurs mains, fut vendu mille eſcus au Duc de Richelieu, de qui le Roy l'a eû. On voit dans les figures malades & mourantes qui ſont ſur le devant, comment le Pouſſin cherchoit à imiter par ſes penſées & ſes expreſſions, ce qu'on a écrit des anciens Peintres Grecs, & ce que Raphaël a fait de plus beau. Les principales figures ont environ trois palmes * de haut de meſme que celles du Germanicus.

* La Palme de Rome dont on ſe ſert à preſent eſt de 8. pouces 3. lig.

Cette maniere de peindre de grands ſujets plut extremement à tout le monde: de ſorte que la réputation du Pouſſin s'eſtant répanduë par tout, on luy envoyoit de divers endroits, & particulierement de Paris, des meſures pour avoir des Tableaux de Cabinet, & d'une grandeur mediocre. Ce qui luy donna occaſion de renfermer ſon pinceau dans des

bornes un peu étroites, mais qui luy donnoient cependant assez de lieu pour faire paroistre ses nobles conceptions, & pour étaler dans de petits espaces de grandes & sçavantes dispositions. Le Poussin.

Il possedoit alors, comme je vous ay dit, l'amitié du Cavalier del Pozzo, qui avoit amassé dans son Cabinet tout ce qu'il avoit pû trouver de plus rare dans les medailles & dans toutes les choses antiques, dont le Poussin pouvoit disposer, & en faire des études : ce qui joint aux entretiens sçavans qu'il avoit avec ce généreux ami, ne luy estoit pas d'un petit secours, parce qu'il apprenoit de luy à connoistre dans les livres des meilleurs Auteurs les choses dont il avoit besoin pour bien representer les sujets qu'il entreprenoit de traiter. Ce fut par son moyen qu'il eût la communication des Ecrits de Leonard de Vinci, lesquels estoient dans la Bibliotheque Barberine. Il ne se contenta pas de les lire, il desseigna fort correctement toutes les figures qui servent pour la démonstration & pour l'intelligence du discours. Car il n'y avoit dans l'original que de foibles esquisses, comme vous pouvez vous en souvenir, puis que je vous fis voir les unes & les au-

tres qu'on me presta à Rome, & que je fis copier.

Ne sont-ce pas, dit Pymandre, les mesmes que l'on a gravées depuis dans le Traité de Peinture que M. de Chambray a traduit? Il me semble avoir veû une Lettre dans les Ouvrages de Bosse que le Poussin luy avoit écrite, par laquelle il paroist n'estre point content qu'on eust fait imprimer ces écrits, & où il traite de *gosses* les figures qu'on y a ajoustées.

Il est vray, repartis-je, que le Poussin ne croyoit pas qu'on deust mettre au jour ce Traité de Leonard, qui à dire vray n'est ni en bon ordre, ni assez bien digeré. Cependant le public est obligé à la peine que le Traducteur a prise, parce que les maximes qu'il contient sont excellentes, & donnent de grandes lumieres à un Peintre intelligent qui s'applique à les lire. Le sieur du Fresnoy, comme vous avez veû, s'en est heureusement servi dans son Poëme de la Peinture; & quelque chose que le Poussin en ait pû dire, il en a tiré beaucoup de lumiere.

Pour reconnoistre les bons offices & les témoignages d'affection du Cavalier del Pozzo, il estoit toûjours prest à exécuter

les choses qu'il desiroit. Il en donna des marques par le grand nombre de Tableaux qu'il fit pour luy préferablement à tout autre, & avec beaucoup de soin & d'étude, particulierement ceux des sept Sacremens. Ils n'ont que deux palmes de long; mais ils sont exécutez dans la plus haute idée qu'un Peintre puisse avoir de la dignïté des sujets qu'ils traitent, & dans la plus belle intelligence de l'art. Ce sont ces ouvrages si excellens qui firent desirer à M. de Chantelou Maistre d'Hostel du Roy d'en avoir de semblables. Ceux du Cavalier del Pozzo furent achevez en differens temps. Le Sacrement du Baptesme n'estoit encore qu'ébauché lors que le Poussin vint à Paris, où il le finit.

Il me seroit malaisé de vous faire un détail de tous les ouvrages que le Poussin fit à Rome avant qu'il en partist pour venir icy: je vous nommeray seulement ceux dont je pourray me souvenir.

Le Cavalier del Pozzo eût de luy, outre les sept Sacremens, un Saint Jean qui baptise dans le desert, & quelques autres que vous avez veûs. Il en fit qui furent portez en Espagne, à Naples, & en divers autres lieux. Il en envoya deux à Turin au Marquis de

LE POUSSIN. Voghera parent du Cavalier del Pozzo, l'un representant le Passage de la Mer Rouge, & l'autre l'Adoration du Veau d'Or, tous deux admirables pour la grande ordonnance, la beauté du dessein, & les fortes expressions. Ils sont presentement dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine. Il avoit fait encore un pareil sujet de l'Adoration du Veau d'Or, lequel perit dans les révoltes de Naples, & dont un morceau fut apporté à Rome.

Il peignit vers le mesme temps, pour le Mareschal de Crequi alors Ambassadeur à Rome, un Bain de Femmes, que vous avez pû voir aux Galleries du Louvre chez le sieur Stella.

Il fit aussi un grand Tableau du Ravissement des Sabines, qui a esté à Madame la Duchesse d'Aiguillon, & qui est aujourd'huy dans le Cabinet de M. de la Rauoir.

Il fit pour M. de Gillier, qui estoit auprés du Mareschal de Crequi, cét excellent ouvrage où Moyse frape le Rocher, & qui aprés avoir esté dans les Cabinets de M. de l'Isle Sourdiere, du Président de Bellievre, de M. Dreux, est aujourd'huy un des plus considerables Tableaux que l'on voye parmi ceux de M. le Marquis de Seignelay.

En 1637. il travailla à un grand Tableau que vous avez veû dans la Gallerie de M. de la Vrilliere Secretaire d'Eſtat, où eſt repreſenté comment Furius Camillus renvoye les Enfans des Faleriens, & fait foüetter leur Maiſtre, qui par une infame laſcheté les avoit livrez aux Romains leurs ennemis. LE POUSSIN.

Quelques années auparavant, le Pouſſin avoit traité le meſme ſujet ſur une toile d'une mediocre grandeur. Il y a quelque difference entre ces deux Tableaux, quoy-qu'ils repreſentent la meſme hiſtoire. Le plus petit eſt entre les mains de M. Paſſart Maiſtre des Comptes. Il fit encore dans le meſme temps deux Tableaux, l'un pour la Fleur Peintre, où il repreſenta Pan & Syringue; & l'autre pour le ſieur Stella, où l'on voit Armide qui emporte Regnaud. Le premier eſt preſentement dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine, & l'autre dans celuy de M. de Boisfranc. Lors que le Pouſſin envoya celuy du ſieur Stella, il luy écrivit le ſoin qu'il avoit pris à le bien faire. Je l'ay peint, dit-il, de «
la maniere que vous verrez, dautant que le «
ſujet eſt de ſoy mol, à la difference de celuy «
de M. de la Vrilliere, qui eſt d'une maniere «

LE POUSSIN. „ plus ſevere, comme il eſt raiſonnable, conſiderant le ſujet qui eſt heroïque.

Le Pouſſin avoit de grands égards à traiter differemment tous les ſujets qu'il repreſentoit, non-ſeulement par les differentes expreſſions, mais encore par les diverſes manieres de peindre les unes plus délicates, les autres plus fortes. C'eſt pourquoy il eſtoit bien aiſe qu'on connuſt dans ſes ouvrages le ſoin qu'il prenoit. Auſſi dans la meſme lettre, en parlant au ſieur Stella du Tableau de la Mane qui eſt aujourd'huy dans le Cabinet du Roy, & auquel il travailloit alors: J'ay trouvé, dit-il, une certaine diſtribution pour le Tableau de M. de Chantelou, & certaines attitudes naturelles, qui font voir dans le peuple Juif la miſere & la faim où il eſtoit réduit, & auſſi la joye & l'allegreſſe où il ſe trouve; l'admiration dont il eſt touché, le reſpect & la réverence qu'il a pour ſon Legiſlateur, avec un mélange de femmes, d'enfans & d'hommes d'âges & de temperamens differens; choſes, comme je croy, qui ne déplairont pas à ceux qui les ſçauront bien lire.

Il fit encore dans le meſme temps, pour le ſieur Stella, Hercule qui emporte Déjanire.

Le

Ce Tableau eſt dans le Cabinet de M. de Chantelou, auquel le Pouſſin envoya celuy de la Mane au mois d'Avril 1639. lors qu'il diſpoſoit ſes affaires pour venir en France, aprés que les grandes chaleurs ſeroient paſſées.

Entre les Tableaux qu'il avoit déja envoyez à Paris, il y avoit quatre Baccanales pour le Cardinal de Richelieu, un Triomphe de Neptune qui paroiſt dans ſon char tiré par quatre chevaux marins, & accompagné d'une ſuite de Tritons & de Nereïdes. Ces ſujets travaillez poëtiquement avec ce beau feu & cét art admirable qu'on peut dire ſi conforme à l'eſprit des Poëtes, des Peintres, & des Sculpteurs anciens, & tant d'autres ouvrages de luy répandus quaſi par toute l'Europe, rendoient celebre le nom du Pouſſin. Et comme alors M. de Noyers Secretaire d'Eſtat, & Surintendant des Baſtimens, ſuivant les intentions du Roy, cherchoit à perfectionner les Arts dans le Royaume, il réſolut d'attirer à Paris une perſonne d'un auſſi grand merite qu'eſtoit le Pouſſin, & luy en fit écrire. Mais, ſoit que le Pouſſin attendiſt qu'on luy expliquaſt clairement les avantages qu'on vouloit luy faire, ou qu'ai-

LE POUSSIN. mant autant qu'il faisoit le repos & la douceur qu'il goustoit dans Rome, il eût de la peine à se résoudre de venir à Paris, comme j'ay veû par une de ses lettres, où il témoigne à M. de Chantelou, qu'il ne desire point quitter Rome, mais d'y servir le Roy, M. le Cardinal & M. de Noyers en tout ce qui luy sera commandé: ce ne fut qu'aprés avoir receû la lettre de M. de Noyers & celle du Roy qu'il écrivit à M. de Chantelou qu'il se disposoit pour partir l'Automne suivant.

Du 15. Janvier 1639.

Des 14. & 15. de Janvier 1639.

Quelques charmes qui le retinssent en Italie, il luy eust esté malaisé de ne pas obéir aux ordres que le Roy daigna luy donner, & de n'estre pas satisfait des conditions honorables que M. de Noyers luy marque. Comme j'ay trouvé ce matin ces deux lettres sous ma main avec quelques autres écrits qui regardent nostre illustre Peintre, vous serez bienaise de les voir.

Alors Pymandre me les ayant demandées, commença à lire celle de M. de Noyers.

Lettre de M. de Noyers à M. Poussin.

MOnsieur, Aussitost que le Roy m'eût fait l'honneur de me donner la charge de Surintendant de ses Bastimens, il me vint en pensée de me servir de l'autorité

qu'elle me donne pour remettre en honneur les Arts & les Sciences ; & comme j'ay un amour tout particulier pour la Peinture, je fis dessein de la caresser comme une maistresse bien-aimée, & de luy donner les prémices de mes soins. Vous l'avez sceû par vos amis qui sont de deçà ; & comme je les priay de vous écrire de ma part, que je demandois justice à l'Italie, & que du moins elle nous fist restitution de ce qu'elle detenoit depuis tant d'années, attendant que pour une entiere satisfaction elle nous donnast encore quelques-uns de ses nourrissons. Vous entendez bien que par là je répetois M. le Poussin, & quelque autre excellent Peintre Italien. Et afin de faire connoistre aux uns & aux autres l'estime que le Roy faisoit de vostre personne, & des autres hommes rares & vertueux comme vous, je vous fis écrire ce que je vous confirme par celle-cy qui vous servira de premiere asseûrance de la promesse que l'on vous fait, jusques à ce qu'à vostre arrivée je vous mette en main les Brevets & les Expeditions du Roy, que je vous envoyeray mille écus pour les frais de vostre voyage ; que je vous feray donner mille écus de gages par chacun an, un logement commode dans la Maison du Roy, soit au Louvre à Paris, ou à Fon-

LE POUSSIN.

LE POUSSIN. *tainebleau, à vostre choix; que je vous le feray meubler honnestement pour la premiere fois; que vous y logerez, si vous voulez, cela estant à vostre choix; que vous ne peindrez point en plafond, ni en voûtes, & que vous ne serez obligé que pour cinq années, ainsi que vous le desirez, bien que j'espere que lors que vous aurez respiré l'air de la patrie, difficilement le quitterez-vous.*

Vous voyez maintenant clair dans les conditions que l'on vous propose, & que vous avez desirées. Il reste à vous en dire une seule, qui est que vous ne peindrez pour personne que par ma permission; car je vous fais venir pour le Roy, non pour les particuliers. Ce que je ne vous dis pas pour vous exclure de les servir, mais j'entens que ce ne soit que par mon ordre. Aprés cela venez gayement, & vous asseûrez que vous trouverez icy plus de contentement que vous ne vous en pouvez imaginer. DE NOYERS. *A Ruel ce 14. Janvier 1639. A Monsieur Poussin.*

La lettre du Roy estoit conceûë en ces termes.

CHer & bien-amé, Nous ayant esté fait rapport par aucuns de nos plus specieux ser-

viteurs de l'estime que vous vous estes aquise, & du rang que vous tenez parmi les plus fameux & les plus excellens Peintres de toute l'Italie, & desirant, à l'imitation de nos Prédecesseurs, contribuer autant qu'il nous sera possible à l'ornement & décoration de nos Maisons Royales, en appellant auprés de nous ceux qui excellent dans les Arts, & dont la suffisance se fait remarquer dans les lieux où ils semblent les plus cheris, Nous vous faisons cette lettre pour vous dire que Nous vous avons choisi & retenu pour l'un de nos Peintres ordinaires, & que Nous voulons doresnavant vous employer en cette qualité. A cét effet nostre intention est que la presente receûë, vous ayez à vous disposer de venir par-deçà, où les services que vous nous rendrez seront aussi considerez, que vos œuvres & vostre merite le sont dans les lieux où vous estes, en donnant ordre au sieur de Noyers Conseiller en nostre Conseil d'Estat, Secretaire de nos Commandemens, & Surintendant de nos Bastimens, de vous faire plus particulierement entendre le cas que nous faisons de vous, & le bien & avantage que nous avons résolu de vous faire. Nous n'ajousterons rien à la presente que pour prier Dieu qu'il vous ait en sa

LE POUSSIN. *ſainte garde. Donné à Fontainebleau le 15. Janvier 1639.*

Soit que le Pouſſin euſt de la peine à quitter ſa femme & le ſejour de Rome, ſoit qu'il reſſentiſt en effet quelques incommoditez qui luy fiſſent apprehender celles d'un long voyage; il écrivit au mois de Septembre à M. de Chantelou, qu'il n'eſtoit pas en aſſez bonne ſanté pour ſortir de Rome; & trois mois aprés il manda à M. de Noyers la meſme choſe, & témoigne à M. de Chantelou par une autre lettre du meſme jour qu'il voudroit bien ſe dégager de venir en France.

Le 15. Décembre 1639.

Son retardement & ſes lettres faſchoient d'autant plus M. de Noyers, qu'il avoit crû que le Pouſſin ſeroit à Paris dans la fin de l'année, comme il luy avoit fait eſperer, & comme le Roy & M. le Cardinal s'y attendoient. Cela fit que M. de Chantelou haſta le voyage qu'il devoit faire en Italie, & qu'eſtant arrivé à Rome, il obligea le Pouſſin à partir, & l'amena avec luy en France à la fin de l'année 1640. M. de Noyers le receût avec autant de joye qu'il l'attendoit avec d'impatience, & le preſenta au Cardinal de

Richelieu qui l'embrassa avec cét air agréable & engageant qu'il avoit pour toutes les personnes d'un merite extraordinaire. En suite on le conduisit dans un logis qu'on luy avoit destiné dans le Jardin des Thuilleries, & qu'il trouva meublé & garni de toutes choses. Trois jours aprés il alla à Saint Germain trouver le Roy, qui le receût avec beaucoup de bonté, & luy parla assez longtemps.

Sa Majesté luy ordonna de faire deux grands Tableaux, l'un pour la Chapelle de Saint Germain en Laye, & l'autre pour celle de Fontainebleau; & voulant luy donner encore des marques plus particulieres de son estime, il le déclara son premier Peintre ordinaire, avec trois mille livres de gages, & son logement dans les Thuilleries, comme il est porté par le Brevet qui luy en fut expedié le 20. Mars 1641.

Le Poussin de son costé bienaise que M. de Noyers eust choisi la Cene de Nostre Seigneur pour sujet du Tableau d'Autel de la Chapelle de Saint Germain, se mit aussitost à y travailler, & à faire des desseins pour des Tapisseries que M. de la Planche Tresorier des Bastimens luy proposa de la part de M.

de Noyers; & quoy-qu'outre cela on l'occupast encore à faire des desseins pour les frontispices des Livres qu'on imprimoit au Louvre, il ne laissoit pas de disposer des cartons pour la grande Gallerie du Louvre où il vouloit representer dans des bas-reliefs feints de stuc une suite des actions d'Hercule. Vous en pouvez voir plusieurs desseins de la main du Poussin tres-finis & tres-beaux, qui sont chez M. de Fromont de Veine.

Tant de grands ouvrages que l'on préparoit au Poussin, les graces qu'il recevoit du Roy & de ses Ministres, attiroient sur luy la jalousie des autres Peintres François, particulierement de Voûët & de ses Eleves, qui en toutes rencontres ne manquoient pas de critiquer ce qu'il faisoit.

Fouquiere excellent païsagiste avoit eû ordre de M. de Noyers de peindre des veûës de toutes les principales Villes de France, pour mettre entre les fenestres de la grande Gallerie du Louvre, & en remplir les trumeaux. Il crut que cét ouvrage, qui veritablement eust esté considerable, devoit le rendre maistre de toute la conduite des ornemens de la Gallerie; & comme cela ne réüssissoit pas selon son desir, il fut un de ceux qui se

plaignit le plus du Pouſſin qui en écrivit alors à M. de Chantelou en ces termes. Le Baron de Fouquieres eſt venu me parler avec ſa grandeur accouſtumée. Il trouve fort étrange de ce qu'on a mis la main à l'œuvre de la grande Gallerie ſans luy en avoir communiqué aucune choſe. Il dit avoir un ordre du Roy, confirmé de Monſeigneur de Noyers, prétendant que ſes païſages ſoient l'ornement principal de ce lieu, le reſte n'eſtant ſeulement que des incidens. LE POUSSIN.

Je me ſouviens, dit Pymandre, d'avoir veû ce Fouquieres qui portoit toûjours une longue épée.

C'eſt pourquoy, repartis-je, le Pouſſin l'appelle le Baron, car il euſt crû dégénérer à ſa nobleſſe, s'il n'euſt meſme travaillé avec une épée à ſon coſté.

S'il eſtoit, repliqua Pymandre, parent de certains Fouquieres d'Allemagne, il pouvoit comme eux avoir beaucoup de cœur; car j'en ay oüi parler comme de perſonnes puiſſantes & généreuſes.

Si quelques-uns, répondis-je, ont crû qu'il fuſt de cette famille, ils n'ont pas ſceû que leurs noms ni leurs païs n'ont aucun rapport. Fouquieres le Peintre eſtoit né en Flan-

dre de parens mediocres. Il fut éleve de Brugle le païſagiſte, qu'on appelloit par raillerie Brugle de Velours, parce qu'il eſtoit ſouvent veſtu de cette étoffe, & que ſes habits eſtoient toûjours magnifiques. Ceux dont vous voulez parler ſe nommoient Fouckers; ils eſtoient d'Auſbourg, & les plus riches & accreditez negocians de leur ville. Du temps de l'Empereur Charles V. ils avoient obtenu un Privilege, pour faire ſeuls paſſer de Veniſe en Allemagne toutes les Epiceries qui ſe diſtribuoient en France & dans les autres païs voiſins. Comme elles ne venoient alors du Levant que par la Mer Rouge ſur la Mediterranée, elles eſtoient rares & fort cheres. Ainſi les Fouckers firent une ſi grande fortune, qu'ils eſtoient eſtimez les plus opulens de toute l'Allemagne, où il y a un proverbe, qui dit d'un homme fort accommodé, qu'il eſt auſſi riche que les Fouckers. Cette maiſon eſt encore en grand credit, pluſieurs de cette famille ayant rempli des charges conſiderables dans les Armées & dans la Cour des Empereurs.

On rapporte de ces riches negocians comme une choſe aſſez ſinguliere & curieuſe à ſçavoir, que l'Empereur Charles V. au retour

de Thunis, paſſant en Italie, & delà par la ville d'Auſbourg, fut loger chez eux ; que pour luy marquer davantage leur reconnoiſſance & la joye de l'honneur qu'ils recevoient, un jour parmi les magnificences dont ils le régaloient, ils firent mettre ſous la cheminée un fagot de canelle qui eſtoit une marchandiſe de grand prix, & luy ayant montré une promeſſe d'une ſomme tres-conſiderable qu'ils avoient de luy, y mirent le feu, & en allumerent le fagot, qui rendit une odeur & une clarté d'autant plus douce & plus agreable à l'Empereur, qu'il ſe vit quitte d'une dette que ſes affaires d'alors ne luy permettoient pas de payer facilement, & de laquelle ils luy firent preſent de cette maniere aſſez galante.

Or la famille de Fouquieres Peintre n'a jamais eſté en eſtat de faire de ſi grandes liberalitez. Et quant à luy, pour ſouſtenir ſa vanité ſur le fait de la Nobleſſe que le Roy luy avoit accordée, il ſouffroit volontiers toutes ſortes d'incommoditez, aimant mieux ne point travailler, & ne rien gagner, que de n'eſtre pas conſideré comme un Gentilhomme d'un merite extraordinaire. Il eſt vray que pour ce qui regarde ſes Tableaux, il en a fait

Le Poussin. de tres-excellens, & qu'il avoit une maniere bien plus vraye & meilleure que ſon Maiſtre. Ce qu'il a peint d'aprés le naturel ne peut eſtre plus beau & mieux traité. Il y a quantité de ſes ouvrages à Paris que vous pouvez avoir veûs. Un de ſes diſciples nommé Rendu en a beaucoup copié. Ils ſont morts tous les deux ſans avoir laiſſé de bien.

Mais revenons au Pouſſin. Pendant que pluſieurs cherchoient à diminuër ſa réputation, en blaſmant ſes peintures, il ne laiſſoit pas de travailler aſſez tranquillement. Il acheva le Tableau de la Chapelle de Saint Germain en Laye au mois d'Aouſt 1641. Cét ouvrage eſt traité d'une maniere extraordinaire, tant pour la diſpoſition du ſujet, que pour les beaux effets des lumieres qui ſont diſtribuées avec tant de ſcience, que par ce ſeul Tableau ſi rempli de toutes les plus nobles parties de la Peinture, les ſçavans connurent bien l'excellence de ſon eſprit, & la difference qu'il y avoit de luy aux autres Peintres.

Cela parut encore davantage quand il eût fini le Tableau du Noviciat des Jeſuites, où il a repreſenté un des Miracles de S. François Xavier au Japon. Je vous en parlay il y a

quelque temps comme nous eſtions dans les appartemens des Tuilleries. Cependant bien loin que ces beaux ouvrages & tout ce qu'il faiſoit faire dans la grande Gallerie du Louvre pour l'orner agreablement, & à peu de frais, convainquiſt ſes ennemis de ſon grand merite, ou fiſt ceſſer leur envie; au contraire, cela ne ſervoit qu'à les irriter davantage. Comme il y a peu de perſonnes capables de juger de la perfection des choſes, il ne leur eſtoit pas malaiſé de faire croire aux ignorans que ſes ouvrages conſiderables par leur ſimplicité, n'eſtoient pas comparables à une infinité d'autres que le vulgaire eſtime par la quantité & la richeſſe des ornemens.

Le Mercier Architecte du Roy avoit commencé à faire travailler à la grande Gallerie du Louvre; & dans la voute avoit déja diſpoſé des compartimens pour y mettre des Tableaux avec des bordures & des ornemens à ſa maniere, c'eſt à dire, fort peſans & maſſifs. Car quoy-qu'il euſt des qualitez d'un tres-bon Architecte, il n'avoit pas néanmoins toutes celles qui ſont neceſſaires pour la beauté & l'enrichiſſement des dedans.

De-ſorte que le Pouſſin fit changer ce qui avoit eſté commencé par le Mercier, comme

LE POUSSIN. choſes qui ne luy paroiſſoient nullement convenables ni au lieu ni au deſſein qu'il avoit formé. Ce changement offenſa le Mercier, qui s'en plaignit; & les Peintres mal contens ſe joignirent à luy pour décrier tout ce que le Pouſſin faiſoit.

On voyoit alors le Tableau qu'il avoit fait au grand Autel du Noviciat des Jeſuites. Il y en avoit auſſi un de Voûët à un des Autels de la meſme Egliſe, que ceux de ſon parti faiſoient valoir autant qu'ils pouvoient, diſant que ſa maniere approchoit de celle du Guide. Cependant ils eſtoient aſſez empeſchez à reprendre quelque choſe dans celuy du Pouſſin qui eſt d'une beauté ſurprenante, & dont les expreſſions ſont ſi belles & ſi naturelles, que les ignorans n'en ſont pas moins touchez que les ſçavans. Pour y marquer néanmoins quelque defaut, & ne pas ſouffrir qu'il paſſaſt pour un ouvrage accompli, ils publioient par tout que le Chriſt qui eſt dans la gloire avoit trop de fierté, & qu'il reſſembloit à un Jupiter tonnant.

Ces diſcours n'auroient pas eſté capables de toucher le Pouſſin, s'il n'euſt ſceû qu'ils alloient juſques à M. de Noyers qui les écoutoit, & qui peut-eſtre en fit paroiſtre quel-

que chose. Cela donna occasion au Pous- LE POUSSIN.
sin de luy écrire une grande lettre qu'il commença par luy dire : Qu'il auroit souhaité de mesme que faisoit autrefois un Philosophe, qu'on pust voir ce qui se passe dans l'homme, parce que non-seulement on y découvriroit le vice & la vertu, mais aussi les sciences & les bonnes disciplines ; ce qui seroit d'un grand avantage pour les personnes sçavantes, desquelles on pourroit mieux connoistre le merite : mais comme la nature en a usé d'une autre sorte, il est aussi difficile de bien juger de la capacité des personnes dans les sciences & dans les arts, que de leurs bonnes ou de leurs mauvaises inclinations dans les mœurs.

Que toute l'étude & l'industrie des gens sçavans ne peut obliger le reste des hommes à avoir une croyance entiere en ce qu'ils disent. Ce qui de tout temps a esté assez connu à l'égard des Peintres non-seulement les plus anciens, mais encore les modernes, comme d'un Annibal Carache, & d'un Dominiquin, qui ne manquerent ni d'art, ni de science, pour faire juger de leur merite, qui pourtant ne fut point connu, tant par un effet de leur mauvaise fortune, que par les bri-

LE POUSSIN. » gues de leurs envieux qui joüirent pendant » leur vie d'une réputation & d'un honneur » qu'ils ne meritoient point. Qu'il se peut met- » tre au rang des Caraches & des Domini- » quins dans leur malheur. Et s'adressant à M. » de Noyers, il se plaint de ce qu'il preste » l'oreille aux médisances de ses ennemis, luy » qui devroit estre son protecteur, puis que » c'est luy qui leur donne occasion de le ca- » lomnier, en faisant oster leurs Tableaux des » lieux où ils estoient, pour y placer les siens.

» Que ceux qui avoient mis la main à ce » qui avoit esté commencé dans la grande Gal- » lerie, & qui prétendoient y faire quelque » gain, ceux encore qui esperoient avoir quel- » ques Tableaux de sa main, & qui s'en voyoient » privez par la défense qu'il luy a faite de ne » point travailler pour les particuliers, sont au- » tant d'ennemis qui crient sans cesse contre » luy. Qu'encore qu'il n'ait rien à craindre » d'eux, puis que par la grace de Dieu il s'est » aquis des biens qui ne sont point des biens » de fortune qu'on luy puisse oster, mais avec » lesquels il peut aller par tout : la douleur » néanmoins de se sentir si maltraité, luy four- » niroit assez de matiere pour faire voir les rai- » sons qu'il a de soustenir ses opinions plus soli-

des

des que celles des autres, & luy faire con- « LE POUSSIN.
noiſtre l'impertinence de ſes calomniateurs. «
Mais que la crainte de luy eſtre ennuyeux «
le réduit à luy dire en peu de mots, que ceux «
qui le dégouſtent des ouvrages qu'il a com- «
mencez dans la grande Gallerie ſont des igno- «
rans, ou des malicieux. Que tout le monde «
en peut juger de la ſorte, & que luy-meſ- «
me devroit bien s'appercevoir que ce n'a point «
eſté par haſard, mais avec raiſon qu'il a évi- «
té les defauts & les choſes monſtrueuſes qui «
paroiſſoient déja aſſez dans ce que le Mer- «
cier avoit commencé, telles que ſont la lour- «
de & deſagreable peſanteur de l'ouvrage, l'ab- «
baiſſement de la voûte qui ſembloit tomber «
en bas, l'extréme froideur de la compoſi- «
tion; l'aſpect melancolique, pauvre & ſec de «
toutes les parties; & certaines choſes contrai- «
res & oppoſées miſes enſemble, que les ſens «
& la raiſon ne peuvent ſouffrir, comme ce «
qui eſt trop gros & ce qui eſt trop délié; les «
parties trop grandes & celles qui ſont trop «
petites; le trop fort & le trop foible, avec un «
accompagnement entier d'autres choſes deſa- «
greables. «

Il n'y avoit, continuë-t-il dans ſa lettre, «
aucune varieté; rien ne ſe pouvoit ſouſtenir; «

LE POUSSIN.

» l'on n'y trouvoit ni liaiſon, ni ſuite. Les grandeurs des quadres n'avoient aucune proportion avec leurs diſtances, & ne ſe pouvoient voir commodément, parce que ces quadres eſtoient placez au milieu de la voûte, & juſtement ſur la teſte des regardans, qui ſe feroient, s'il faut ainſi dire, aveuglez en penſant les conſiderer. Tout le compartiment eſtoit défectueux, l'Architecte s'eſtant aſſujeti à certaines conſoles qui regnent le long de la corniche, leſquelles ne ſont pas en pareil nombre des deux coſtez, puis qu'il s'en trouve quatre d'un coſté, & cinq à l'oppoſite : ce qui auroit obligé à défaire tout l'ouvrage, ou bien y laiſſer des defauts inſupportables.

Aprés avoir ainſi remarqué ces manquemens, & apporté les raiſons qu'il avoit eûës de tout changer, il juſtifie ſa conduite, & ce qu'il a fait, en faiſant comprendre de quelle ſorte l'on doit regarder les choſes pour en bien juger.

» Il faut ſçavoir, dit-il, qu'il y a deux manieres de voir les objets, l'une en les voyant ſimplement, & l'autre en les conſiderant avec attention. Voir ſimplement n'eſt autre choſe que recevoir naturellement dans l'œil la

forme & la ressemblance de la chose veuë. « Le Poussin.
Mais voir un objet en le considerant, c'est «
qu'outre la simple & naturelle réception de «
la forme dans l'œil, l'on cherche avec une «
application particuliere les moyens de bien «
connoistre ce mesme objet : Ainsi on peut «
dire que le simple aspect est une operation «
naturelle, & que ce que je nomme le *Prospect* est un office de raison qui dépend de «
trois choses, sçavoir de l'œil, du rayon visuel, & de la distance de l'œil à l'objet : & «
c'est de cette connoissance dont il seroit à «
souhaiter que ceux qui se meslent de donner «
leur jugement fussent bien instruits. «

M'estant un peu arresté, je regarday Pymandre, & luy dis, Ne vous lassez pas, je vous prie, du recit que je vous fais de la lettre du Poussin. Outre que vous verrez de quelle sorte il justifie sçavamment la conduite qu'il a tenuë dans ses ouvrages, vous y apprendrez à bien juger, & à ne pas vous laisser prévenir facilement par les fausses opinions de ceux qui approuvent ou qui blasment les choses trop legerement. Aprés cela je repris ainsi mon discours.

Il faut observer, continuë le Poussin, que «
le lambris de la Gallerie a vingt-un pieds de «

LE POUS-SIN. » haut, & vingt-quatre pieds de long d'une fe-
» nestre à l'autre. La largeur de la Gallerie qui
» sert de distance pour considerer l'étenduë du
» lambris a aussi vingt-quatre pieds. Le Tableau
» du milieu du lambris a douze pieds de long sur
» neuf pieds de haut, y compris la bordure :
» de-sorte que la largeur de la Gallerie est d'u-
» ne distance proportionnée pour voir d'un
» coup d'œil le Tableau qui doit estre dans le
» lambris. Pourquoy donc dit-on que les Ta-
» bleaux des lambris sont trop petits, puis que
» toute la Gallerie se doit considerer par par-
» ties, & chaque trumeau en particulier ? Du
» mesme endroit & de la mesme distance on
» doit regarder d'un seul coup d'œil la moitié
» du cintre de la voûte audessus du lambris, &
» l'on doit connoistre que tout ce que j'ay dis-
» posé dans cette voûte doit estre consideré
» comme y estant attaché & en plaque, sans
» prétendre qu'il y ait aucun corps qui rompe
» ou qui soit au-delà & plus enfoncé que la
» superficie de la voûte, mais que le tout fait
» également son cintre & sa figure.

» Que si j'eusse fait ces parties qui sont at-
» tachées ou feintes estre attachées à la voûte,
» & les autres que l'on dit estre trop petites,
» plus grandes qu'elles ne sont, je serois tom-

LE POUSSIN.

bé dans les mesmes defauts qu'on avoit faits, " & j'aurois paru aussi ignorant que ceux qui " ont travaillé & qui travaillent encore aujour- " d'huy à plusieurs ouvrages considerables, les- " quels font bien voir qu'ils ne sçavent pas que " c'est contre l'ordre & les exemples que la " nature mesme nous fournit, de poser les cho- " ses plus grandes & plus massives aux endroits " les plus élevez, & de faire porter aux corps " les plus délicats & les plus foibles ce qui est " le plus pesant & le plus fort. C'est cette igno- " rance grossiere qui fait que tous les édifices " conduits avec si peu de science & de juge- " ment, semblent patir, s'abbaisser, & tomber " sous le faix, au lieu d'estre égayez, *sveltes*, & " legers, & paroistre se porter facilement, com- " me la nature & la raison enseignent à les " faire. "

Qui est celuy qui ne comprendra pas quel- " le confusion auroit paru si j'avois mis des " ornemens dans tous les endroits où les criti- " ques en demandent ; & que si ceux que j'ay " placez avoient esté plus grands qu'ils ne " sont, ils se feroient voir sous un plus grand " angle, & avec trop de force, & ainsi vien- " droient à offenser l'œil, à cause principale- " ment que la voûte reçoit une lumiere égale "

Le Poussin.

» & uniforme en toutes ſes parties ? N'auroit-il » pas ſemblé que cette partie de la voûte au- » roit tiré en bas, & ſe ſeroit détachée du reſte » de la Gallerie, rompant la douce ſuite des » autres ornemens? Si c'eſtoit des choſes réelles, » comme je prétens qu'elles paroiſſent, qui ſe- » roit ſi mal aviſé de placer les plus grandes » & les plus peſantes dans un lieu où elles ne » pourroient ſe maintenir ? Mais tous ceux qui » ſe meſlent d'entreprendre de grands ouvrages » ne ſçavent pas que les diminutions à l'œil » ſe font d'une autre maniere, & ſe conduiſent » par des raiſons particulieres dans les choſes » élevées perpendiculairement en hauteur, & » dont les paralleles ont leur point de con- » cours au centre de la terre.

Pour répondre à ceux qui ne trouvoient pas la voûte de la Gallerie aſſez riche, le » Pouſſin ajouſte ; qu'on ne luy a jamais pro- » poſé de faire le plus ſuperbe ouvrage qu'il » puſt imaginer, & que ſi on euſt voulu l'y » engager, il auroit librement dit ſon avis, & » n'auroit pas conſeillé de faire une entrepriſe » ſi grande & ſi difficile à bien exécuter : pre- » mierement, à cauſe du peu d'ouvriers qui ſe » trouvent à Paris capables d'y travailler ; ſe- » condement, à cauſe du long-temps qu'il euſt

fallu y employer ; & en troiſiéme lieu, à cau- « Le Poussin.
ſe de l'exceſſive dépenſe qui ne luy ſemble «
pas bien employée dans une Gallerie d'une «
ſi grande étenduë, qui ne peut ſervir que d'un «
paſſage, & qui pourroit encore un jour tom- «
ber dans un auſſi mauvais eſtat qu'il l'avoit «
trouvée, la negligence & le trop peu d'a- «
mour que ceux de noſtre nation ont pour les «
belles choſes eſtant ſi grande, qu'à peine ſont- «
elles faites qu'on n'en tient plus de compte, «
mais au contraire on prend ſouvent plaiſir à «
les détruire. Qu'ainſi il croyoit avoir tres- «
bien ſervi le Roy, en faiſant un ouvrage plus «
recherché, plus agreable, plus beau, mieux «
entendu, mieux diſtribué, plus varié, en moins «
de temps, & avec beaucoup moins de dépen- «
ſe que celuy qui avoit eſté commencé. Mais «
que ſi l'on vouloit écouter les differens avis, «
& les nouvelles propoſitions que ſes enne- «
mis pourroient faire tous les jours, & qu'el- «
les agreaſſent davantage que ce qu'il taſ- «
choit de faire, nonobſtant les bonnes raiſons «
qu'il en rendoit, il ne pouvoit s'y oppoſer ; «
au contraire, qu'il cederoit volontiers ſa pla- «
ce à d'autres qu'on jugeroit plus capables. «
Qu'au moins il auroit cette joye d'avoir eſté «
cauſe qu'on auroit découvert en France des «

„ gens habiles que l'on n'y connoiſſoit pas, leſ-
„ quels pourroient embellir Paris d'excellens
„ ouvrages qui feroient honneur à la nation.

Il parle enſuite de ſon Tableau du Novi-
„ ciat des Jeſuites, & dit, Que ceux qui pré-
„ tendent que le Chriſt reſſemble plûtoſt à un
„ Jupiter tonnant qu'à un Dieu de miſericor-
„ de, devoient eſtre perſuadez qu'il ne luy man-
„ quera jamais d'induſtrie pour donner à ſes
„ figures des expreſſions conformes à ce qu'el-
„ les doivent repreſenter; mais qu'il ne peut,
(ce ſont ſes propres termes dont il me
„ ſouvient) qu'il ne peut, dis-je, & ne doit
„ jamais s'imaginer un Chriſt en quelque action
„ que ce ſoit, avec un viſage de *torticolis, ou*
„ *d'un pere doüillet*, veû qu'eſtant ſur la terre
„ parmi les hommes, il eſtoit meſme difficile
„ de le conſiderer en face.

Il s'excuſe ſur ſa maniere de s'énoncer, &
„ dit, qu'on doit luy pardonner, parce qu'il a
„ vécu avec des perſonnes qui l'ont ſceû en-
„ tendre par ſes ouvrages, n'eſtant pas ſon meſ-
„ tier de ſçavoir bien écrire.

„ Enfin il finit ſa lettre en faiſant voir, qu'il
„ ſentoit bien ce qu'il eſtoit capable de faire,
„ ſans s'en prévaloir, ni rechercher la faveur;
„ mais pour rendre toûjours témoignage à la
verité,

verité, & ne tomber jamais dans la flate- " LE POUSSIN.
rie qui sont trop opposées pour se rencontrer "
ensemble. "

Cependant, soit que le Poussin fust rebuté d'avoir toûjours à se défendre de ses ennemis & des envieux de sa gloire, luy qui sur toutes choses aimoit le repos, & n'avoit d'autre but que de se perfectionner dans son art, il demanda congé pour faire un voyage à Rome, afin de mettre ordre à ses affaires, & d'amener sa femme en France pour mieux s'appliquer ensuite aux grands travaux qu'on luy préparoit. Il partit vers la fin de Septembre 1642. & arriva à Rome le 5. Novembre de la mesme année. Il ne fut pas long-temps sans apprendre la mort du Cardinal de Richelieu qui arriva le 4. Décembre ensuivant. Cette nouvelle l'empescha de penser à son retour; & comme * le Roy ne survécut gueres plus de cinq mois son premier Ministre, & que M. de Noyers se retira de la Cour, ces changemens rompirent toutes les mesures que le Poussin eust pû prendre pour s'établir en France.

* Il mourut le 14. May 1643.

Il ne pensa donc plus qu'à travailler à Rome, & ce fut dans ce temps-là qu'il se disposa à faire un Tableau du ravissement de

Saint Paul que M. de Chantelou luy demanda pour accompagner un petit Tableau de Raphaël qu'il avoit acheté en passant à Boulogne, dans lequel est peint la Vision d'Ezechiel, lors que Dieu luy apparut au milieu de quatre animaux. Avant que de le commencer, il écrivit à M. de Chantelou,
Le 2. Juillet 1643.
» Qu'il craignoit que sa main tremblante ne luy » manquast en un ouvrage qui devoit accompa- » gner celuy de Raphaël. Qu'il avoit de la peine » à se résoudre à y travailler s'il ne luy pro- » mettoit que son Tableau ne serviroit que de » couverture à celuy de Raphaël, ou du moins » qu'il ne les feroit jamais paroistre l'un auprés » de l'autre, croyant que l'affection qu'il avoit » pour luy estoit assez grande pour ne per- » mettre pas qu'il receust un affront.

Sur la fin de la mesme année, il luy envoya ce Tableau du ravissement de Saint Paul, & luy répete encore par sa lettre du 2. » Décembre 1643. Qu'il le supplie, tant pour » éviter la calomnie, que la honte qu'il auroit » qu'on vist son Tableau en parangon de celuy » de Raphaël, de le tenir separé & éloigné de » ce qui pourroit le ruiner, & luy faire perdre si » peu qu'il a de beauté. Mais le Cavalier del Pozzo écrivit quasi dans le mesme temps deux

lettres par lesquelles il parle si avantageusement du Tableau de Saint Paul, qu'il ne l'estime pas moins que celuy de Raphaël qu'il avoit achepté à Boulogne. Il dit que c'est ce que le Poussin a fait de meilleur, & qu'en les comparant l'un avec l'autre, on pourra voir que la France a eû son Raphaël aussi-bien que l'Italie.

Au commencement de Janvier 1644. le Poussin envoya encore à son ami une copie de la Vierge de Raphaël qui est au Palais Farnese, & qu'on appelle *La Madona della Gatta*, peinte par un nommé Ciccio Napolitain; une autre copie d'une Vierge aussi de Raphaël, laquelle tient le petit Jesus, faite par le sieur Mignard; une autre peinte d'aprés le Parmesan par Nocret, & une autre copiée par Claude le Rieux; les Portraits du Pape Leon X. copiez par le sieur Errard, un Dieu de Pitié d'aprés le Carache par le Maire, & une petite Vierge peinte par le Rieux.

Il luy fit tenir à la fin du mesme mois huit Bustes qu'il avoit eûs du sieur Hypolyte Vitelleschi, & luy écrivit qu'entre ces Bustes il y a un Euripide & un jeune Auguste d'une excellente maniere: mais

LE POUSSIN. que la difficulté avoit esté de les faire sortir de Rome, où alors on estoit extrémement exact à bien garder toutes les choses antiques. Il en estoit pourtant venu à bout, car il n'y avoit rien qu'il ne fist pour servir ses amis; & s'il estoit un bon œconome de leur bourse lors qu'il faisoit quelque achat pour eux, il ne l'estoit pas moins pour le payement de ses propres ouvrages. Car comme on luy porta cent écus pour le Tableau de Saint Paul, il n'en prit que cinquante, & l'on sçait que pour tous les autres Tableaux qu'il a faits il en a usé de mesme. Aussi travailloit-il bien moins pour l'interest que pour sa gloire.

Quelque temps auparavant il avoit sceû le retour de M. de Noyers à la Cour. Et comme ensuite on le pressoit fortement d'aller en France, pour finir seulement la gran-
Par sa lettre du 26. Juin 1644. » de Gallerie, il fit réponse, Qu'il ne desiroit
» y retourner qu'aux conditions de son pre-
» mier voyage, & non pour achever seule-
» ment la Gallerie, dont il pouvoit bien en-
» voyer de Rome les desseins & les modelles.
» Qu'il n'iroit jamais à Paris pour y avoir
» l'employ d'un simple particulier quand on
» luy couvriroit d'or tous ses ouvrages. Aussi

voyant bien que les choſes n'eſtoient plus à la Cour au meſme eſtat qu'auparavant, il ne penſoit qu'à travailler à Rome, & à demeurer en repos.

Il commença les Tableaux des ſept Sacremens que nous voyons icy. Le premier qu'il fit, fut celuy de l'Extréme-Onction: il le finit au mois d'Octobre de l'année mil ſix cens quarante-quatre, & ſix mois aprés il l'envoya en France. Ce Tableau fut un de ceux qui luy plut beaucoup. Lors qu'il ne faiſoit que de l'ébaucher, il écrivit qu'en vieilliſſant il ſe ſentoit plus que jamais enflammé du deſir de bien faire; & comme il formoit toûjours ſes penſées ſur ce qu'il avoit leû des Tableaux des anciens Peintres Grecs, il manda, Que ce devoit eſtre un « ſujet tel qu'Appelle avoit accouſtumé d'en « choiſir, lequel ſe plaiſoit à repreſenter des « perſonnes mourantes. «

Vers la fin de Juillet de la meſme année il acheta encore quatre teſtes de marbre. La premiere repreſentoit le dernier Ptolemée frere de Cleopatre, & il l'eſtimoit ſeule cent piſtoles. La deuxiéme eſtoit une teſte de femme d'une excellente maniere. Elle regarde en haut, & appartenoit autrefois à

LE POUSSIN. Cherubin Albert fameux Peintre. Elle a les oreilles percées pour y attacher quelques ornemens. On la nommoit chez les Alberti, *La Lucrece*. La troisiéme est de Julia Augusta. La quatriéme paroist un Drusus. Mais n'ayant pas eû moins de difficulté à faire sortir de Rome ces quatre Bustes que les huit précedens, on ne les receût qu'au mois de Février 1646. avec le Sacrement de Confirmation.

Peu de temps aprés il commença pour M. le Présidént de Thou ce beau Tableau du Crucifiement qui est dans le Cabinet du sieur Stella; & au mois de Janvier 1647. il envoya le troisiéme Sacrement, qui est le Baptesme.

Dans des lettres qu'il écrivit quelque temps aprés à un de ses amis, il répond à ceux qui avoient trouvé trop douce la maniere de son Tableau du Baptesme, & les renvoyant au Boccalini, pour voir de quelle sorte il répond à ceux qui se plaignent à Apollon que la tarte du Guarini estoit trop sucrée, (c'est sa Comedie du Pastor Fido,) » il dit, Que pour luy il ne chante pas toû- » jours sur un mesme ton; qu'il sçait varier sa » maniere selon les differens sujets, & que la

médiſance & la réprehenſion l'ont toûjours « Le Pousſin.
engagé à mieux faire. «

Ce fut dans la meſme année 1647. qu'il acheva encore le Sacrement de Penitence, celuy de l'Ordre, & celuy de l'Euchariſtie, qui eſt la Cene; & que le ſieur Pointel receût icy ce beau Tableau de Moïſe ſauvé des eaux, qui eſt preſentement dans le Cabinet du Roy. Ce fut au ſujet de ce Tableau qu'il écrivit une grande lettre à M. de Chantelou, par laquelle il luy mande, Que ſi ce der- «
nier ouvrage luy a donné tant d'amour lors «
qu'il l'a veû, ce n'eſt pas qu'il ait eſté fait «
avec plus de ſoin que celuy qu'il avoit re- «
ceû de luy auparavant, mais qu'il doit con- «
ſiderer que c'eſt la qualité du ſujet, & la diſ- «
poſition dans laquelle il ſe trouve luy-meſme, «
en le voyant, qui cauſe un tel effet. Que les «
ſujets des Tableaux qu'il fait pour luy, doi- «
vent eſtre repreſentez d'une autre maniere; «
& que c'eſt en cela que conſiſte tout l'arti- «
fice de la Peinture. Que c'eſt juger avec trop «
de précipitation de ſes ouvrages; qu'eſtant «
difficile de donner ſon jugement ſi l'on n'a «
une grande pratique & la theorie jointes en- «
ſemble, les ſens ſeuls ne doivent pas le fai- «
re, mais y appeller la raiſon. Que pour cela «

» il veut bien l'avertir d'une chose importan-
» te qui luy fera connoistre ce qu'un Peintre
» doit observer dans la representation des cho-
» ses qu'il traite. C'est que les anciens Grecs
» inventeurs des beaux Arts, trouverent plu-
» sieurs modes par le moyen desquels ils pro-
» duisirent les effets merveilleux qu'on a re-
» marquez dans leurs ouvrages. Qu'il entend
» par le mot de mode, la raison, la mesure,
» ou la forme dont il se sert dans tout ce qu'il
» fait, & par laquelle il se sent obligé à de-
» meurer dans de justes bornes, & à travail-
» ler avec une certaine mediocrité, modera-
» tion, & ordre déterminé qui établissent l'ou-
» vrage que l'on fait dans son estre veritable.

» Que le mode des anciens estant une com-
» position de plusieurs choses, il arrive que de
» la varieté & difference qui se rencontre dans
» l'assemblage de ces choses, il en naist autant
» de differents modes, & que de chacun ainsi
» composé de diverses parties mises ensemble
» avec proportion, il en procede une secrette
» puissance d'exciter l'ame à differentes pas-
» sions. Que de là les anciens attribuerent à
» chacun de ces modes une proprieté particu-
» liere, selon qu'ils reconnurent la nature des
» effets qu'ils estoient capables de causer : com-
me

me au mode qu'ils nommerent Dorien, des « Le Poussin.
ſentimens graves & ſerieux ; au Phrygien, des «
paſſions vehementes ; au Lydien, ce qu'il y a «
de doux, de plaiſant & d'agreable ; à l'Ioni- «
que, ce qui convient aux Baccanales, aux «
feſtes, & aux danſes. Que comme, à l'imita- «
tion des Peintres, des Poëtes & des Muſiciens «
de l'Antiquité, il ſe conduit ſur cette idée: «
c'eſt auſſi ce qu'on doit obſerver dans ſes ou- «
vrages, où, ſelon les differens ſujets qu'il trai- «
te, il taſche non ſeulement de repreſenter ſur «
les viſages de ſes figures des paſſions diffe- «
rentes, & conformes à leurs actions, mais «
encore d'exciter & faire naiſtre ces meſmes «
paſſions dans l'ame de ceux qui voyent ſes «
Tableaux. «

Il ſeroit dangereux, dit Pymandre, que la Peinture euſt autant de force que la Muſique pour émouvoir les paſſions : les excellens Peintres ſeroient en eſtat de faire bien des deſordres. N'avez-vous jamais oüi parler d'un Muſicien qui par ſon art ſe rendoit le maiſtre abſolu de ceux qui l'écoutoient. Erric II. Roy des Danois en ayant entendu conter des choſes ſurprenantes, voulut le voir, & éprouver s'il produiroit des effets conformes à ce qu'il avoit oüi dire. Luy ayant commandé d'exci- *Saxo-Gram.*

ter une paſſion guerriere dans l'ame de ceux qui eſtoient preſens : ce Muſicien fit auſſitoſt entendre un ſon martial, & des cadences ſi animées, qu'il les mit tous en colere. Chacun commença à chercher des armes ; & le Roy meſme entra dans une fureur ſi étrange, qu'il échapa des mains de ſes gardes pour prendre ſon épée, qu'il paſſa au travers du corps de quatre perſonnes de ſa ſuite.

Veritablement, luy dis-je, une muſique de cette nature ne ſeroit pas fort divertiſſante, & il n'y auroit pas de plaiſir, comme vous dites, d'avoir des Peintres qui cauſaſſent de ſi cruels effets. Auſſi ceux qui ont crû que la muſique eſtoit neceſſaire aux plus grands politiques, qui l'ont miſe entre les diſciplines illuſtres, & meſme qui ont dit qu'il eſtoit auſſi honteux de ne la ſçavoir pas, que d'ignorer les lettres, n'ont pas prétendu qu'on en fiſt un pareil uſage ; & je croy auſſi que ce n'eſtoit pas l'intention du Pouſſin de mettre ceux qui verroient ſes Tableaux dans un ſi grand peril.

Platon.
Ariſtote.
Tam turpe eſt Muſicam neſcire quàm litteras.
S. Iſidore.

Cependant ſi l'on conſidere bien la pluſpart des choſes qu'il a faites, on trouvera qu'il obſervoit exactement les maximes dont je viens de vous parler, & l'on verra dans ſes

ouvrages des marques de ſon application à les rendre conformes en toutes choſes aux ſujets qu'il traitoit. LE POUSSIN.

Outre le dernier des ſept Sacremens qu'il envoya au commencement de l'année 1648. il finit pour M. du Freſne Annequin une Vierge aſſiſe ſur des degrez, qui eſt preſentement à l'Hoſtel de Guiſe; pour le ſieur Pointel le Tableau de Rebecca; pour M. Lumague un grand païſage où Diogene rompt ſon écuelle ; deux pour le ſieur Ceriſiers, dont l'un repreſente le corps de Phocion que l'on emporte; & l'autre, comme l'on en ramaſſe les cendres ; un païſage où eſt un grand chemin, qui eſt dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine ; un petit Tableau du Bapteſme de Saint Jean, peint ſur un fond de bois, pour M. de Chantelou l'aiſné.

En 1649. il peignit pour le ſieur Pointel un grand païſage, où eſt repreſenté Polypheme; un Tableau d'une Vierge qu'on appelle des dix figures ; & un Jugement de Salomon, qui eſt preſentement dans le Cabinet de Monſieur de Harlay Procureur Général. Ce Tableau eſt admirable pour la correction du deſſein, & la beauté des expreſſions.

Il fit auſſi pour M. Scarron un raviſſe-

Le Poussin. ment de Saint Paul ; & pour le ſieur Stella un Tableau où Moïſe frape le rocher, tout different de celuy qu'il avoit fait autrefois pour M. de Gillier.

En Septembre 1649. Ce fut au ſujet de cét ouvrage qu'il écrivit une lettte au ſieur Stella, par laquelle il » luy témoigne, qu'il a eſté bien-aiſe d'appren- » dre qu'il en eſtoit content, & auſſi d'avoir » ſceû ce qu'on en diſoit. Et parce qu'on avoit trouvé à redire ſur la profondeur du lit où l'eau coule, qui ſemble n'avoir pû eſtre fait en ſi peu de temps, ni diſpoſé par la nature dans un lieu auſſi ſec & auſſi aride que le » deſert où eſtoient les Iſraëlites, il dit, Qu'on » ne doit pas s'arreſter à cette difficulté. Qu'il » eſt bien-aiſe qu'on ſçache qu'il ne travail- » le point au haſard, & qu'il eſt en quelque » maniere aſſez bien inſtruit de ce qui eſt per- » mis à un Peintre dans les choſes qu'il veut » repreſenter, leſquelles ſe peuvent prendre & » conſiderer comme elles ont eſté, comme elles » ſont encore, ou comme elles doivent eſtre. » Qu'apparemment la diſpoſition du lieu où » ce miracle ſe fit devoit eſtre de la ſorte qu'il » l'a figurée, parce qu'autrement l'eau n'auroit » pû eſtre ramaſſée, ni priſe pour s'en ſervir » dans le beſoin qu'une ſi grande quantité de

peuple en avoit, mais qu'elle se seroit répanduë de tous costez. Que si à la création du monde la terre eust receû une figure uniforme, & que les eaux n'eussent point trouvé des lits & des profondeurs, sa superficie auroit esté toute couverte & inutile aux animaux; mais que dés le commencement Dieu disposa toutes choses avec ordre & raport à la fin pour laquelle il perfectionnoit son ouvrage. Ainsi dans des évenemens aussi considerables que fut celuy du frapement du rocher, on peut croire qu'il arrive toûjours des choses merveilleuses; de-sorte que n'estant pas aisé à tout le monde de bien juger, on doit estre fort retenu, & ne pas décider temerairement.

Le Poussin.

En 1650. il fit pour un Marchand de Lion un Tableau, où Nostre Seigneur guerit les aveugles au sortir de la ville de Jerico. Ce Tableau est un des beaux qui soient sortis de sa main, tant pour la belle disposition du sujet, & la force du dessein, que pour la couleur & les belles expressions des figures. En 1667. ce Tableau servit de sujet aux conferences de l'Academie de Peinture, & alors on fit de sçavantes remarques sur toutes les parties de cét ouvrage, qui aprés avoir

Le sieur Reynon.

LE POUSSIN. passé dans le Cabinet du Duc de Richelieu, est presentement dans celuy du Roy.

Il y avoit long-temps que les amis du Poussin souhaitoient d'avoir son portrait. Il avoit témoigné à M. de Chantelou qu'il desiroit de le contenter, mais qu'il se trouvoit à Rome peu de Peintres qui fissent bien des portraits, & qu'il ne voyoit que le seul M. Mignard qui en fust capable.

Au mois de May 1650. M. de Chantelou receût une lettre, par laquelle le Poussin luy écrivit, qu'ayant luy-mesme travaillé à faire son portrait, il se disposoit à le luy envoyer dans peu. Qu'il avoit de la peine à le finir, parce qu'il y avoit 28. ans qu'il n'en avoit fait. Un mois aprés ce Portrait arriva à Paris; & comme il en fit deux en mesme temps, differens pourtant l'un de l'autre, il envoya le second un mois aprés au sieur Pointel. Le Poussin estoit alors âgé de 56. ans.

Dans la mesme année il fit un grand païsage, où l'on voit une femme qui se lave les pieds. Ce Tableau a esté à M. Passart Maistre des Comptes.

L'année d'aprés il peignit pour le Duc de Crequi Ambassadeur à Rome, une Vierge dans un païsage, accompagnée de plusieurs

figures. Pour le ſieur Raynon un Moïſe trouvé ſur les eaux : la compoſition en eſt agréable : il eſt preſentement dans le Cabinet de M. le Marquis de Seignelay. Pour le ſieur Pointel deux païſages, l'un repreſentant un orage, & l'autre un temps calme & ſerain : ils ſont à Lion chez le ſieur Bay Marchand.

Ce fut encore dans le meſme temps qu'il fit pour le meſme Pointel deux grands païſages : dans l'un il y a un homme mort & entouré d'un ſerpent, & un autre homme effrayé qui s'enfuit. Ce Tableau que M. du Pleſſis Rambouïllet acheta aprés la mort du ſieur Pointel, eſt preſentement dans le Cabinet de M. Moreau premier Valet de Garderobe du Roy, & doit eſtre regardé comme un des plus beaux païſages que le Pouſſin ait faits.

En 1653. il fit pour M. de Mauroy Intendant des Finances une Nativité de Noſtre Seigneur, & les Paſteurs qui viennent l'adorer : elle eſt dans le Cabinet de M. de Boisfranc. Il peignit auſſi pour le ſieur Pointel N. S. en Jardinier, & la Magdeleine à ſes pieds. Pour M. le Noſtre, la Femme adultere, qui paroiſt aux pieds de Jeſus-Chriſt dans une contenance abbatuë, & touchée de douleur, &

LE POUSSIN. les Pharisiens confus de leur malice, qui s'en retournent pleins de dépit & de colere.

En 1654. il fit pour le sieur Stella un Moïse exposé sur les eaux. C'est un Tableau admirable pour l'excellence du païsage, & la sçavante maniere dont le sujet est traité.

En 1655. pour M. Mercier Tresorier à Lion, Saint Pierre & Saint Jean qui guerissent un boëteux : pour M. de Chantelou, une Vierge grande comme nature. Ce Tableau a 9. pieds de haut sur 5. pieds de large.

Le Poussin estoit trop sçavant dans son art pour n'en pas connoistre toutes les parties, & trop sincere pour ne pas avoüer qu'il y en avoit qu'il possedoit moins parfaitement que

En 1655. les autres. Quand il envoya à M. de Chantelou ce Tableau de la Vierge dont je viens de parler, il voulut luy-mesme prévenir le jugement que l'on en feroit, & témoigner qu'il sçavoit bien qu'on n'y trouveroit pas tous les charmes du coloris & du pinceau. C'est pourquoy il écrivit à M. de Chantelou, de luy en mander librement son avis.
» Mais qu'il le prioit de considerer que tous
» les talens de la peinture ne sont pas donnez
» à un seul homme : qu'ainsi il ne faut point
» chercher dans son ouvrage ceux qu'il n'a pas receûs.

receûs. Qu'il ſçait bien que toutes les perſonnes qui le verront ne ſeront pas d'un meſme ſentiment, parce que les gouſts des amateurs de la peinture ne ſont pas moins differens que ceux des Peintres; & cette difference de gouſts eſt la cauſe de la diverſité qui ſe trouve dans les travaux des uns & dans les jugemens des autres. Il fait voir dans cette lettre les divers talens des Peintres de l'Antiquité, & comment chacun d'eux ayant excellé en quelque partie, il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul qui les ait toutes poſſedées dans la perfection. Il remarque la meſme choſe à l'égard des anciens Sculpteurs. Et enfin il dit, Qu'on peut voir encore de pareils exemples de cette verité dans les Peintres qui ont eû de la réputation depuis trois cens cinquante ans, parmi leſquels il ne deſavoûë pas qu'il croit avoir rang, ſi on conſidere bien tout ce qu'ils ont fait.

LE POUSSIN.

Il fit pour un particulier un Tableau où eſt la Vierge, Saint Jean, Sainte Eliſabeth & Saint Joſeph. Pour le Duc de Crequi, Achille reconnu par Uliſſe chez le Roy Licomede. Pour le ſieur Stella, un païſage où eſt repreſenté la naiſſance de Bacchus; & pour le ſieur de Ceriſiers, une Vierge qui fuit en Egypte. Pour

En 1656.

1657.

1658.

M. Paſſart Maiſtre des Comptes, un grand païſage où eſt Orion aveuglé par Diane; 1659. pour Madame de Montmort, à preſent Madame de Chantelou, une fuite en Egypte; & pour M. le Brun, un autre païſage. Pour 1662. M. de Chantelou, une Samaritaine. C'eſt le dernier Tableau de figures que le Pouſſin ait fait. Auſſi en l'envoyant, il écrivit, Que c'eſt le dernier ouvrage qu'il fera, & qu'il touche à ſa fin du bout du doigt. En effet, ſes infirmitez augmentant tous les jours, & deux ans aprés ayant perdu ſa femme, il devint quaſi hors d'eſtat de plus travailler. Il acheva pourtant en 1664. pour le Duc de Richelieu, quatre païſages qu'il avoit commencez dés l'année 1660. Ils repreſentent les quatre Saiſons, & dans chacun il y a un ſujet tiré de l'Ecriture Sainte.

Pour le Printemps, c'eſt Adam & Eve dans le Paradis terreſtre. Pour l'Eſté, Ruth, qui eſtant arrivée à Bethléem avec ſa bellemere Noémi au temps de la moiſſon, ramaſſe des épics de bled dans le champ de Num. c. 13. Boos. Pour l'Automne, ce ſont deux des Iſraélites que Moïſe avoit envoyez pour reconnoiſtre la terre de Chanaam, & pour en appor-

ter des fruits, lesquels reviennent chargez d'une grappe de raisin d'une grosseur extraordinaire. Et pour l'Hiver, il a peint le Deluge. Quoy-que ce dernier soit un sujet qui ne fournisse rien d'agreable, parce que ce n'est que de l'eau, & des gens qui se noyent, il l'a traité néanmoins avec tant d'art & de science, qu'il n'y a rien de mieux exprimé. Le ciel, l'air & la terre ne sont que d'une mesme couleur : les hommes & les animaux paroissent tous traversez de la pluye : la lumiere ne se fait voir qu'au-travers l'épaisseur de l'eau, qui tombe avec une telle abondance, qu'elle prive tous les objets de la clarté du jour. Il est vray que si l'on voit encore dans ces quatre Tableaux la force & la beauté du génie du Peintre, on y apperçoit aussi la foiblesse de sa main. Ils sont dans le Cabinet du Roy. LE POUSSIN.

Le Poussin se trouvant dans l'impuissance d'exécuter de la maniere qu'il faisoit auparavant toutes les riches pensées que son imagination ne laissoit pas de luy fournir, ne pensoit plus qu'à la mort. Il me souvient que luy ayant écrit vers ce temps-là, il me fit réponse au mois de Janvier 1665. Voicy sa lettre. *Je n'ay pû répondre plûtost à celle que*

LE POUSSIN. *M. le Prieur de Saint Clementin vostre frere me rendit quelques jours aprés son arrivée en cette ville, mes infirmitez ordinaires s'estant accruës par un tres-fascheux rhume, qui me dure, & m'aflige beaucoup. Je vous dois maintenant remercier de vostre souvenir, & tout ensemble du plaisir que vous m'avez fait de n'avoir point réveillé le premier desir qui estoit né en M. le Prince d'avoir de mes ouvrages. Il estoit trop tard pour estre bien servi. Je suis devenu trop infirme, & la paralysie m'empesche d'operer. Aussi il y a quelque temps que j'ay abandonné les pinceaux, ne pensant plus qu'à me préparer à la mort. J'y touche du corps, c'est fait de moy.*

Nous avons N. qui écrit sur les œuvres des Peintres modernes, & de leurs vies. Son stile est ampoulé, sans sel, & sans doctrine. Il touche l'art de la Peinture comme celuy qui n'en a ni theorie, ni pratique. Plusieurs qui ont osé y mettre la main, ont esté récompensez de moquerie, comme ils ont merité, &c.

Le Poussin avoit alors assez de peine à écrire, ainsi qu'il l'avoit marqué un peu auparavant à M. de Chantelou, lors qu'il luy fit sçavoir la mort de sa femme, & qu'il luy recommanda ses heritiers & ses parens d'An-

dely : car luy parlant de ses infirmitez il luy dit, Qu'il a peine à écrire une lettre en dix " jours. "

Le 7. Mars 1665. il écrivit pourtant à M. de Chambray sur son livre de la Peinture : vous ne serez pas fasché de sçavoir le contenu de sa lettre, parce qu'on y voit son génie, & certaines maximes qu'il observoit.

Il faut à la fin, luy dit-il, *tascher à se réveiller aprés un si long silence. Il faut se faire entendre pendant que le poux nous bat encore un peu. J'ay eû tout loisir de lire & d'examiner vostre livre de la parfaite idée de la Peinture, qui a servi d'une douce pasture à mon ame affligée ; & je me suis réjoüi de ce que vous estes le premier des François qui avez ouvert les yeux à ceux qui ne voyent que par ceux d'autruy, se laissant abuser à une fausse opinion commune. Or vous venez d'échauffer & d'amolir une matiere rigide & difficile à manier : de-sorte que desormais il se pourra trouver quelqu'un qui, en vous imitant, nous pourra donner quelque chose au benefice de la Peinture.*

Aprés avoir consideré la division que fait le Seigneur François Junius des parties de ce bel art, j'ay osé mettre icy brievement ce que j'en

ay appris. Il eſt neceſſaire premierement de ſçavoir ce que c'eſt que cette ſorte d'imitation, & de la définir.

DEFINITION.

C'eſt une imitation faite avec lignes & couleurs en quelque ſuperficie, de tout ce qui ſe voit ſous le Soleil. Sa fin eſt la délectation.

PRINCIPES

Que tout homme capable de raiſon peut apprendre.

Il ne ſe donne point de viſible ſans lumiere.
Il ne ſe donne point de viſible ſans forme.
Il ne ſe donne point de viſible ſans couleur.
Il ne ſe donne point de viſible ſans diſtance.
Il ne ſe donne point de viſible ſans inſtrument.

CHOSES

Qui ne s'apprennent point, & qui ſont parties eſſentielles à la Peinture.

PREMIEREMENT *pour ce qui eſt de la matiere, elle doit eſtre noble, qui n'ait receû aucune qualité de l'ouvrier. Et pour donner lieu au Peintre de montrer ſon eſprit & ſon induſtrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme. Il faut commencer par la diſpoſition, puis par l'ornement, le décore, la*

beauté, la grace, la vivacité, le coſtume, *la vrayſemblance, & le jugement par tout. Ces dernieres parties ſont du Peintre, & ne ſe peuvent enſeigner. C'eſt le rameau d'or de Virgile, que nul ne peut trouver ni cueïllir, s'il n'eſt conduit par le Deſtin. Ces neuf parties contiennent pluſieurs choſes dignes d'eſtre écrites par de bonnes & ſçavantes mains.* LE POUSSIN.

Je vous prie de conſiderer ce petit échantillon, & de m'en dire voſtre ſentiment ſans aucune ceremonie. Je ſçay fort bien que non-ſeument vous ſçavez moucher la lampe, mais encore y verſer de bonne huile. J'en dirois davantage: mais quand je m'échauffe maintenant le devant de la teſte par quelque forte attention, je m'en trouve mal. Au ſurplus, j'ay toûjours honte de me voir placé avec des hommes dont le merite & la vertu eſt audeſſus de moy plus que le l'Etoile de Saturne n'eſt audeſſus de noſtre teſte. C'eſt un effet de voſtre amitié dont je vous ſuis redevable, &c.

Lors que j'eus achevé, Pymandre me dit: Il eſt vray qu'on voit dans cette lettre un abregé des parties de la Peinture, dont il ſeroit à ſouhaiter que le Pouſſin euſt parlé avec plus d'étenduë.

Vous pouvez remarquer, repartis-je, qu'il

ne dit rien des choſes qui regardent la pratique, & qu'il ne s'attache qu'à la theorie, ou plûtoſt à ce qui dépend ſeulement du génie & de la force de l'eſprit: ce qu'il faut particulierement conſiderer dans le Pouſſin, qui par là s'eſt ſi fort élevé audeſſus des autres Peintres.

Si vous voulez, nous examinerons les talens de cét excellent homme dans ſes propres ouvrages, & nous verrons de quelle ſorte il a exécuté luy-meſme ces choſes qu'il jugeoit ſi neceſſaires dans la Peinture. Mais il faut avant cela voir la fin d'une vie ſi illuſtre, & vous repreſenter mort & dans le tombeau celuy qui vit glorieuſement dans la memoire des hommes, & dont le nom éclate avec tant de ſplendeur.

Depuis que le Pouſſin eût écrit à M. de Chambray, il ne fut plus gueres en eſtat de s'entretenir avec ſes amis. Auſſi, aprés que M. de Chantelou eût appris par une lettre du ſieur Jean du Ghet, l'extrémité où il eſtoit, on eût bientoſt la nouvelle de ſa mort arrivée le 19. Novembre 1665. Il eſtoit âgé de 71. ans 5. mois.

Du 27. Octobre 1665.

Le lendemain matin ſon corps ayant eſté porté dans l'Egliſe de Saint Laurent *in Lucina*

cina sa Parroisse, l'on fit son Service, où se trouverent tous les Peintres de l'Académie de Saint Luc, & les amateurs des beaux Arts, lesquels témoignerent par leur douleur, la perte qu'on faisoit d'un homme si celebre. LE POUSSIN.

L'on ne manqua pas de faire des Vers sur sa mort. Le sieur Bellori fit ceux-cy.

Parce piis lachrimis: vivit Pußinus in urna,
Vivere qui dederat, nescius ipse mori:
Hic tamen ipse silet; si vis audire loquentem,
Mirum est, in tabulis vivit & eloquitur.

M. l'Abbé Nicaise Chanoine de la Sainte Chapelle de Dijon, assez connu par son merite, & les connoissances qu'il a dans les belles lettres, estant alors à Rome, & ami particulier du Poussin, donna des marques de son affliction, par ce Monument qu'il fit pour luy.

D. O. M.

NIC. PUSSINO GALLO
Pictori suæ ætatis primario,
Qui ARTEM
DUM PERTINACI STUDIO PROSEQUITUR,
Brevi assequutus, postea VICIT.
NATURAM
Dum LINEARUM *compendio contrahit,*
Seipsa MAJOREM *expressit.*
EAMDEM,
Dum novâ OPTICES *industriâ*
Ordini lucique restituit,
Seipsâ fecit ILLUSTRIOREM.
ILLAM
GRÆCIS, ITALISQUE *imitari,*
Soli PUSSINO *superare datum.*
Obiit in URBE ÆTERNA XIV. *Kal. Dec.*
M. DC. LXV. *annos natus* LXXI.
Ad Sancti Laurentii IN LUCINA *sepultus.*
CLAUDIUS NICASIUS *Divionensis*
Regii Sacelli Canonicus,
Dum AMICO *singulari parentaret,*
Veteris amicitiæ memor,
MONUMENTUM *hoc posuit ære perennius.*

Le Poussin, par son Testament fait deux mois avant sa mort, défendit de faire aucunes ceremonies à son Enterrement, & disposa des biens qu'il laissoit. De la somme de cinquante mille livres ou environ, à quoy ils pouvoient monter, il en donna cinq à six mille écus à des parens de sa femme, pour lesquels il avoit de l'amitié, & dont il avoit receû des services. Du surplus, il legua mille écus à Françoise le Tellier l'une de ses nieces, demeurant à Andeli ; & du reste, il en fit son legataire universel Jean le Tellier aussi son neveu. LE POUSSIN.

On peut bien juger, dit alors Pymandre, qu'il ne travailloit pas pour aquerir du bien, car il auroit pû en amasser beaucoup davantage, voyant ses Tableaux aussi recherchez qu'ils estoient.

Je vous ay déja parlé, repartis-je, de son desinteressement. Ayant mis un prix raisonnable à son travail, il estoit si régulier à ne prendre que ce qu'il croyoit luy estre legitimement deû, que plusieurs fois il a renvoyé une partie de ce qu'on luy donnoit, sans que l'empressement qu'on avoit pour ses Tableaux & le gain que quelques particuliers y faisoient luy donnast envie d'en pro-

fiter. Aussi on peut dire de luy, qu'il n'aimoit pas tant la peinture pour le fruit & la gloire qu'elle produit, que pour elle-mesme & pour le plaisir d'une si noble étude & d'un exercice si excellent. Vous avez pû remarquer combien il eût de peine à venir en France, où il estoit appellé d'une maniere si avantageuse & si honorable: comme ce n'estoit ni la faveur des Grands, ni la récompense qu'il recherchoit, il fallut que les sollicitations des Ministres & les prieres de ses amis le forçassent à quitter le repos dont il joüissoit dans Rome. Lors qu'il en partit il ne s'engagea que pour un temps; & quand il fut arrivé à Paris, il ne songea qu'à satisfaire son Prince, & à faire paroistre dans la plus auguste Cour de l'Europe les talens qu'il avoit receûs du Ciel. Il n'envisagea point une grande fortune, & ne pensa jamais à s'élever audessus de sa condition. Il ne recherchoit pas les grands biens, parce que sa moderation ne le portoit ni à faire des dépenses superfluës, ni à enrichir sa famille. Il n'avoit rien eû de sa femme, & ne l'avoit prise que par une pure reconnoissance des charitables services qu'il en avoit receûs dans une grande maladie, pendant qu'il logeoit chez

son pere. Il n'en eût aucuns enfans, mais ils vécurent toûjours ensemble d'une maniere honneste, sans faste & sans éclat, n'ayant pas mesme un valet pour le servir; tant il aimoit le repos, & craignoit l'embarras des domestiques. M. Camille Massimi, qui depuis a esté Cardinal, estant allé luy rendre visite, il arriva que le plaisir de la conversation l'arresta jusques à la nuit. Comme il voulut s'en aller, & qu'il n'y avoit que le Poussin qui le conduisoit avec la lumiere à la main, M. Massimi ayant peine de le voir luy rendre cét office, luy dit qu'il le plaignoit de n'avoir pas seulement un valet pour le servir. Et moy, repartit le Poussin, je vous plains « bien davantage, Monseigneur, de ce que « vous en avez plusieurs. «

Vous pouvez vous souvenir qu'il disoit assez volontiers ses sentimens, mais c'estoit toûjours avec une honneste liberté, & beaucoup de grace. Il estoit extrémement prudent dans toutes ses actions, retenu & discret dans ses paroles, ne s'ouvrant qu'à ses amis particuliers; & lors qu'il se trouvoit avec des personnes de grande qualité, il n'estoit point embarrassé dans la conversation, au contraire, il paroissoit par la force de ses dis-

 cours, & par la beauté de ses pensées, s'élever audessus de leur fortune.

Il me semble que je le vois encore, dit Pymandre: son corps estoit bien proportionné, & sa taille haute & droite: l'air de son visage qui avoit quelque chose de noble & de grand, répondoit à la beauté de son esprit, & à la bonté de ses mœurs. Il avoit, s'il m'en souvient, la couleur du visage tirant sur l'olivastre, & ses cheveux noirs commençoient à blanchir lors que nous estions à Rome. Ses yeux estoient vifs & bien fendus, le nez grand & bien fait, le front spacieux, & la mine résoluë.

Vous ne pouvez pas, interrompis-je, le mieux representer qu'il s'est representé luy-mesme dans ses deux portraits dont je vous ay parlé; & s'il est vray ce que l'on dit souvent, que les Peintres se peignent dans leurs propres ouvrages, on peut encore mieux le reconnoistre dans ceux qu'il a faits.

Je vous ay dit que l'on avoit toûjours crû qu'il avoit composé un Traité des Lumieres & des Ombres. M. de Chantelou en ayant écrit au sieur Jean Dughet son beaufrere quelque temps avant la mort du Poussin, afin d'en estre mieux informé, voicy la réponse

que le sieur Dughet luy envoya le 23. Janvier 1666. LE POUSSIN.

V. S. Illustrißima mi scrive che M. Cerisiers gli ha detto haver veduto un libro fatto dal Signor Poußin, quale tratta di lumi & ombre, colori & misure. Tutto questo non e vero cosa alcuna; & e ben vero che mi è restato nelle mani alcuni manoscritti che trattano d'ombre e lumi, ma non sono altrimenti del sudetto Signore; ma si bene me li fece copiare da un libro originale che tiene il Cardinal Barberino nella sua libraria, & l'autore di tal opera e'l Padre Matheo Maestro di Prospettiva del Domenichino. Molti anni sono hora, il sudetto Signor Poußin me ne fece copiare una buona parte prima che noi andaßimo in Parigi. Mi fece enco copiare alcune regole di Prospettiva di Vitellione, e da queste cose, hanno creduto molti che Monsieur Poußin l'habbia composte, & acciò V. S. Ill. sia certo di quanto gli scrivo, mi fara favore singolarißimo far sapere all' Illustrißimo Signore de Chambray che volendo vedere il sudetto libro, bastera che V. S. Illustrißima me lo comandi, che si tosto gli lo inviaro per il corriere a conditione che havendolo veduto me lo rimandi. Si tiene da tutti i Francesi che il

LE POUSSIN. *ſudetto deffunto habbia laſciato qualche trattato di pittura. V. S. Illuſtriſsima non ne creda coſa alcuna, è ben vero che io li ho inteſo dire piu volte che era in deliberatione di dar principio a qualche diſcorſo in materia di pittura, ma pero benche da me foſſo ſpeſſo importunato a dar principio, ſempre mi rimeſſe di un tempo a un altro; ma finalmente ſopragiungendoli la morte ſuanirano tutte quelle coſe che ſi era propoſto, &c.*

Vous voyez par cette lettre que le Pouſſin n'a jamais rien écrit ſur la Peinture, & que les memoires qu'il a laiſſez ſont plûtoſt des études & des remarques qu'il faiſoit pour ſon uſage, que des productions qu'il euſt deſſein de donner au public. Cependant, par la ſeule lettre que M. de Chambray receût de luy, & que nous venons de lire, on peut juger quelles eſtoient les maximes qu'il ſe formoit pour la compoſition de ſes ouvrages; & ſi nous les examinons, nous trouverons que c'eſt à la clarté de ces lumieres qu'il s'eſt toûjours conduit, & qu'il eſt parvenu à mettre au jour des Tableaux auſſi rares que ceux que nous voyons de luy. Car il eſt vray que nul autre Peintre n'en a fait où l'on puiſſe remarquer comme dans les

ſiens

ſiens toutes les belles parties qui ne procedent que de la force de l'imagination, de la beauté de l'eſprit, & d'un heureux diſcernement qu'il ſçavoit faire de toutes les choſes neceſſaires pour la perfection d'un ouvrage.

Commençons, ſi vous voulez, par ce qu'il dit, *Que la matiere doit eſtre priſe noble; qu'elle n'ait receû aucune qualité de l'ouvrier; & que pour donner lieu au Peintre de montrer ſon eſprit & ſon induſtrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme.*

Il n'eſt pas neceſſaire de vous marquer qu'il parle d'abord du choix des ſujets. Il veut qu'ils ſoient nobles, c'eſt à dire, qu'ils ne traitent que de choſes grandes, & non pas de ſimples repreſentations de perſonnes, ou d'actions ordinaires & baſſes. Car bien que l'art de peindre s'étende à imiter tout ce qui eſt viſible, comme il le dit luy-meſme; il fait néanmoins conſiſter l'excellence de cét art, & le grand ſçavoir d'un Peintre dans le beau choix des actions héroïques & extraordinaires. Il veut que lors qu'il vient à mettre la main à l'œuvre, il le faſſe d'une maniere qui n'ait point encore eſté exécu-

tée par un autre, afin que ſon ouvrage paroiſſe comme une choſe unique & nouvelle; & que ſi l'on connoiſt la grandeur de ſes idées, & la beauté de ſon genie dans la forme extraordinaire qu'il luy donnera, on remarque auſſi la netteté & la force de ſon jugement dans le ſujet qu'il aura choiſi. C'eſt par cette haute idée que le Pouſſin avoit des choſes grandes & relevées, qu'il ne pouvoit ſouffrir les ſujets bas, & les peintures qui ne repreſentent que des actions communes; & qu'il avoit meſme du mépris pour ceux qui ne ſçavent que copier ſimplement la nature telle qu'ils la voyent.

Si vous rappellez dans voſtre memoire tous les Tableaux que vous avez veûs du Pouſſin, vous connoiſtrez la fecondité de ſon eſprit, & combien il a eſté exact & judicieux dans le choix des ſujets, n'en ayant jamais pris que de nobles, & capables d'inſtruire & de ſatisfaire l'eſprit en divertiſſant agréablement la veûë.

En quelque endroit qu'il ait puiſé ſa matiere, ſoit dans l'Hiſtoire Sainte, ſoit dans l'Hiſtoire profane, ſoit dans la Fable, il n'a rien emprunté des autres Peintres. Il a donné à cette matiere une nouvelle beauté, &

l'a fait paroiſtre ſous une forme ſi excellente, que par la force de ſon art & la nouveauté de ſes penſées il en a toûjours relevé le merite beaucoup audeſſus de tout ce qui en a eſté écrit ou peint avant luy. LE POUSSIN.

De quelle ſçavante maniere a-t-il repreſenté dans un Tableau le petit Moïſe qui foule aux pieds la couronne de Pharaon ; & dans un autre la verge de Moïſe qui changée en ſerpent, devore en preſence du Roy les verges que les Mages d'Egypte avoient auſſi fait transformer en ſerpens ? Ces deux grands ſujets qu'il fit pour le Cardinal Maſſimi, ſont preſentement à Paris.

Peut-on concevoir une idée plus belle & plus noble de la mort d'un grand Prince, que l'idée qu'il doit avoir eûë de la mort de Germanicus lors qu'il l'a repreſenté dans ſon lit environné de ſa femme affligée, de ſes enfans éplorez, & de ſes amis dans une profonde triſteſſe ?

Quand il a peint le jeune Pyrrhus que l'on ſauve chez les Megariens, avec quelle force de deſſein a-t-il exprimé cette action que nous voyons dans un de ſes Tableaux parmi ceux du Cabinet du Roy ?

Les Maulossiens s'estant révoltez contre Æacides, & l'ayant chassé de son Royaume, cherchoient par tout son fils Pyrrhus, qui n'estoit encore qu'un enfant à la mammelle. Quelques-uns des plus fidelles amis d'Æacides ayant enlevé le jeune Prince, prirent la fuite, suivis de quelques serviteurs & de quelques femmes qu'il avoit auprés de luy. Mais comme ils ne pouvoient pas faire une grande diligence, & que leurs ennemis qui les poursuivoient ne furent pas long-temps sans les atteindre, ils mirent l'enfant entre les mains de trois jeunes hommes les plus forts & les plus dispos qui fussent parmi eux, ausquels ils se confioient beaucoup, afin qu'ils prissent les devans vers la ville de Megare, pendant qu'ils s'opposeroient à ceux qui venoient les attaquer. En effet, ils firent si bien, & en se défendant contre eux, & quelquefois en les priant, qu'ils les arresterent long-temps, & les obligerent enfin à se retirer; aprés quoy ils coururent aprés ceux qui portoient Pyrrhus, & les joignirent proche Megare sur la fin du jour. Mais lors qu'ils croyoient estre en seûreté, ils trouverent un obstacle à leur dessein: car la riviere, qui est auprés de la ville,

estoit si grosse & si rapide, à cause des pluyes, qu'il leur fut impossible de passer plus avant. Outre cela le bruit impetueux de l'eau empeschant que les personnes qui estoient de l'autre costé pussent les entendre, ils ne sçavoient de quelle maniere faire connoistre le danger où estoit Pyrrhus, lors qu'enfin quelqu'un d'entre eux s'estant avisé de prendre de l'écorce d'un chesne, ils marquerent par écrit l'estat où ils estoient, & ayant jetté ces écorces au-delà de l'eau, en les roulant l'une autour d'une pierre, & l'autre attachée à un javelot, ceux qui les receûrent, apprirent le peril où estoit le jeune Prince, & aussitost luy donnerent du secours.

C'est cette action si notable dans le commencement de la vie de Pyrrhus, que le Poussin a representée dans ce Tableau. Ce jeune enfant est entre les bras d'un des principaux de sa suite, auquel il semble qu'un de ceux qui l'avoient enlevé l'ait remis, pendant qu'il demande l'assistance des Megariens qui paroissent de l'autre costé de l'eau, & que ses deux autres camarades leur lancent une pierre & un javelot.

Les femmes qui avoient soin de Pyrrhus attendent aussi sur le bord de la riviere le

ſecours qu'elles demandent; & le Peintre, pour mieux exprimer toute l'hiſtoire, & embellir l'ordonnance de ſon Tableau, a fait paroiſtre dans un endroit éloigné quelques-uns des gens de Pyrrhus, leſquels combatent, & arreſtent les ennemis qui le pourſuivent.

On voit dans toutes ces perſonnes beaucoup de trouble & d'empreſſement. Les femmes ſont en deſordre & effrayées. Mais s'il y a quelques figures qu'on doive particulierement conſiderer, ce ſont ces jeunes hommes qui jettent une pierre & un javelot. L'effort qui paroiſt dans leurs attitudes & dans toutes les parties de leurs corps par l'extenſion & le renflement des nerfs & des muſcles, eſt conforme à leurs actions. On y peut encore remarquer combien le Peintre a doctement obſervé l'équilibre & la ponderation qui met le corps dans une poſition ferme, & qui contribuë au mouvement & à la force de l'action qu'ils font. Auſſi toutes ces belles parties, la noble diſpoſition des figures, la ſituation du lieu, les baſtimens, la lumiere du Soleil couchant, & la belle union de tout ce Tableau l'ont toûjours beaucoup fait eſtimer.

Si nous voulons paſſer à d'autres ſujets

moins ſerieux, combien d'eſprit ne voit-on pas dans ſes Tableaux des Metamorphoſes? Celuy où il a repreſenté dans un lieu délicieux Narciſſe, Clitie, Ajax, Adonis, Iacinthe, & Flore qui repand des fleurs en danſant avec de petits Amours, n'inſpire-t-il pas de la joye? Le Triomphe de Flore qu'il fit pour le Cardinal Omodei; ce qu'il a peint pour repreſenter la teinture de la roſe & celle du corail, & pluſieurs autres ſujets ſemblables, font voir la fecondité & la beauté de ſon génie dans la nouveauté & la diverſité de ſes penſées. Les Baccanales, les Triomphes Marins, & tant d'autres ſujets poëtiques que l'on voit de luy, ne reçoivent-ils pas encore de ſon pinceau des beautez differentes de celles qu'ils tiennent de la plume & de l'eſprit des Poëtes?

Voulez-vous ſçavoir comment il a traité des penſées morales & des ſujets allegoriques? Je vous en diray ſeulement trois. Le premier eſt une Image de la vie humaine, repreſentée par un bal de quatre femmes qui ont quelque rapport aux quatre ſaiſons, ou aux quatre âges de l'homme. Le Temps, ſous la figure d'un vieillard, eſt aſſis, & jouë de la lire, au ſon de laquelle ces femmes, qui

 ſont la Pauvreté, le Travail, la Richeſſe & le Plaiſir danſent en rond, & ſemblent ſe donner les mains alternativement l'une à l'autre, & marquer par là le changement continuel qui arrive dans la vie & dans la fortune des hommes. L'on connoiſt facilement ce que ces femmes repreſentent. La Richeſſe & le Plaiſir paroiſſent les premieres, l'une couronnée d'or & de perles, & l'autre parée de fleurs, & ayant une guirlande de roſe ſur la teſte. Aprés eux eſt la Pauvreté veſtuë d'un miſerable habit tout délabré, & la teſte environnée de rameaux dont les feüilles ſont ſeches, comme le ſymbole de la perte des biens. Elle eſt ſuivie du Travail qui a les épaules découvertes, les bras décharnez & ſans couleur. Cette femme regarde la Pauvreté, & ſemble luy montrer qu'elle a le corps las, & tout abbatu de miſere. Proche le Temps & à ſes pieds, ſont deux jeunes Enfans. L'un tient une horloge de ſable, & la conſiderant avec attention, paroiſt compter tous les momens de la vie qui s'écoulent. L'autre, en ſe joüant, ſoufle au travers d'un roſeau, d'où ſortent des boules d'eau & d'air qui ſe diſſipent auſſitoſt ; ce qui marque la vanité & la brieveté de la vie.

Dans

Dans le meſme Tableau eſt un terme qui repreſente Janus. Le Soleil aſſis dans ſon char paroiſt dans le ciel au milieu du Zodiaque. L'Aurore marche devant le char du Soleil, & répand des fleurs ſur la terre : les Heures qui la ſuivent ſemblent danſer en volant.

Le ſecond ſujet eſt la Verité renverſée par terre. Le Temps ſous la figure d'un venerable vieillard, ſouſtenu en l'air par les aiſles qu'il a au dos, d'une main prend la Verité par le bras pour la relever; & de l'autre main chaſſe l'Envie, qui en fuyant ſe mord le bras, & ſecoûë les ſerpens qui environnent ſa teſte: pendant que la Médiſance, qui ne la quitte jamais, & qui eſt aſſiſe derriere la Verité, paroiſt enflammée de colere, & comme lançant deux flambeaux allumez qu'elle tient.

Le troiſiéme Tableau repreſente le ſouvenir de la mort au milieu des proſperitez de la vie. Le Pouſſin a peint un Berger qui a un genou à terre, & montre du doigt ces mots gravez ſur un tombeau, *Et in Arcadia ego.* L'Arcadie eſt une contrée dont les Poëtes ont parlé comme d'un païs délicieux: mais par cette inſcription on a voulu marquer que celuy qui eſt dans ce

tombeau a vécu en Arcadie, & que la mort ſe rencontre parmi les plus grandes felicitez. Derriere le Berger il y a un jeune homme la teſte couverte d'une guirlande de fleurs, lequel s'appuye contre le tombeau, & tout penſif le conſidere avec application. Un autre Berger eſt auprés de luy ; il ſe baiſſe, & montre les paroles écrites à une jeune fille agréablement parée, qui poſant une main ſur l'épaule du jeune homme, le regarde, & ſemble luy faire lire cette inſcription. On voit que la penſée de la mort retient & ſuſpend la joye de ſon viſage.

Ces exemples ne ſuffiſent que trop pour faire comprendre avec quelle intelligence, quelle netteté d'eſprit, & quelle nobleſſe d'expreſſions noſtre illuſtre Peintre ſçavoit traiter toutes ſortes de matieres, ſans embarras, ſans obſcurité, & ſans ſe ſervir de ces penſées creuſes, & de ces circonſtances fades, baſſes, & deſagreables, dont pluſieurs qui ont voulu employer les allegories, ont rempli leurs ouvrages faute de connoiſſance & de doctrine.

Mais entrons encore, ſi vous voulez, plus avant dans l'examen des ouvrages du Pouſſin, puis que nous ne pouvons en choiſir de

plus utiles & de plus agréables ; & aprés avoir reconnu combien il estoit judicieux dans le choix de sa matiere, & habile à en bien relever le prix, voyons comment il a disposé ses sujets, puis que selon ses propres maximes, c'est par où le Peintre doit commencer son travail.

Je ne feindray point de vous dire ce que je pense sur cela du Poussin. Je croy qu'il n'y a jamais eû de Peintre qui ait eû plus de lumieres naturelles, & qui ait plus travaillé que luy pour aquerir toutes les belles connoissances qui peuvent servir à perfectionner un Peintre. Aussi sçavoit-il toutes les parties qui doivent entrer necessairement dans la composition & dans l'ordonnance d'un Tableau ; celles qui sont inutiles, & qui peuvent causer de la confusion : de quelle sorte il faut faire paroistre avantageusement les principales figures ; ne rien donner aux autres qui les rendent trop considerables, soit par la majesté ou par la noblesse des actions, soit par la richesse des habits & des accommodemens ; & faire en sorte que dans la representation d'une histoire, il n'y ait ni trop, ni trop peu de figures ; qu'elles soient agreablement placées, sans que les

unes nuiſent aux autres, & que toutes expriment parfaitement l'action qu'elles doivent faire. C'eſt ce que l'on voit dans ces beaux Tableaux du frapement de roche, & dans les ſept Sacremens, où toutes les parties concourent à la perfection de l'ordonnance & à la belle diſpoſition des figures, comme les membres bien proportionnez ſervent à rendre un corps parfaitement beau.

Nous n'aurions pas de peine à en prendre quelqu'un pour exemple, puis qu'ils ſont tous également bien diſpoſez, & conduits chacun en particulier conformément aux differens modes qu'il ſe preſcrivoit.

Quelle *beauté*, quel *décore*, quelle *grace* dans le Tableau de Rébecca? L'on ne peut pas dire du Pouſſin ce qu'Apelle diſoit à un de ſes diſciples, que n'ayant pû peindre Helene belle, il l'avoit repreſentée riche. Car dans ce Tableau du Pouſſin la beauté éclate bien plus que tous les ornemens, qui ſont ſimples & convenables au ſujet. Il a parfaitement obſervé ce qu'il appelle décore ou bienſeance, & ſur tout la grace, cette qualité ſi précieuſe & ſi rare dans les ouvrages de l'art auſſi-bien que dans ceux de la nature.

Clem. Alex.

Par la *vivacité* dont il parle, il entend

cette vie & cette forte expreſſion qu'il a ſi bien ſceû donner à ſes figures, quand il a voulu repreſenter les divers mouvemens du corps, & les differentes paſſions de l'ame. Il faudroit trop de temps pour parcourir ſeulement les principaux ouvrages où il a fait voir ſon grand ſçavoir dans cette partie. Trouve-t-on ailleurs des expreſſions de douleur, de triſteſſe, de joye & d'admiration plus belles, plus fortes & plus naturelles que celles qui ſe voyent dans ce merveilleux Tableau de Saint François Xavier qui eſt au Noviciat des Jeſuites? Il n'y a point de figure qui ne ſemblē parler, ou faire connoiſtre ce qu'elle penſe, ou ce qu'elle ſent. Dans les deux Tableaux du frapement de roche combien de differentes actions noblement repreſentées! On peut encore dans ces meſmes tableaux remarquer ce qu'il dit du *coſtume*, c'eſt à dire, ce qui regarde la convenance dans toutes les choſes qui doivent accompagner une hiſtoire. C'eſt en quoy l'on peut dire qu'il a ſurpaſſé tous les autres Peintres, & qu'il s'eſt diſtingué d'une maniere qui eſt d'autant plus conſiderable, que dans le temps qu'elle fait voir la ſcience de l'ouvrier, elle divertit par la nouveauté, & enſeigne une

infinité de choſes qui ſatisfont l'eſprit, & plaiſent à la veûë.

Il ſçavoit bien que le merveilleux n'eſt pas moins propre à la peinture qu'à la poëſie: mais il n'ignoroit pas auſſi qu'il faut que la vrayſemblance paroiſſe en toutes choſes, comme je vous ay dit qu'il l'écrivit luy-meſme au ſieur Stella, en répondant à ceux qui avoient trouvé à redire à ſon Tableau du frapement du rocher, & qui n'approuvoient pas qu'il y euſt marqué une profondeur pour l'écoulement des eaux.

A l'égard de ce qu'il veut que le jugement du Peintre paroiſſe dans tout l'ouvrage, c'eſt en effet la partie qui domine ſur toutes les autres, qui les doit conduire, & qui perfectionne davantage la compoſition d'un tableau. Vous ne verrez pas qu'il y ait jamais manqué, ſoit pour ce qui regarde la naturelle ſituation des lieux, ſoit dans la fabrique des édifices qu'il a toûjours faits conformes aux differens païs, ſoit dans les armes & les habits propres à chaque nation, au temps & aux conditions; ſoit dans les expreſſions des mouvemens du corps & de l'eſprit, qu'il n'a ni outrez, ni rendus deſagreables. Enfin il n'eſt point tombé dans

les defauts & les ignorances grossieres de ces Peintres qui representent dans de beaux & verdoyans païsages, des actions qui se sont passées dans des païs deserts & arides ; qui confondent l'Histoire Sainte avec la Fable ; qui donnent des vestemens modernes aux anciens Grecs & Romains ; & qui croyent faire paroistre beaucoup de vie & d'action à leurs figures, quand ils leur font faire des postures ridicules, & des expressions qui font peur, ou ne signifient rien. LE POUSSIN.

Voilà ce qu'il faut considerer dans le Poussin plus que dans les autres Peintres. Pour ce qui est des parties qui regardent la pratique de la peinture, comme sont le dessein, la couleur, & les autres choses qui en dépendent, il n'est pas malaisé de faire voir que bien loin de les avoir ignorées, il les a sçavamment mises en exécution.

C'est sur cela, interrompit Pymandre, que je seray bienaise de voir comment on peut répondre à ceux qui demeurent d'accord de ce que vous venez de dire à l'égard de la theorie, mais qui ne conviennent pas qu'il ait esté aussi habile pour ce qui est du travail & du maniment du pinceau ; qui soustiennent qu'il n'a point suivi la Nature, mais

LE POUSSIN seulement copié l'Antique, & fait toutes ses figures d'aprés les statuës & les bas reliefs, imitant d'une maniere dure & seche jusques aux draperies & aux plis serrez des marbres qu'il a copiez trop exactement.

Qu'il n'a point sceû l'art de bien peindre les corps, & faire paroistre par l'épanchement des lumieres & la distribution des ombres, la beauté des carnations, & l'amitié des couleurs. Que c'est la raison pour laquelle il n'a jamais osé entreprendre de grands ouvrages, & qu'il s'est toûjours réduit à ne faire des Tableaux que d'une moyenne grandeur.

Si ceux-là, repartis-je, qui trouvent qu'il a trop preferé l'Antique à la Nature, avoûënt » eux-mesmes, qu'on ne peut pas s'attacher » à des proportions plus belles & plus élegantes » que celles des statuës antiques. Que les » anciens Sculpteurs se sont attachez à fraper la » veûë par la majesté des attitudes, par la grande » correction, la délicatesse & la simplicité » des membres, évitant toutes les minuties, » qui sans le secours de la couleur ne peuvent » qu'interrompre la beauté des parties : ne » sont-ce pas-là d'assez belles choses qu'un » Peintre doit étudier ? Et peut-on rendre les Antiques

Antiques ſi recommandables, ſans donner envie de les imiter? Il faut, dit-on, en ſçavoir oſter la dureté & la ſechereſſe. Qui doute de cela, & qu'il ne faille meſme prendre garde aux effets des lumieres qui ſe répandent ſur les marbres & ſur les choſes dures, d'une maniere bien differente que ſur les corps naturels, & ſur de veritables étoffes? Mais, où voit-on que le Pouſſin ait fait des hommes & des femmes de bronze ou de marbre, au lieu de les repreſenter de chair? Il a connu que pour former les corps les plus parfaits, il ne pouvoit trouver de plus beaux modelles que les ſtatuës & les bas reliefs, qui ſont les chef-d'œuvres des plus excellens hommes de l'Antiquité; que ce qui nous en reſte doit eſtre conſideré comme le fruit des travaux de tant d'années que les plus ſçavans ouvriers de la Grece & de l'Italie ont employées à perfectionner un art qu'ils ont mis à un ſi haut degré, que depuis eux tout ce qu'on a pu faire a eſté de taſcher à les ſuivre.

Le Pouſſin n'eſtoit pas ſi préſomptueux de croire que ſur ſes ſeules idées il puſt former des figures auſſi accomplies que celles de la Venus de Medicis, du Gladiateur, de

l'Hercule, de l'Apollon, de l'Antinoüs, des Luiteurs, & de plusieurs autres statuës que l'on admire tous les jours à Rome. Il sçavoit d'ailleurs, que quelque recherche qu'il pust faire pour trouver des corps d'hommes & de femmes bien faits, il n'en rencontreroit point de si accomplis que ceux que l'art a formez par la main de ces grands Maistres, à qui les mœurs & les coustumes de leur temps avoient donné des moyens favorables & commodes pour en faire un beau choix : ainsi, qu'au-lieu de suivre ce que les Anciens ont fait de plus grand & de plus beau, il tomberoit aisément dans plusieurs defauts ausquels infailliblement il s'accoustumeroit en ne voyant que la seule nature de mesme qu'ont fait la pluspart des autres Peintres, qui prennent pour modelles toutes sortes de personnes, sans penser à éviter ce qu'il y a de défectueux.

Mais il est aisé de faire voir que le Poussin s'est servi des belles & élegantes proportions des Antiques, de la majesté de leurs attitudes, de la grande correction, & de la simplicité de leurs membres, & mesme de leurs accommodemens de draperies, sans rien faire qui ait de la dureté & de la secheresse.

Il a ſceû en faire le choix pour repreſenter des Divinitez ou des hommes; eſtant de luy-meſme entré dans l'eſprit des anciens Sculpteurs qui ont ſi doctement fait paroiſtre de la difference entre leurs Dieux, les heros & les hommes ; repreſentant les uns comme des corps impaſſibles, & les autres comme des ſubſtances mortelles & periſſables. Il a meſme ſceû diſtinguer les perſonnes de qualité & d'un temperament plus délicat d'avec celles qui ſont plus fortes & plus robuſtes ſelon les differentes conditions. Le Poussin.

A cela il a joint la beauté du pinceau & la verité des carnations, en conſervant dans les contours la correction du deſſein que les plus grands Peintres ont toûjours préferée à toute autre choſe; & il a répandu ſur tous les corps des lumieres fortes ou foibles, avec des reflets conformes au lieu & aux actions qu'il a figurées, ſans s'éloigner de la nature, mais en la perfectionnant, & en évitant les defauts qui s'y rencontrent.

L'on conviendra de toutes ces veritez, ſi l'on n'eſt point préoccupé de gouſts particuliers; ſi l'on a une forte idée de la perfection de la peinture, & que ſans prévention on

LE POUSSIN. veuïlle bien entrer dans les raiſons que le Pouſſin a eûës d'exécuter ſes Tableaux tels qu'on les voit. Mais il faut outre la docilité de l'eſprit & la droiture de la volonté, avoir auſſi les connoiſſances neceſſaires pour faire ces diſcernemens, & pour bien juger de ſon intention.

Pourquoy les ſçavans trouvent-ils des beautez dans les ſtatuës antiques & dans les peintures de Raphaël que les eſprits mediocres n'y voyent point ? C'eſt qu'ils ne s'arreſtent pas à la ſuperficie des choſes ; qu'ils ont des lumieres plus penetrantes que ceux qui n'ont que des regards ordinaires pour voir ſimplement les objets, & qui ne ſont point capables de déveloper les ſecrets de l'art.

Les gens qui ne connoiſſent quaſi que le nom de la peinture, & qui ſont ſeulement dans la curioſité des tableaux, font ordinairement paroiſtre plus d'eſtime pour une partie de cét art que pour les autres, ſelon qu'ils ſont conſeillez par des Peintres, ou par d'autres perſonnes qui ont ces differens gouſts. Les curieux qui ne s'attachent qu'à des choſes particulieres, ne conſiderent jamais dans les ouvrages qu'on leur montre, que ce qui eſt conforme à leur connoiſſance ou à leur

inclination, & méprisent tout le reste. LE POUSSIN.
C'est pourquoy nous en voyons qui préferent la couleur des Peintres Venitiens à tout ce que Raphaël & ceux de son école ont fait de plus correct. D'autres choisiront les ouvrages du Caravage & du Valentin plûtost que ceux du Dominiquin ou du Guide. D'autres encore qui rampant, s'il faut ainsi dire, parmi les choses les plus basses, & n'élevant point leur esprit audessus des sujets ordinaires, préferent des Peintures fort mediocres & des actions simples, & quelquefois mesme ridicules, à ce que les habiles hommes ont jamais fait de plus serieux & de plus parfait.

Pour ceux qui n'ont point d'inclinations particulieres, ni de prévention pour aucune maniere; qui ont une idée de la beauté & de la perfection, non sur des exemples de choses modernes que le temps n'a point encore approuvez, mais sur ce que la force de l'esprit peut imaginer, ce que la raison en juge, & ce que le consentement des grands hommes en a prescrit: ceux-là, dis-je, considerent les Tableaux d'une autre sorte. Ils examinent l'intention de l'auteur, la fin pour laquelle il a travaillé, le choix, de son sujet,

les moyens dont il s'eſt ſervi, les raiſons qu'il a eûës de ſe conduire d'une maniere plûtoſt que d'une autre ; & enfin ils jugent par l'exécution de ſon ouvrage, s'il eſt parvenu à l'imitation parfaite de ce qu'il s'eſt propoſé ſuivant la plus belle idée qu'il en pouvoit concevoir.

Par exemple, quand le Pouſſin fit ſon Tableau de Rébecca, quel fut, je vous prie, ſon deſſein ? J'eſtois encore à Rome lors que la penſée luy en vint. L'Abbé Gavot avoit envoyé au Cardinal Mazarin un Tableau du Guide, où la Vierge eſt aſſiſe au milieu de pluſieurs jeunes filles qui s'occupent à differens ouvrages de couture. Ce Tableau eſt conſiderable par la diverſité des airs de teſtes nobles & gracieux, & par des veſtemens agréables, peints de cette belle maniere que le Guide poſſedoit. Le ſieur Pointel l'ayant veû, écrivit au Pouſſin, & luy témoigna qu'il l'obligeroit s'il vouloit luy faire un Tableau rempli comme celuy-là de pluſieurs filles, dans leſquelles on puſt remarquer differentes beautez.

Le Pouſſin, pour ſatisfaire ſon ami, choiſit cét endroit de l'Ecriture Sainte, où il eſt rapporté comment le ſerviteur d'Abraham

rencontra Rébecca qui tiroit de l'eau pour abbreuver les troupeaux de ſon pere, & de quelle ſorte, aprés l'avoir receû avec beaucoup d'honneſteté, & donné à boire à ſes chameaux, il luy fit preſent des bracelets & des pendans d'oreilles dont ſon maiſtre l'avoit chargé. LE POUSSIN.

Voilà quel eſt le ſujet que le Pouſſin choiſit pour faire ce qu'on deſiroit de luy. Voyons de quelle maniere il s'eſt conduit pour parvenir à ſa fin, qui eſtoit de faire un Tableau agréable.

Il y réüſſit ſans doute, dit Pymandre. Il me ſouvient qu'à peine ce Tableau fut arrivé à Paris, que vous & moy allaſmes le voir avec une Dame de noſtre connoiſſance, qui en fut ſi charmée, qu'elle offrit au ſieur Pointel de luy en donner tout ce qu'il voudroit: mais il avoit tant de paſſion pour les ouvrages de ſon ami, que bien loin de les vendre, il n'auroit pas voulu s'en priver ſeulement pour un jour.

Pluſieurs autres perſonnes, repris-je, s'efforcerent inutilement de l'avoir pendant qu'il vécut. Je ne ſçay ſi vous en avez conſervé une parfaite idée. Pour vous en rafraiſchir la memoire, je vais en faire une brieve deſcri-

LE POUSSIN. ption. Mais afin que vous puissiez mieux remarquer tout ce qui contribuë à la perfection de cét ouvrage, souffrez, je vous prie, que j'en examine toutes les parties, pour mieux comprendre l'ordonnance; & si je vous marque jusques aux differentes couleurs des habits, c'est pour vous donner moyen d'observer la conduite du Peintre dans ce qui regarde l'union & la douceur des teintes differentes qu'il a choisies pour la beauté & l'ornement de son sujet.

Tableau de Rébecca.

Ce Tableau a prés de sept pieds de long sur plus de trois pieds & demi de haut. Le fond est un païsage & plusieurs bastimens d'un ordre simple, mais régulier, & où ce qu'il y a de rustique ne laisse pas d'avoir de la beauté & de la grace. Les bastimens sont élevez sur deux colines entre lesquelles la veûë se perd dans un éloignement; & les colines dont le terrain est d'une couleur un peu brune servent de fond aux figures. La principale de toutes est Rébecca, que l'on connoist entre les autres, non-seulement par cét homme qui l'aborde proche d'un puits, & qui luy presente des bracelets & des pendans d'oreilles, mais par son maintien gracieux, par une sagesse & une douceur qui

qui paroiſt ſur ſon viſage, & enfin par une modeſtie que l'on voit dans ſes regards & dans ſa contenance. Sa robbe eſt d'un bleu celeſte, ornée par le bas d'une broderie d'or. D'une main elle la releve négligemment, & de l'autre elle fait une action par laquelle il ſemble qu'elle ſoit dans l'incertitude ſi elle doit prendre les preſens qu'on luy offre. Sous cette robbe ceinte d'un ruban tiſſu d'or, il y a une maniere de juppe peinte de laque, rehauſſée d'un peu de jaune ſur les clairs. Une écharpe de gaze luy couvre les épaules & la gorge; & un petit voile blanc qui luy ſert de coiffure, tombe en arriere, & laiſſe voir ſes cheveux qui ſont d'un chaſtain clair. Celuy qui luy fait des preſens a ſur ſa teſte un bonnet en forme de turban; il eſt habillé d'une veſte jaune ombrée de laque. Sa ſouſveſte eſt d'un violet tirant ſur le gris-de-lin; & ſes chauſſes & ſes ſouliers ſont ſemblables à ceux que portent les Levantins. Une écharpe jaune & verte luy ſert de ceinture; & à ſon coſté luy pend un cimeterre & un carquois rempli de fleches. De la main droite il tient des pendans d'oreilles, & de la gauche des bracelets.

Auprés de Rébecca eſt une grande fille

appuyée ſur un vaſe poſé ſur le bord du puits. Son viſage paroiſt mélancolique. Ses cheveux ſont bruns. Elle eſt veſtuë d'un habit vert avec une eſpece de camiſolle ou demi-tunique, qui ne la couvre que depuis les épaules juſques ſur les hanches, & dont la couleur eſt de laque & d'un bleu fort paſle.

Une autre jeune fille eſt proche celle dont je viens de parler: elle tient un vaſe. Ses cheveux ſont blonds, & dans ſon viſage il y a quelque choſe de maſle & d'animé. Sa robbe de deſſous eſt d'un rouge de vermillon; & le veſtement de deſſus d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de jaune & de gris-de-lin. Ce veſtement eſt ceint & retrouſſé d'une maniere particuliere & agréable. De ſa main droite elle s'appuye ſur l'épaule d'une autre fille dont l'habit eſt bleu. Elle a un voile blanc qui luy ſert de coiffure, & qui luy couvre auſſi la gorge.

De l'autre coſté, & proche la figure de l'homme dont j'ay parlé, eſt une fille veſtuë de blanc, qui deſcend une corde dans le puits. Elle eſt diminuée dans la force du deſſein & des couleurs, parce qu'elle eſt un peu plus éloignée que les autres. Il y en a une autre qui verſe de l'eau de ſa cruche dans celle

d'une de ſes compagnes. Sa robbe eſt verte, ſon manteau rouge, & pour coëffure, elle a un voile blanc qui renferme ſes cheveux.

Celle qui reçoit l'eau eſt courbée & a un genou à terre. Sa robbe eſt d'un gris-de-lin, ayant pardeſſus un autre veſtement ſans manche, qui eſt d'un jaune ombré de laque.

Tout proche, & ſur la meſme ligne, eſt une autre fille qui porte un vaſe ſur ſa teſte, & qui ſe baiſſe pour en prendre encore un qui eſt à terre. Sa robbe de deſſous eſt d'un gris-de-lin rompu de vert & de laque dans les ombres, & celle de deſſus eſt rouge avec des manches qui paroiſſent de toile de lin. Sa coëffure eſt un voile blanc un peu verdaſtre qui tombe ſur ſes épaules.

Derriere la jeune fille qui verſe de l'eau à ſa compagne, il y en a trois autres, dont la plus éloignée tient des deux mains un vaſe ſur ſa teſte. Son habit eſt d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de blanc & de jaune, rompu de vert, & d'une laque claire. Le voile qui couvre ſes cheveux en partie ſemble en tombant ſur ſes épaules voltiger au gré du vent. Des deux autres il y en a une qui ne montre que le dos, mais

qui en tournant la teste laisse voir son visage de profil. Elle tient une cruche. Sa robbe est peinte d'une laque fort vive, dont les clairs sont rehaussez d'une couleur plus claire, meslée d'un bleû pasle.

La fille qui est auprés d'elle, & qui s'appuye sur son épaule, a un habit de bleu celeste : elle a un air enjoûé, & paroist plus jeune que les autres. Ces deux dernieres filles semblent en regarder deux autres qui sont assises, dont l'une appuyée sur un vase est vestuë d'un habit vert rehaussé de jaune, & l'autre a un vestement jaune ombré de laque. Elles ont toutes les pieds nuds ; & comme le Poussin a voulu traiter ce sujet avec beaucoup de modestie & de bienséance, il n'a representé de nud que les bras, & un peu des jambes, faisant voir cependant dans ces parties ce qui peut se rencontrer de plus beau dans des filles bien faites.

Si je vous fais une description un peu longue, c'est pour vous donner moyen de mieux juger du Tableau lors que vous le verrez : car vous connoistrez que le Poussin a exactement suivi ses propres maximes, en choisissant une matiere capable de recevoir de l'ouvrier une forme nouvelle & digne de son

ſujet. Ne vous ſouvenez-vous point comment Paul Veroneſe a traité une pareille hiſtoire qui eſt dans le Cabinet du Roy, de quelle ſorte Raphaël l'a peinte dans les Loges du Vatican, & comment pluſieurs autres Peintres l'ont repreſentée ? Je ne parle que pour la compoſition & l'ordonnance. Songez-bien, je vous prie, ſi vous avez veû quelque choſe de ſemblable au Tableau dont nous parlons, & ſi le Pouſſin a pris pour exemple aucun Maiſtre qui l'ait précedé.

Comme une des premieres obligations du Peintre eſt de bien repreſenter l'action qu'il veut figurer ; que cette action doit eſtre unique, & les principales figures plus conſiderables que celles qui les doivent accompagner, afin qu'on connoiſſe d'abord le ſujet qu'il traite : le Pouſſin a obſervé que les deux figures qui dominent dans ſon Tableau ſont ſi bien diſpoſées, & s'expriment par des actions ſi intelligibles, que l'on comprend tout d'un coup l'hiſtoire qu'il a voulu peindre. Car de la maniere que cét étranger preſente à Rébecca les joyaux qu'il avoit apportez, on connoiſt qu'il ne doute pas que ce ne ſoit celle qu'il eſt venu chercher pour eſtre la femme d'Iſaac ; & dans la

fille on remarque une pudeur, une modestie, & comme une irrésolution de prendre ou de refuser le present qu'il luy fait, ne croyant point que le service qu'elle luy a rendu, en donnant à boire à ses chameaux, mérite aucune récompense.

L'autre maxime du Poussin admirablement observée dans cét ouvrage, consiste dans la belle disposition des groupes qui le composent. Il faudroit que vous le vissiez pour mieux comprendre ce que je ne puis assez vous exprimer par des paroles. Je vous diray seulement que la raison qui oblige les Peintres à traiter les grands sujets de cette maniere, & à disposer leurs figures par groupes, est tirée de ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux, & de ce qui se passe quand plusieurs personnes se trouvent ensemble. Car on peut remarquer, comme a fait Leonard de Vinci, que d'abord elles s'attroupent separément selon la conformité des âges, des conditions & des inclinations naturelles qu'elles ont les unes pour les autres, & qu'ainsi une grande compagnie se divise en plusieurs autres; ce que les Peintres appellent groupes. De-sorte que la nature en cela comme en toute autre chose, est leur maistresse qui

leur enſeigne à ſuivre cette methode dans les grandes ordonnances, afin d'éviter l'embarras & la confuſion. C'eſt un effet de l'habileté du Peintre de bien diſpoſer ces groupes, de les varier tant par les attitudes & les actions des figures, que par les effets des lumieres & des ombres; mais d'une maniere où le jugement agiſſe toûjours, pour ne pas outrer les actions, ni rendre ſon ſujet deſagréable par des ombres trop fortes & de grands éclats de lumieres donnez mal-à-propos. LE POUSSIN.

La partie qui paroiſt une des plus eſſentielles, & des plus conſiderables dans un ouvrage, eſt l'expreſſion: elle eſt traitée dans celuy-cy d'une maniere non moins ingenieuſe que naturelle. Cette fille appuyée contre le puits (car je vous ay fait ſouvenir de toutes celles qui compoſent le Tableau, & je ſuppoſe que preſentement vous l'avez comme devant les yeux,) cette fille, dis-je, eſt dans une attention ſi bien exprimée, qu'elle ſemble trouver à redire de ce que Rébecca reçoit les preſens d'un Etranger; ou qu'elle eſt jalouſe de ce qu'il la récompenſe ſi liberalement du ſervice qu'elle luy a rendu. Si l'on conſidere la beauté & la nobleſſe de

cette figure, ſoit dans la proportion de toutes ſes parties, ſoit meſme dans ſes veſtemens, on verra qu'elle eſt conforme aux plus belles ſtatuës antiques: mais on verra en meſme temps que le Peintre a penſé à varier ſon ſujet autant par les differens mouvemens de l'ame que par les actions du corps & les attitudes differentes des perſonnes qu'il a figurées. Voulant faire paroiſtre celle-cy jalouſe de ſa compagne, il l'a repreſentée plus âgée, & d'un teint moins vif, parce qu'il eſt naturel que les filles déja plus avancées en âge ayent du chagrin, lors qu'on leur en préfere de plus jeunes. Son teint un peu paſle eſt la marque d'un temperament mélancolique & d'une inclination à la jalouſie. Auſſi paroiſt-elle penſive & ſans action, négligemment appuyée contre le puits.

Les deux autres, qui font un groupe avec elle, ne ſont pas de meſme humeur, & ne ſemblent pas ſi touchées. L'on apperçoit pourtant ſur leur viſage un certain trouble, & une eſpece d'émotion cauſée par un ſecret reſſentiment de voir Rébecca préferée à toutes les autres.

On peut particulierement conſiderer avec quel eſprit le Pouſſin a repreſenté cetre fille

qui

qui verſe de l'eau à ſa compagne, & qui en meſme temps obſerve avec attention ce qui ſe paſſe entre Rébecca, & le ſerviteur d'Abraham. Celle qui reçoit l'eau ſemble l'avertir que ſa cruche eſt trop pleine, & luy demander à quoy elle penſe de ne pas regarder à ce qu'elle fait. LE POUSSIN.

Cette action eſt ſi naturelle & ſi heureuſement trouvée, qu'il ne ſe pouvoit rien imaginer de plus convenable en une pareille occaſion, ni qui ſoit exprimée avec plus d'élegance. Car ſi dans les autres filles dont je viens de parler on voit de l'envie, il ne paroiſt quaſi dans celles-cy que de l'indifference.

Dans les quatre qui ſont plus éloignées, on remarque plus de curioſité. Celle qui tient ſa cruche ſemble écouter ce que l'Etranger dit à Rébecca. Il n'y a rien de mieux deſſeigné que cette jeune fille veſtuë de rouge, qui ſe tourne vers ſa compagne. Celle qui s'appuye ſur ſon épaule ne ſemble-t-elle pas parler à une autre qui porte un vaſe ſur ſa teſte, & qui ſe courbe pour en prendre encore un qui eſt à terre? Toutes leurs actions ſont ſi vrayes, & ſi noblement diverſifiées, qu'il y paroiſt du

LE POUSSIN. mouvement & de la vie. Et pour augmenter davantage la beauté du ſujet par une plus grande diverſité, le Peintre a repreſenté encore d'autres filles dont les cruches ſont pleines, & qui ſemblent s'en retourner chez elles.

Il y en a deux qui, pour s'entretenir confidemment, ſe ſont éloignées des autres juſques à ce que leur rang ſoit venu pour tirer de l'eau. Elles ſont aſſiſes, & ſi appliquées à parler enſemble, qu'elles n'ont nulle attention à ce qui ſe paſſe auprés du puits. Pour ce qui regarde la proportion des corps, elle eſt judicieuſement obſervée dans toutes ces filles ſelon leur âge; & c'eſt dans leurs differens airs de teſte qu'on voit differentes beautez, qui toutes ont des graces particulieres.

Quant à la diſtribution des couleurs, elle fait dans ce Tableau une grande partie de ce qui charme la veuë. De l'union du païſage avec les figures il en naiſt un doux accord, & une harmonie admirable qui ſe répand dans tout l'ouvrage. Il eſt vray auſſi, qu'outre la belle entente qui ſe voit dans l'arrangement des couleurs, on peut dire que les ombres & les lumieres y ſont traitées avec un artifice qui ne contribuë pas peu à

ſa perfection, par les differens effets qu'elles
font dans la campagne, contre les baſtimens, & enfin ſur tous les corps qui entrent dans la compoſition de ce Tableau.

Le Pouſſin voulant qu'il n'y euſt rien que de beau & d'agréable, a choiſi, comme je vous ay fait voir, une ſituation de lieu conforme à ſon intention. Le païſage n'a rien de ſolitaire: on y voit les beautez de la campagne, & la commodité d'une ville qui repreſente bien la ſimplicité, & la douceur de la vie des premiers hommes. Et quoy-que pour ſe conformer à l'hiſtoire, il ait pris l'heure que le Soleil commence à deſcendre ſous l'horiſon, l'air néanmoins n'eſt point chargé de ces vapeurs que nous voyons qui s'élevent de la terre lors que la nuit approche, parce qu'il n'ignoroit pas que dans les païs chauds & ſecs le Soleil n'attire pas durant le jour comme en d'autres endroits, des vapeurs & des exhalaiſons ſi épaiſſes. Il a repreſenté une de ces belles ſoirées où l'air eſt pur & ſerain, & où les objets éclairez des rayons du Soleil qui baiſſe, ſe font voir avec plus de douceur & de tendreſſe.

Mais en quoy on peut admirer ſa doctrine & ſon jugement, c'eſt dans les carna-

tions & les couleurs de toutes les figures. Il fait reconnoiſtre dans cét ouvrage qu'il ſçavoit bien diſtinguer de quelle maniere on doit peindre les corps qui ſont en pleine campagne & ceux qui ſont renfermez, & la difference qu'il faut mettre entre une figure veüë de loin, & une qui eſt proche. Ce qui a donné du credit à quelques Peintres qui ont repreſenté des carnations fraiſches & vives, c'eſt qu'ils n'ont pas eû ces égards. Ils ont peint leurs figures comme veüës de prés, & leur donnant une beauté de couleurs plus ſenſibles, & moins éteintes qu'elles ne peuvent avoir dans une diſtance un peu éloignée: ils ont mieux aimé ſatisfaire les yeux que la raiſon. C'eſt en cela que les gouſts ſont differens. Le Pouſſin n'a pas cru devoir garder cette conduite. Il a ſuivi la nature dans les choſes eſſentielles beaucoup mieux que tous les autres Peintres, & n'a jamais voulu s'en écarter que dans ce qu'elle a de défectueux; mais il l'a toûjours exactement imitée lors qu'il l'a trouvée belle & parfaite. Et quand il a repreſenté des perſonnes en campagne & en plein air, il les a peintes telles qu'elles doivent paroiſtre du lieu où on les voit. Il a obſervé

la diminution des teintes de meſme que celles de la forme & des grandeurs, & a eſté auſſi excellent obſervateur de la perſpective aërienne que de la perſpective linéale. Comme il connoiſſoit que c'eſt une perfection de la peinture, & un des plus difficiles ſecrets de l'art, de bien marquer la quantité d'air qui s'interpoſe entre l'œil & les objets, il avoit tellement étudié cette partie, & l'a ſi bien miſe en pratique, qu'on peut dire avec verité que c'eſt en cela qu'il a excellé. C'eſt auſſi par ce moyen qu'il a rendu ſes compoſitions ſi charmantes, qu'il ſemble qu'on chemine dans tous les païs qu'il repreſente; que ſes figures ſe détachent de telle ſorte les unes des autres, qu'il n'y a ni confuſion, ni embarras; que les couleurs meſme les plus vives demeurent dans leur place ſans trop avancer, ou trop reculer, ni ſe nuire les unes aux autres; que les lumieres, de quelque nature qu'elles ſoient, ne ſont jamais ni trop fortes, ni trop foibles; que les reflets font les effets qu'ils doivent; & que de quelque ſorte qu'il traite un ſujet, & qu'il l'éclaire, il fait toûjours un effet admirable, parce qu'avec la gradation des couleurs il ſçavoit en faire le choix ſelon l'amitié qu'elles ont entre el- LE POUSSIN.

les, & répandre ſes jours & ſes ombres à propos.

Que ſi le Pouſſin n'a pas toûjours ſuivi les maximes des Peintres Venitiens dans l'épanchement des ombres & des lumieres par de grandes maſſes, ni ſuivi entierement leur conduite dans la maniere de coucher ſes couleurs, pour aider à donner plus de relief aux corps: il a travaillé ſur un autre principe; il a pris Raphaël pour ſon guide, & fondé ſur les obſervations qu'il faiſoit continuellement ſur le naturel, il a fort bien ſceû détacher, comme je viens de vous dire, toutes les figures par la diminution des teintes, & par cette merveilleuſe entente qu'il avoit de la perſpective de l'air. Cette maniere & cette conduite fait dans ſes Tableaux un effet conforme à ce que l'on voit d'ordinaire dans la nature. Car ſans l'artifice des grandes ombres & des grands clairs, on y voit les objets tels qu'on les découvre ordinairement dans le grand air & en pleine campagne, où l'on ne voit point ces fortes parties de jours & d'obſcuritez. Auſſi pluſieurs ne s'en ſervent que comme d'un ſecours pour ſuppléer à leur impuiſſance, & les affectent meſme ſouvent avec auſſi peu

de raiſon & de jugement, que ces contraſtes d'actions extraordinaires, & ces mouvemens mal entendus, cachant dans ces grandes ombres les defauts du deſſein, & trompant les ignorans par des mouvemens forcez & ridicules qu'ils leur font regarder comme de merveilleux effets de l'art.

Dans le Tableau dont je viens de parler, les habits de toutes les filles ſont de couleurs vives & douces, mais rompuës & éteintes en quelques endroits. Il ne les a point chargées de riches parures, pour les faire paroiſtre davantage, parce qu'il ſçavoit leur donner une beauté qui efface toute ſorte de richeſſe. Leurs accommodemens ſont conformes à leur âge & à leur ſexe. Enfin ſi l'on conſidere bien ce Tableau, on verra que toutes les beautez en ſont pures, & ſi j'oſe dire toutes nuës. Elles ſont naturelles, ſans ajuſtemens & ſans fard: le Peintre n'a relevé d'aucunes fleurs cét excellent ouvrage; il l'a dépoüillé de tout ornement, comme un beau viſage que l'on découvre, & à qui l'on oſte le voile.

M'eſtant un peu arreſté; Ce que vous venez de remarquer, dit Pymandre, ſuffiroit pour apprendre à faire un Tableau accom-

pli : car il ne faudroit, à mon avis, que bien imiter cét ouvrage, pour faire un ſecond chef-d'œuvre.

Il n'eſt pas aiſé, luy repartis-je, de ſe ſervir des belles choſes ſans choquer les regles de l'art, & manquer dans les maximes de noſtre illuſtre Peintre. Vous avez veû, comme il dit luy-meſme, qu'il ne chante pas toûjours ſur un meſme ton. S'il s'eſt conduit de la maniere que je vous ay marquée pour un ſujet qui ſe paſſe à la campagne, il prend d'autres meſures pour ceux qu'il repreſente dans des lieux enfermez. Le Tableau où il a peint Moïſe qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, eſt bien opposé à celuy de Rébecca. Les carnations ſont de couleurs plus ſenſibles, les ombres & les lumieres plus fortes, les reflets plus marquez, & toutes les parties plus reſſenties & plus diſtinctes, parce qu'il ſuppoſe que le ſujet eſt renfermé, & proche de celuy qui le regarde. Combien les expreſſions en ſont-elles differentes ? Le Roy y paroiſt étonné, voyant que le petit Moïſe jette ſa couronne, au lieu de répondre à ſes careſſes. On y remarque la colere des Preſtres Egyptiens, qui prennent cette action pour un préſage ſi fu-

neſte,

neste, qu'ils veulent à l'heure mesme se défaire de cét enfant. La crainte que la Princesse en a, luy fait tendre les bras pour le sauver. Le Poussin.

Le Tableau de l'Extréme-Onction qui fait un des sept Sacremens de M. de Chantelou, est encore traité de la mesme sorte à l'égard du lieu & de la distance, mais different par les ombres & les jours causez par des lumieres particulieres, & encore par les expressions de tristesse & de douleur diversement répanduës sur les visages de toutes les personnes qui sont autour du malade.

Le Prestre qui luy donne les saintes huiles, est un homme grave & venerable par son âge & par sa dignité. Il n'est pas vestu d'un habit particulier : car dans les premiers temps de l'Eglise les Prestres n'estoient point distinguez par leurs vestemens. On connoist par les sentimens de douleur que témoignent les assistans, ceux qui prennent plus de part à la conservation du malade. On discerne la femme, la mere & les enfans, d'avec les autres personnes qui ne luy sont pas si proches. Pour ce qui est du mourant, on croit voir en luy comme dans le Tableau de cét ancien Sculpteur, combien il luy reste de temps à vivre. Ctesilas.

Je ne sçay pas comment ceux qui disent que le Poussin n'a pas bien fait les draperies, ont regardé ses Tableaux : car dans celuy dont je parle, de mesme que dans les autres, on ne peut pas souhaiter des vestemens mieux mis, des plis mieux formez & mieux entendus. Ce ne sont point de ces grands morceaux d'étoffe qui n'ont nulle figure, & qui ne representent que des pieces de drap déployées, & jettées au hasard : mais on voit que tous les habits sont de veritables vestemens, qui en couvrant le nud, marquent la forme du corps, & le cachent avec une honnesteté & une modestie conforme aux sexes, aux âges & aux conditions. Les étoffes paroissent ce qu'elles doivent estre, c'est à dire, ou legeres, ou plus pesantes, selon leur usage, avec un agencement si commode & si aisé, si noble & si agreable, qu'il n'y a rien qui embarasse, qui choque la veûë, ni qui fasse un mauvais effet. Ce n'est point la quantité d'ornemens qui en fait la beauté : la simplicité y donne tout l'agrément ; & les couleurs sont si bien ménagées, que la vivacité des unes ne détruit point les autres. Si quelquefois dans les figures les plus éloignées il employe une couleur qui ait beau-

coup d'éclat, elle est mise avec une discretion & une entente si admirable, que celles qui sont les plus proches ne perdent rien de leur force & de leur beauté. Le Poussin.

Je souhaiterois pouvoir vous faire presentement remarquer cette merveilleuse gradation de couleurs dans le Tableau de Saint François Xavier qui est aux Jesuites: vous admireriez sans doute dans cét ouvrage la science du Poussin. C'est un des plus considerables qu'il ait faits, tant pour les excellentes parties du dessein & du coloris, que pour les expressions nobles & naturelles, qui paroissent d'autant plus que les figures sont grandes comme nature.

J'ay beaucoup d'impatience, dit Pymandre, de voir cét ouvrage dont vous relevez si souvent le merite, à cause aussi que j'avois toûjours oûï dire que le Poussin n'avoit jamais fait de grandes figures.

Ce Tableau seul, repartis-je, peut faire juger du contraire. Mais il faut que je vous dise, pour vous desabuser, que quand le Poussin se fut mis en réputation pour les Tableaux de moyenne grandeur, il se vit si accablé de ces sortes d'ouvrages, qu'il ne songea pas à en entreprendre d'autres: outre

LE POUSSIN. qu'il n'eſtoit point de ceux qui recherchent avec empreſſement les grands atteliers plûtoſt pour s'enrichir que pour aquerir de l'honneur ; & qu'il demeuroit dans un païs où d'ordinaire ceux de la nation ſont toûjours préferez aux étrangers quand il y a quelque entrepriſe glorieuſe ou utile à faire. C'eſt ce que j'ay veû à Rome. Lors qu'on voulut faire un Tableau à Saint Charles des Catinares, on demanda des deſſeins à nos meilleurs Peintres François : mais quand ſe vint à l'exécution, les Italiens s'intereſſerent tous à ne pas ſouffrir qu'on leur preferaſt un étranger. Ainſi le Pouſſin de meſme que nos plus habiles Peintres François qui ont demeuré à Rome, n'ont gueres eſté appellez pour faire de grands ouvrages. Le Pouſſin s'en ſoucioit moins qu'un autre, parce qu'il ſe contentoit de ſon travail ordinaire, & trouvoit dans des Tableaux d'une mediocre grandeur un champ aſſez vaſte pour faire paroiſtre ſon ſçavoir : auſſi n'en a-t-il point fait où l'on ne puiſſe remarquer une infinité de differentes beautez. Mais ne pouvant pas entrer dans le détail de tous ſes ouvrages pour vous en faire connoiſtre les divers caracteres, & ce que les ſçavans y admirent, je veux ſeu-

lement vous parler encore du Tableau de la Mane, qui eſt dans le Cabinet du Roy. Comme cét ouvrage paſſe pour un des plus beaux de ce Peintre, je vous rapporteray les remarques que l'on y fit en 1667. dans l'Académie Royale de Peinture, où eſtoient alors tous les Peintres & les Sculpteurs qui la compoſent, & pluſieurs perſonnes ſçavantes: le jugement de tant d'habiles hommes pourra ſervir à autoriſer tout ce que je vous ay dit du Pouſſin. Je n'auray pas de peine à vous parler de cét ouvrage, car je me ſouviens aſſez de ce que j'en ay déja écrit.

Ce Tableau, qui repreſente les Iſraélites dans le deſert lors que Dieu leur envoya la Mane, a ſix pieds de long ſur quatre pieds de haut. Le païſage eſt compoſé de montagnes, de bois, & de rochers. Sur le devant paroiſt d'un coſté une femme aſſiſe qui donne la mammelle à une vieille femme, & qui ſemble flater un jeune enfant qui eſt auprés d'elle. La femme qui donne à teter eſt veſtuë d'une robbe bleuë & d'un manteau de pourpre rehauſſé de jaune; & l'autre eſt habillée de jaune. Tout proche eſt un homme debout couvert d'une draperie rouge; & un peu plus derriere, il y a un malade à ter-

re, qui ſe levant à demi, s'appuye ſur un baſton.

Un vieillard eſt aſſis auprés de ces deux femmes dont je viens de parler: il a le dos nud, & le reſte du corps couvert d'une chemiſe, & d'un manteau d'une couleur rouge & jaune. Un jeune homme le tient par le bras, & aide à le lever.

Sur la meſme ligne, & de l'autre coſté à la gauche du Tableau, on voit une femme qui tourne le dos, & qui porte entre ſes bras un petit enfant. Elle a un genou à terre; ſa robbe eſt jaune & ſon manteau bleu. Elle fait ſigne de la main à un jeune garçon qui tient une corbeille pleine de Mane, d'en porter au vieillard dont je viens de parler.

Prés de cette femme, il y a deux jeunes garçons: le plus grand repouſſe l'autre, afin d'amaſſer luy ſeul la Mane qu'il voit répanduë à terre. Un peu plus loin ſont quatre figures: les deux plus proches repreſentent un homme & une femme qui recueïllent de la Mane; & des deux autres, l'une eſt un homme qui porte quelque choſe à ſa bouche, & l'autre une fille veſtuë d'une robbe meſlée de bleu & de jaune. Elle regar-

de en haut, & tient le devant de ſa robbe
pour recevoir ce qui tombe du Ciel.

Proche le jeune garçon qui porte une corbeille eſt un homme à genou qui joint les mains, & leve les yeux au Ciel.

Les deux parties de ce Tableau qui ſont à droit & à gauche, forment deux groupes de figures qui laiſſent le milieu ouvert, & libre à la veûë, pour mieux découvrir Moïſe & Aaron qui ſont plus éloignez. La robbe du premier eſt d'une étoffe bleuë, & ſon manteau eſt rouge. Pour le dernier, il eſt veſtu de blanc. Ils ſont accompagnez des Anciens du peuple diſpoſez en pluſieurs attitudes differentes.

Sur les montagnes & ſur les colines qui ſont dans le lointain, paroiſſent des tentes, des feux allumez, & une infinité de gens épars de coſté & d'autre; ce qui repreſente bien un campement.

Le Ciel eſt couvert de nuages fort épais en quelques endroits; & la lumiere qui ſe répand ſur les figures paroiſt une lumiere du matin qui n'eſt pas fort claire, parce que l'air eſt rempli de vapeurs; & meſme d'un coſté il eſt plus obſcur par la chute de la Mane.

Ce Tableau ayant esté exposé dans l'Académie non-seulement pour estre veû de toute l'Assemblée, mais pour estre examiné dans toutes ses parties, on considera d'abord la disposition du lieu, qui represente parfaitement un desert sterile, & une terre inculte.

Car quoy-que le païsage soit composé d'une maniere tres-sçavante & agréable, ce ne sont pourtant que de grands rochers qui servent de fond aux figures. Les arbres n'ont nulle fraischeur: la terre ne porte ni plantes, ni herbes; & l'on n'apperçoit ni chemins, ni sentiers qui fassent juger que ce païs soit frequenté.

Le Peintre ayant à representer le Peuple Juif dans un endroit dépourveû de toutes choses, & dans une extréme necessité, ne pouvoit imaginer une situation qui convint mieux à son sujet. On y voit quantité de personnes qui paroissent dans une lassitude, une faim, & une langueur extréme.

Cette multitude de monde répanduë en divers endroits, partage agréablement la veûë, & ne l'empesche point de se promener dans toute l'étenduë de ce desert. Cependant, afin que les yeux ne soient pas toûjours

jours errans, & emportez dans un si grand espace de païs, ils se trouvent arrestez par les groupes de figures qui ne séparent point le sujet principal, mais servent à le lier, & à le faire mieux comprendre. On y trouve un contraste judicieux dans les differentes dispositions des figures dont la position & les attitudes conformes à l'histoire engendrent l'unité d'action, & la belle harmonie que l'on voit dans ce Tableau.

Quant à la lumiere, on remarqua de quelle sorte elle se répand sur tous les objets. Que le Peintre, pour montrer que cette action se passe de grand matin, a fait paroistre quelques vapeurs qui s'élevent au pied des montagnes & sur la surface de la terre; ce qui fait que les objets éloignez ne sont pas si apparens.

Cela sert mesme à détacher davantage les figures les plus proches, sur lesquelles frapent certains éclats de lumieres qui sortent par des ouvertures de nuées que le Peintre a faites exprés pour autoriser les jours particuliers qu'il distribuë en divers endroits de son ouvrage. L'on connoist bien qu'il a cru devoir tenir l'air plus sombre du costé où tombe la Mane, & faire que les figures y

 ſoient plus éclairées que de l'autre coſté où le Ciel eſt ſerain, afin de les varier toutes auſſi-bien dans les effets de la lumiere que dans leurs actions, & donner une agréable diverſité de jours & d'ombres à ſon Tableau.

Aprés avoir fait ces remarques ſur la diſpoſition de tout l'ouvrage, on examina ce qui regarde le deſſein. Pour montrer que le Pouſſin a eſté ſçavant & exact dans cette partie, on fit voir combien les contours de la figure du vieillard qui eſt debout, ſont grands & bien deſſeignez, & toutes les extrémitez correctes, & prononcées avec une préciſion qui ne laiſſe rien à deſirer.

Mais ce que l'on obſerva d'excellent dans cette rare peinture, eſt la proportion de toutes les figures, laquelle eſt priſe ſur les plus belles ſtatuës antiques, & parfaitement accommodée au ſujet.

On fit voir que le vieillard qui eſt debout, a les proportions du Laocoon, qui eſt d'une taille bien faite, & dont toutes les parties du corps conviennent à un homme qui n'eſt ni extrémement fort, ni trop délicat. Que le Pouſſin s'eſt ſervi des meſmes meſures pour repreſenter cét homme malade, dont les mem-

bres, bien que maigres & décharnez, ne laiſſent pas d'avoir entre eux un rapport tres-juſte, & capable de former un beau corps.

Quant à la femme qui donne la mamelle à ſa mere, on jugea qu'elle tient de la figure de Niobe; que toutes les parties en ſont deſſeignées agréablement, & tres-correctes; & qu'il y a, comme dans la ſtatuë de cette Reine, une beauté maſle & délicate tout enſemble, qui marque une bonne naiſſance, & qui convient à une femme de moyen âge.

La mere eſt ſur la meſme proportion, mais on y voit plus de maigreur & de ſechereſſe, parce que la chaleur naturelle venant à s'éteindre dans les vieilles gens, il arrive que les muſcles ne ſont plus ſouſtenus avec autant de vigueur qu'auparavant, & qu'ainſi ils paroiſſent plus relâchez; & meſme que les nerfs cauſent certaines apparences que le Peintre ne doit pas omettre pour bien imiter le naturel.

On trouva que cét homme couché derriere ces femmes, tire ſa reſſemblance de la ſtatuë de Seneque qui eſt à Rome dans la Vigne Borgheſe. Le Pouſſin a choiſi l'image de ce Philoſophe comme la plus convenable pour repreſenter un vieillard qui

Le Poussin. paroiſt un homme d'eſprit. On y voit une belle proportion dans les membres ; mais une apparence de veines & de nerfs, & une ſechereſſe ſur la peau, qui ne vient que d'une grande vieilleſſe, & des fatigues qu'il a ſouffertes.

Le jeune homme qui luy parle tient beaucoup de l'Antinoüs qui eſt à Belvedere : on croit voir dans toutes les parties de ſon corps comme une chair ſolide qui marque la force & la vigueur de la jeuneſſe.

Les deux autres qui ſe batent ſont de proportions differentes. Le plus jeune peut avoir eſté pris ſur le modelle des enfans de Laocoon ; & pour mieux figurer un âge encore tendre & peu avancé, le Peintre a fait que toutes les parties en ſont délicates & peu formées. Mais l'autre qui ſemble plus âgé & plus vigoureux tient de cette forte compoſition de membres qu'on voit dans un des Luteurs qui eſt au Palais de Medicis.

La jeune femme qui tourne le dos, a quelque reſſemblance à la Diane d'Epheſe qui eſt au Louvre ; & bien que cette femme ſoit plus couverte d'habits que la Diane, on ne laiſſe pas de connoiſtre la beauté & l'élegance de tous ſes membres, dont les contours déli-

cats & gracieux forment cette taille ſi agréable & ſi aiſée, que les Italiens nomment *Suelte*. LE POUSSIN.

Le Peintre a eû deſſein de faire voir dans ce dernier groupe des proportions differentes de celles du premier dont j'ay parlé, afin qu'il y euſt une eſpece d'oppoſition, & qu'il paruſt de la diverſité dans les figures auſſibien par leurs âges, par leur forme & leur délicateſſe, que par leurs actions. Car dans le jeune homme qui porte une corbeille, il y a une beauté délicate, qui ne peut avoir pour modelle que cette admirable figure de l'Apollon antique, les contours de ſes membres ayant quelque choſe encore de plus gracieux que ceux du jeune homme qui parle à ce vieillard.

La fille qui tend ſa robbe, a la taille & la proportion de la Venus de Medicis; & l'homme qui eſt à genou ſemble avoir eſté imité ſur l'Hercule Commode.

Aprés que chacun eût dit ſon avis ſur ces differentes proportions, bien loin de blaſmer le Peintre d'avoir en cela imité les Antiques, il fut loûé de les avoir ſi bien ſuivies. On admira les expreſſions de ſes figures toutes propres à ſon ſujet: car il n'y en a pas une

LE POUSSIN. dont l'action n'ait rapport à l'estat où estoit alors le Peuple Juif, qui se trouvant dans une extréme necessité, & dans un abbatement inconcevable, se vit dans ce moment soulagé par le secours du Ciel. Aussi l'on voit que les uns semblent souffrir sans connoistre encore l'assistance qui leur est envoyée, & que les autres qui en ressentent les effets sont dans des dispositions differentes.

Pour entrer dans le particulier de ces figures, & apprendre de leurs actions mesmes non-seulement ce qu'elles font, mais ce qu'elles pensent, on examina tous leurs differens mouvemens. Les uns, pour penetrer l'intention du Peintre, & déclarer sur cela leurs propres pensées, disoient que ce n'est pas sans dessein que le Poussin a representé un homme déja âgé pour regarder cette femme qui donne à teter à sa mere, parce qu'une action de charité si extraordinaire devoit estre considerée par une personne grave, afin de la relever davantage, d'en connoistre le merite, & donner sujet de la faire aussi remarquer plus particuliérement à ceux qui verront le Tableau. Qu'il n'a pas voulu que ce fust un homme grossier & rustique, parce

que ces ſortes de gens ne font pas de réfle- xion ſur les choſes qui meritent d'eſtre obſer- vées. LE POUSSIN.

Les autres s'empreſſoient à faire voir com- ment ce meſme vieillard, pour repreſenter une perſonne étonnée & ſurpriſe, a les bras retirez & poſez contre le corps, diſans que dans les actions impréveuës les membres ſe retirent d'ordinaire les uns auprés des autres, lors principalement que l'objet qui nous ſur- prend imprime dans noſtre eſprit une ima- ge qui nous fait admirer ce qui ſe paſſe, & que l'action ne nous cauſe aucune crainte ni aucune frayeur qui puiſſe troubler nos ſens, & leur donner ſujet de chercher du ſe- cours, ou de ſe défendre contre ce qui les menace. Auſſi on voit que ne concevant que de l'admiration pour une choſe ſi digne d'eſ- tre remarquée, il ouvre les yeux autant qu'il le peut; & comme ſi en regardant plus for- tement il comprenoit davantage la grandeur de cette action, il employe toutes les puiſ- ſances qui ſervent aux ſens de la veuë pour mieux voir ce qu'il ne peut trop eſtimer.

Il n'en eſt pas de meſme des autres par- ties de ſon corps: les eſprits qui les abandon- nent, font qu'elles demeurent ſans mouve-

ment. Sa bouche eſt fermée comme s'il craignoit qu'il luy échapaſt quelque choſe de ce qu'il a conceû, & auſſi parce qu'il ne trouve pas de paroles pour exprimer la beauté de cette action. Et comme dans ce moment le paſſage de la reſpiration ſe trouve fermé, l'eſtomac eſt plus élevé qu'à l'ordinaire, ce qui paroiſt dans quelques muſcles de cette partie du corps qui n'eſt pas couverte.

Cét homme ſemble meſme ſe retirer un peu en arriere pour marquer ſa ſurpriſe, & en meſme temps le reſpect qu'il a pour la vertu de cette femme qui donne ſa mamelle.

Conſiderant pourquoy elle ne regarde pas ſa mere, en luy rendant ce charitable ſecours, mais qu'elle ſe panche du coſté de ſon enfant; on attribua cela au deſir qu'elle avoit de pouvoir les ſecourir tous deux en meſme temps, lequel luy fait faire une action de double mere. Car d'un coſté elle voit dans une extréme defaillance celle qui luy a donné la vie; & de l'autre celuy qu'elle a mis au jour luy demande une nourriture qui luy appartient, & qu'elle luy dérobe en la donnant à une autre: ainſi le devoir & la pieté la touchent également. C'eſt pourquoy dans le moment qu'elle oſte le lait à ſon enfant elle luy donne

donne des larmes, & tasche de l'appaiser par ses paroles & par ses caresses. Comme cét enfant a de la crainte pour sa mere, & qu'il n'est pas émeû de jalousie comme si c'estoit un autre enfant de son âge qu'on luy préferast, il se contente de témoigner sa douleur par des plaintes, & il ne paroist pas qu'il s'emporte avec excés pour avoir ce qu'on luy oste.

L'action de cette vieille qui embrasse sa fille, & qui luy met la main sur l'épaule, est bien une action de vieilles gens qui craignent toûjours que ce qu'ils tiennent ne leur échape, & qui marque aussi son amour & sa reconnoissance envers sa fille.

Le malade qui se leve à demi pour les regarder, sert encore à les faire considerer. Il est si surpris de la charité de la fille, qu'il oublie son mal, & fait un effort pour les mieux voir.

Le Peintre a voulu figurer deux mouvemens d'esprit tres-differens dans le vieillard qui est couché derriere les deux femmes, & dans le jeune homme qui luy montre le lieu où tombe la Mane. Car ce jeune homme rempli de joye regarde cette nourriture extraordinaire sans y faire aucune réflexion, ni

LE POUSSIN. penser d'où elle vient. Mais cét homme plus judicieux, sans que la curiosité la luy fasse considerer avec attention, & en amasser avec empressement, leve les mains & les yeux au Ciel, & adore la divine providence qui la répand sur terre.

Comme l'auteur de cette peinture est admirable dans la diversité des mouvemens & dans la force de l'expression, il a fait que toutes les actions de ses figures ont des causes particulieres qui se rapportent à son principal sujet. C'est ce que tout le monde n'avoit pas de peine à remarquer dans ces jeunes garçons qui se poussent pour avoir la Mane qui est à terre. Car par là on voit l'extréme misere où ce peuple estoit réduit, & dont personne n'estoit exempt. Aussi ces jeunes gens ne se batent pas comme s'ils se vouloient du mal, mais seulement l'un empesche l'autre d'amasser ce qu'ils voyent tous deux leur estre si necessaire.

On connoist un effet de bonté dans cette femme vestuë de jaune, en ce qu'elle invite le jeune homme qui tient une corbeille pleine de Mane à en porter au vieillard qui est derriere elle, croyant qu'il a besoin d'estre secouru.

Quelqu'un conſiderant combien le Peintre a exprimé de beauté & de délicateſſe dans la jeune fille qui regarde en haut, & qui tient le devant de ſa robbe pour recevoir ce qu'elle voit tomber, attribua cette action à l'humeur dédaigneuſe de ce ſexe, qui croit que toutes choſes luy doivent arriver ſans peine, ne voulant pas ſe baiſſer comme les autres pour recueïllir la Mane, mais la reçoit du Ciel comme s'il ne la répandoit que pour elle. LE POUSSIN.

Le Pouſſin, pour varier toutes les actions de ſes figures, a repreſenté un homme qui porte de la Mane à ſa bouche: on voit qu'il ne fait que commencer à y taſter, & qu'il cherche quel gouſt elle a.

Par les deux figures ſi empreſſées à amaſſer cette nourriture extraordinaire, on peut juger qu'on a voulu repreſenter les perſonnes qui par une prévoyance inutile taſchoient d'en faire une trop grande proviſion.

Ceux qui paroiſſent devant Moïſe & Aaron, les uns à genoux & les autres dans une poſture encore plus humiliée, ont auprés d'eux des vaſes remplis de Mane, & ſemblent remercier le Prophete du bien qu'ils viennent de recevoir. Moïſe, en levant les bras

& les yeux en haut, leur montre que c'eſt du Ciel qu'ils reçoivent un ſecours ſi favorable; & Aaron qui joint les mains, leur ſert d'exemple pour rendre graces à Dieu, comme font les anciens & les plus ſages des Iſraëlites qui ſont plus derriere, dont la poſture & les actions font connoiſtre la reconnoiſſance particuliere qu'ils ont des miracles que Dieu opere pour eux.

Entre les perſonnes qui ſont les plus proches de Moïſe, il y a une femme, qui par ſon action fait remarquer ſa curioſité. Car comme ſi elle entendoit dire que c'eſt du Ciel que cette nourriture leur eſt envoyée, elle regarde en haut; & pour ſe défendre d'une trop forte lumiere qui l'éblouït, elle met ſa main au devant,comme ſi de ſes yeux elle vouloit penetrer juſques dans la ſource d'où ſortent ces biens.

Outre toutes ces belles expreſſions on conſidera encore la belle maniere dont le Pouſſin a veſtu ſes figures, chacun avoûant qu'il a toûjours excellé en cela. Car les habits qu'il leur donne ſont des habits qui les couvrent agréablement, ne faiſant pas comme d'autres Peintres, qui, comme je vous ay déja dit, ne cachent le corps qu'avec des pie-

ces d'étoffes qui n'ont aucune forme de veſtement. Dans les Tableaux de ce grand maiſtre, il n'en eſt pas de meſme : comme il n'y a point de figure qui n'ait un corps ſous ſes habits, il n'y a point auſſi d'habit qui ne ſoit propre à ce corps, & qui ne le couvre bien. Mais il y a encore cela de plus, qu'il ne fait pas ſeulement des habits pour cacher la nudité, & n'en prend pas de toutes ſortes de modes, & de tout païs. Il a trop ſoin de la bienſéance, & de cette partie du *coſtume* non moins neceſſaire dans les Tableaux d'hiſtoires que dans les Poëmes: c'eſt pourquoy l'on voit qu'il ne manque jamais à cela, & qu'il ſe ſert de veſtemens conformes aux païs & à la qualité des perſonnes qu'il repreſente.

Ainſi comme parmi ce peuple il y en avoit de toutes conditions, & qui avoient plus fatigué les uns que les autres, les figures ne ſont pas régulierement veſtuës d'une ſemblable maniere. On en voit qui ſont à demi-nuës, comme celle du vieillard qui conſidere cette charitable fille qui allaite ſa mere.

On obſerva qu'encore que les plis de ſon manteau ſoient grands & libres, & qu'il pa-

roiſſe d'une groſſe étoffe, on ne laiſſe pas néanmoins de voir le nud de la figure. Cette eſpece de caleçon que les Anciens appelloient *Bracca*, qui luy couvre les cuiſſes & les jambes, n'eſt pas d'une étoffe pareille à celle du manteau ; elle ſouffre des plis plus petits & plus preſſez : cependant les jambes ne paroiſſent point ſerrées, & l'on voit toute la beauté de leurs contours.

La condition des perſonnes eſt particulierement diſtinguée par leurs veſtemens, dont quelques-uns ſont enrichis de broderies, & les autres plus grands & plus amples donnent davantage de majeſté à celles qui en ſont veſtuës.

Pour ce qui regarde la Perſpective du plan de ce Tableau, elle y eſt parfaitement obſervée. Le Pouſſin ayant repreſenté un lieu dont la ſituation eſt tout-à-fait inégale, il s'eſt ſervi des terraſſes les plus élevées pour y mettre les principaux perſonnages, ce qui donne plus de jeu & de varieté à la diſpoſition entiere de tout cét Ouvrage. Et meſme cela luy a ſervi à placer une plus grande quantité de perſonnes dans un petit eſpace, & à poſer avantageuſement les figures de Moïſe

& d'Aaron qui ſont comme les deux Heros de ſon ſujet. LE POUSSIN.

Quant à l'épanchement de la lumiere, ayant repreſenté un air épais & chargé des vapeurs du matin, il a comme précipité les diminutions de ſes figures éloignées, & les a affoiblies autant par la qualité que par la force des couleurs, pour faire avancer celles de devant, & les faire éclater avec plus de vivacité par la grande lumiere qu'elles reçoivent au travers de quelques ouvertures de nuées qu'il ſuppoſe eſtre audeſſus d'elles; ce qu'il autoriſe aſſez par les autres nuages entr'ouverts qui ſont dans le Tableau.

On conſidera meſme dans les effets du jour trois parties dignes d'eſtre remarquées. La premiere, une lumiere ſouveraine, qui eſt celle qui frape davantage; la ſeconde, une lumiere gliſſante ſur les objets; & la troiſiéme, une lumiere perduë, & qui ſe confond par l'épaiſſeur de l'air.

C'eſt de la lumiere ſouveraine qu'eſt éclairée l'épaule de cét homme qui eſt debout, & qui paroiſt ſurpris, la teſte de la femme qui donne ſa mamelle, ſa mere qui tete, & le dos de cette autre qui ſe tourne & qui eſt veſtuë de jaune: il n'y a que le haut de

ces figures qui ſoit éclairé de cette forte lumiere; car le bas ne reçoit qu'un jour gliſſant, ſemblable à celuy de la figure du malade, du vieillard couché, & du jeune homme qui aide à le relever, & encore de ces deux garçons qui ſe batent, & des autres qui ſont autour de la femme qui tourne le dos.

Pour Moïſe, & ceux qui l'environnent, ils ne ſont éclairez que d'une lumiere éteinte par l'interpoſition de l'air qui ſe trouve dans la diſtance qu'il y a entre eux & les autres figures qui ſont ſur le devant du Tableau, & qui reçoivent encore du jour, ſelon qu'elles ſont plus ou moins éloignées.

Le jaune & le bleu eſtant les couleurs qui participent le plus de la lumiere & de l'air, le Pouſſin a veſtu ſes principales figures d'étoffes jaunes & bleuës; & dans toutes les autres draperies il a toûjours meſlé quelque choſe de ces deux couleurs principales, faiſant en ſorte que le jaune y domine davantage, afin qu'elles tiennent de la lumiere qui eſt répanduë dans tout le Tableau.

A toutes ces remarques ſi ſçavantes & ſi judicieuſes, on en ajouſta pluſieurs autres, non ſeulement neceſſaires pour connoiſtre la beauté

beauté de cét ouvrage, mais encore tres-utiles à ceux qui cherchent à s'instruire & à se perfectionner dans la peinture. Mais comme je vous ay fait un détail assez ample de ce qui fut dit alors, je pourrois vous devenir ennuyeux par un plus long recit. Le Poussin.

Ayant cessé de parler, Pymandre me dit: Est-il possible que dans une si grande compagnie il n'y eust personne qui trouvast quelque chose à reprendre dans un si grand ouvrage?

Vous me faites souvenir, repartis-je, qu'un de l'Academie aprés en avoir fait l'éloge pour captiver les auditeurs, dît qu'il luy sembloit que le Poussin ayant esté si exact à ne vouloir rien obmettre des circonstances necessaires dans la composition d'une histoire, il n'avoit pas néanmoins fait une image assez ressemblante à ce qui se passa au desert lors que Dieu y fit tomber la Mane, puis qu'il l'a representée comme de la nege qui tombe de jour, & à la veüë des Israélites; ce qui est contre le texte de l'Ecriture, qui porte qu'ils la trouvoient le matin aux environs du camp répanduë ainsi qu'une rosée qu'ils alloient amasser. De plus, que cette grande necessité, & cette extréme Exode ch. 26.

LE POUSSIN. miſere qu'il a marquée ne convient pas au temps de l'action qu'il figure : car lors que le peuple receût la Mane , il avoit déja eſté ſecouru par les cailles, qui avoient eſté ſuffiſantes pour appaiſer ſa plus grande faim ; ainſi il n'eſtoit pas neceſſaire de peindre des gens dans une ſi grande langueur, & moins encore faire tomber cette viande miraculeuſe de la ſorte que tombe la nege.

A cela on repartit qu'il n'en eſt pas de la Peinture comme de l'Hiſtoire : qu'un Hiſtorien ſe fait entendre par un arangement de paroles, & une ſuite de diſcours qui forme une image des choſes, & repreſente ſucceſſivement telle action qu'il luy plaiſt ; mais le Peintre n'ayant qu'un inſtant dans lequel il doit prendre la choſe qu'il veut figurer ſur une toile , il eſt quelquefois neceſſaire qu'il joigne enſemble beaucoup d'incidens qui ayent précedé, afin de faire comprendre le ſujet qu'il expoſe, ſans quoy ceux qui verroient ſon ouvrage ne ſeroient pas mieux inſtruits de l'action qu'il repreſente que ſi un Hiſtorien , au lieu de rapporter tout le ſujet de ſon hiſtoire , ſe contentoit d'en dire ſeulement la fin.

Que c'eſt par cette raiſon que le Pouſſin

voulant montrer comment la Mane fut envoyée aux Iſraélites, a cru qu'il ne ſuffiſoit pas d'en répandre par terre, & de repreſenter des hommes & des femmes qui la recueïllent; mais qu'il falloit, pour marquer la grandeur de ce miracle, faire voir en meſme temps l'eſtat où ils eſtoient alors. Que pour cela il les a repreſentez dans un lieu deſert ; les uns dans une langueur, les autres empreſſez à amaſſer cette nourriture, & d'autres encore à remercier Dieu de ſes bienfaits : ces differens eſtats & ces diverſes actions luy tenant lieu de diſcours & de paroles pour faire entendre ſa penſée. Et puis que le Peinture n'a point d'autre langage ni d'autres caracteres que ces ſortes d'impreſſions, c'eſt ce qui l'a obligé de faire voir cette Mane tombant du Ciel, parce qu'il ne peut autrement faire connoiſtre d'où elle vient. Car ſi on ne la voyoit pas choir d'enhaut, & que ces hommes & ces femmes la priſſent à terre, on pourroit auſſitoſt croire que ce ſeroit une graine, ou quelque fruit.

Qu'il eſt vray que le peuple avoit déja receû de la nourriture par les cailles qui eſtoient tombées dans le camp : mais comme il ne s'eſtoit paſſé qu'une nuit, on peut dire

qu'elles n'avoient pu donner si promptement de la vigueur aux plus abbatus. Qu'encore que dés le jour précedent Dieu eust promis au peuple par son Prophete de luy donner de la viande ce soir-là, & du pain tous les matins : comme ce peuple néanmoins estoit en grand nombre, & répandu dans une ample étenduë de païs, il n'est pas hors d'apparence qu'il n'y en eust plusieurs qui n'eussent point encore sceû la promesse qui leur avoit esté faite, ou mesme la sçachant n'ajoustassent pas foy aux paroles de Moïse, puis qu'ils estoient naturellement incredules.

Quelque autre personne ajousta à toutes ces raisons, que si par les regles du theatre, il est permis aux Poëtes de joindre ensemble plusieurs évenemens arrivez en divers temps pour en faire une seule action, pourveû qu'il n'y ait rien qui se contrarie, & que la vraysemblance y soit exactement observée ; il est encore bien plus juste que les Peintres prennent cette licence, puis que sans cela leurs ouvrages demeureroient privez de ce qui en rend la composition plus admirable, & fait connoistre davantage la beauté du génie de leur auteur. Que dans cette rencontre l'on ne pouvoit pas accuser le Poussin d'a-

voir mis dans ſon Tableau aucune choſe qui empeſche l'unité d'action, & qui ne ſoit vrayſemblable, n'y ayant rien qui ne concourre à un meſme ſujet. Quoy-qu'il n'ait pas entierement ſuivi le texte de l'Ecriture Sainte, on ne peut pas dire qu'il ſe ſoit éloigné de la verité de l'hiſtoire. Car s'il a voulu ſuivre celle de Joſephe, cét auteur rapporte que les Juifs ayant receû les cailles, Moïſe pria Dieu qu'il leur donnaſt encore une autre nourriture ; & que levant les mains en haut, il tomba comme des gouttes de roſées qui groſſiſſoient à veûë d'œil, & que le peuple penſoit eſtre de la nege : mais en ayant tous gouſté, ils connurent que c'eſtoit une veritable nourriture qui leur eſtoit envoyée du Ciel ; de-ſorte que les matins ils alloient dans la campagne en prendre leur proviſion pour la journée ſeulement.

LE POUSSIN.

Pour ce qui eſt d'avoir repreſenté des perſonnes, dont les unes ſont dans la miſere & d'autres qui ſemblent avoir receû du ſoulagement, c'eſt en quoy ce ſçavant homme montre qu'il n'eſtoit pas ignorant de l'art poëtique, ayant composé ſon ouvrage dans les regles qu'on doit obſerver aux pieces de theatre. Car pour peindre parfaitement l'hiſ-

toire qu'il traite, il avoit besoin des parties necessaires à un poëme, afin de passer de l'infortune au bonheur. L'on voit que ces groupes de differentes personnes qui font diverses actions, sont comme autant d'épisodes qui servent à ce que l'on nomme *peripeties*, ou de moyens pour faire connoistre le changement arrivé aux Israélites qui sortent d'une extréme misere, & rentrent dans un estat plus heureux : ainsi leur infortune est marquée par ces personnes languissantes & abbatuës. Le changement qui s'en fait, est figuré par la chûte de la Mane, & leur bonheur se connoist dans la possession d'une nourriture qu'on leur voit amasser avec une joye extréme. De-sorte que bien loin de trouver quelque chose à redire dans ce Tableau, on doit plûtost admirer de quelle maniere le Poussin s'est conduit dans un sujet si grand & si difficile, & où il n'a rien fait qui ne soit autorisé par de bons exemples, & digne d'estre imité par tous les Peintres qui viendront aprés luy.

Ce sentiment fut celuy non-seulement de tous ceux de l'Académie qui estoient en grand nombre, mais encore de plusieurs personnes doctes dans les sciences, & intelli-

gentes dans les beaux arts, lesquelles se trouverent à cette conference dont j'ay voulu vous faire le détail, parce qu'il me semble qu'elle sert d'une approbation aussi forte qu'on en peut desirer, pour convaincre ceux qui osent blasmer ce que le Poussin a fait. Car que peut-on dire de plus avantageux que ce que je viens de rapporter au sujet du Tableau de la Mane? Et quel autre ouvrage pourroit-on faire voir où il y eust un aussi grand nombre de belles parties à considerer? On a examiné ce qui regarde l'invention, la disposition, le dessein, les proportions, les expressions, ce qui appartient à la beauté du coloris; & l'on n'a rien trouvé qui ne merite de l'admiration. Ainsi jugez, je vous prie, de quelle autorité peuvent estre les sentimens de ceux qui disent, que si le Poussin a sceû la theorie de cét art, il n'a pas esté capable de le pratiquer comme ont fait beaucoup d'autres; luy, dont vous voyez au jugement des sçavans, des choses exécutées avec une science si profonde, des connoissances si particulieres, une beauté de pinceau si agréable, & un raisonnement si solide.

Je pourrois vous donner encore pour exemple plusieurs de ses Tableaux, pour

vous faire voir de quelle ſorte il a heureuſement réüſſi dans l'exécution des differens modes qu'il s'eſt toûjours propoſez dans ſes ouvrages ; & vous dire qu'on peut bien le conſiderer comme un génie extraordinaire, puis qu'ayant trouvé l'art de mettre en pratique toutes les differentes manieres des plus ſçavans maiſtres de l'Antiquité, il s'en eſt fait des régles ſi certaines, qu'il a donné à ſes figures la force d'exprimer tels ſentimens qu'il a voulu, & de faire qu'elles inſpirent de pareils mouvemens dans l'ame de ceux qui voyent ſes Tableaux.

Je l'ay déja dit, que ce ſçavant homme a meſme ſurpaſſé en quelque ſorte les plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Antiquité qu'il s'eſt propoſé d'imiter, en ce que dans ſes ouvrages on y voit toutes les belles expreſſions qui ne ſe rencontroient que dans differens maiſtres. Car Timomachus qui repreſenta Ajax en colere, ne fut recommandable que pour avoir bien peint les paſſions les plus vehementes. Le talent particulier de Zeuxis, eſtoit de peindre des affections plus douces & plus tranquilles, comme il fit dans cette belle figure de Penelope, ſur le viſage de laquelle on reconnoiſſoit de

la

la pudeur & de la ſageſſe. Le Sculpteur Cteſilas fut principalement conſideré pour les expreſſions de douleur.

Mais, comme je viens de dire, ſi ces ſçavans ouvriers excelloient dans quelques parties, le Pouſſin les poſſedoit toutes. C'eſt dans ſon Tableau du petit Moïſe, qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, qu'on peut voir des effets de colere. Combien de ſujets ſaints & dévots, dont la comparaiſon ne ſe peut faire avec les tableaux de Zeuxis, portent-ils les marques d'une ſainte pudeur, & d'une ſageſſe toute divine?

Ce mourant auquel on donne l'Extréme-Onction, & dont je vous ay parlé, ne doit-il pas nous perſuader que ce qu'on a écrit de la ſtatuë de Cteſilas n'eſt point une exageration? Quels effets de reſpect & de crainte peut-on voir plus touchans que ceux du Tableau où Eſther paroiſt devant Aſſuérus? Je vous ay entretenu des ſujets où il a ſi bien repreſenté la triſteſſe, la joye, & les autres paſſions.

Y a-t-il rien de plus plaiſant, & de plus gracieux que les Baccanales qu'il a peintes? Dans celle qu'il fit pour M. du Freſne, l'on voit une femme enjoûée, qui ſemble chanter

Le Poussin. & danser en joûant des castagnettes, pendant qu'un jeune homme joûë de la fluste. C'est un des Tableaux où il a pris plus de soin, & où il a suivi des proportions tirées des statuës & des plus beaux bas-reliefs antiques. Ceux qui en ont une parfaite connoissance n'ont pas de peine à découvrir de quelle sorte il a observé ce quon y remarque de plus élegant; & comment il a souvent imité avec beaucoup d'adresse & de bonheur ce qu'il y a de plus agréable dans le bas-relief des danseuses, dans les vases de Medicis & de Borghese, dans celuy que l'on voit encore dans une Eglise de Gaïete au Royaume de Naples, dont il faisoit une estime particuliere. Ces restes antiques sont des chefs-d'œuvres de l'art, qui luy ont paru bien plus dignes d'estre pris pour modelles que des hommes malfaits, & des femmes telles qu'on les trouve, dont plusieurs Peintres moins habiles se sont contentez.

S'il a mis quelquefois dans ses Tableaux des figures entieres & telles qu'elles sont dans les restes antiques, il n'a fait en cela qu'imiter les plus sçavans Peintres qui l'ont précedé, & Raphaël le premier, lesquels pourtant ne s'en sont point servis plus heu-

reuſement que le Pouſſin. Car on peut dire, ſans vouloir le trop loûër, à leur deſavantage, qu'ils n'ont point, comme luy, entendu à diſpoſer leurs figures dans les régles de la perſpective lineale, & de celle de l'air, ni enrichi leurs Tableaux de païſages & d'évenemens qui ſervent non ſeulement pour l'ornement du ſujet, mais inſtruiſent de quelques particularitez neceſſaires à l'Hiſtoire, & remettent devant les yeux les ceremonies & les couſtumes anciennes; ce qui ſatisfait les ſçavans, & donne du plaiſir à tout le monde. LE POUSSIN.

Ainſi ayant repreſenté dans un païſage le corps de Phocion, que l'on emporte hors du païs d'Athenes, comme il avoit eſté ordonné par le peuple, on apperçoit dans le lointain, & proche la ville, une longue proceſſion qui ſert d'embelliſſement au Tableau, & d'inſtruction à ceux qui voyent cét ouvrage, parce que cela marque le jour de la mort de ce grand Capitaine qui fut le dix-neuviéme de Mars, jour auquel les Chevaliers avoient accouſtumé de faire une proceſſion à l'honneur de Jupiter.

Dans le Tableau que le Pouſſin fit pour M. de Chantelou, où la Vierge eſt en Egypte, on y voit une autre ſorte de proceſ-

ſion de Preſtres Egyptiens, qui ont la teſte raſe, ſont couronnez de verdure, & veſtus ſelon l'uſage du païs. Les uns ont des tymbales, des fluſtes, des trompettes: d'autres portent des éperviers ſur des baſtons: il y en a qui ſont ſous un porche, & qui ſemblent aller vers le Temple de leur Dieu Serapis, portant le coffre dans lequel eſtoient enfermez ſes os.

Derriere une femme veſtuë de jaune eſt une ſorte de fabrique faite pour la retraite de l'oiſeau Ibis que l'on y voit, & une eſpece de tour dont le toit eſt concave, avec un grand vaſe pour recueïllir la roſée. Cependant le Peintre ne faiſoit point ces embelliſſemens par un pur caprice, & pour les avoir imaginez, ainſi qu'il l'écrivit alors. Il s'appuyoit ſur l'Hiſtoire, ou ſur des exemples antiques, comme dans cette ceremonie Egy-
» ptienne, qu'il dit avoir tirée du Temple de
» la Fortune de Paleſtrine, dont le pavé de
» Moſaïque repreſentoit l'Hiſtoire naturelle &
» morale des Egyptiens; & dont il s'eſt ſer-
» vi dans le fond de ſon Tableau, pour plai-
» re, & faire connoiſtre que la Vierge eſtoit
» alors en Egypte. C'eſt ainſi qu'il en a uſé en d'autres rencontres, quand, pour faire

mieux connoiſtre les lieux où les choſes ſe ſont paſſées, il en a donné quelques marques particulieres, ſoit par la magnificence des baſtimens, ſoit par les divinitez des eaux qu'il a repreſentées ſous differentes figures; ſoit par les animaux particuliers à chaque païs, ainſi que faiſoit le Peintre Néacles, qui pour marquer le fleuve du Nil, mettoit ordinairement un crocodile tout proche. Dans le Tableau où le Pouſſin a repreſenté le petit Moïſe trouvé ſur les eaux, & qui eſt dans le Cabinet du Roy, on voit une ville remplie de palais magnifiques & de hautes pyramides, qui font connoiſtre aſſez que c'eſt Memphis la capitale d'Egypte. LE POUSSIN.

Outre que les païſages qu'il a faits quinze ou ſeize ans avant ſa mort, ſont agréables par leurs differentes diſpoſitions, il y a mis des ſujets tirez de l'Hiſtoire ou de la Fable, ou quelques actions extraordinaires qui ſatisfont l'eſprit & divertiſſent les yeux.

Cette ſolitude qui eſt chez M. le Marquis de Hauterive, où l'on voit des Moines aſſis contre terre, & appliquez à la lecture, ne cauſe-t-elle pas un certain repos à l'ame, qui fait naiſtre un deſir de pouvoir joüir d'une tranquillité pareille à celle où l'on croit voir des

Religieux dans un desert si paisible & si charmant?

Le païsage qui est dans le Cabinet de M. Moreau fait un effet contraire. La situation du lieu en est merveilleuse, mais il y a sur le devant des figures qui expriment l'horreur & la crainte. Ce corps mort, & étendu au bord d'une fontaine, & entouré d'un serpent; cét homme qui fuit avec la frayeur sur le visage; cette femme assise, & étonnée de le voir courir & si épouvanté, sont des passions que peu d'autres Peintres ont sceû figurer aussi dignement que luy.

On voit que cét homme court veritablement, tant l'équilibre de son corps est bien disposé pour representer une personne qui fuit de toute sa force; & cependant il semble qu'il ne court pas aussi viste qu'il voudroit. Ce n'est point, comme disoit il y a quelque temps un de nos amis, de la seule grimace qu'il s'enfuit; ses jambes & tout son corps marquent du mouvement. Je pourrois vous parler de plusieurs autres païsages que ce sçavant homme a faits, où l'on trouve toûjours de quoy admirer, & se divertir; mais il faut que vous les voyez aussi-bien que ses autres Tableaux qui sont à Paris.

Le Roy en a deux que le Pouſſin fit en 1641. pour le Cardinal de Richelieu. Dans l'un eſt repreſenté le Temps qui découvre la Verité ; & dans l'autre eſt peint comme Dieu s'apparut à Moïſe dans le buiſſon ardent. LE POUSSIN.

Vous verrez chez le ſieur Stella aux Galleries du Louvre, Apollon qui pourſuit Daphné ; une Danaé couchée ſur un lit ; & Venus qui donne les armes à Enée. Ce dernier fut peint en 1639.

Dans le Cabinet de M. le Marquis de Hauterive, eſt un Coriolan.

Dans celuy de M. le Noſtre, un Saint Jean qui baptiſe le peuple aux bords du Jourdain.

Un petit Moïſe trouvé ſur les eaux, peint en 1638.

Un autre Tableau de la premiere maniere, repreſentant Narciſſe, qui ſe regarde dans une fontaine.

Il y a chez M. Fromont de Veines, un Tableau de la mort de Saphira ; & une Vierge dans un païſage accompagnée de cinq figures.

Dans le Cabinet de M. Gamard des Chaſſes, on y voit Apollon & Daphné de la premiere maniere.

M. Blondel Maiſtre des Mathematiques de Monſeigneur le Dauphin a eû de M. de Ri-

chaumont un Sacrifice de Noé, & un Hercule entre le Vice & la Vertu, des premieres manieres du Poussin.

Il y a encore plusieurs Tableaux de ce sçavant homme, desquels je ne me souviens pas presentement qui se trouvent en divers Cabinets de Paris, & que l'on déplace souvent, ou par la mort des curieux, ou par les échanges & les ventes qui s'en font.

Je ne demande pas, dit Pymandre, que vous fassiez un effort de memoire pour vous en souvenir; vous en avez nommé un assez grand nombre. Mais poursuivez, si vous le trouvez bon, d'examiner encore les excellentes qualitez de ce grand Peintre. Car bien que je crusse avoir une entiere connoissance de luy, par ce que j'en ay veû, & par tout ce que j'en ay oüi dire, j'avoûë que je ne m'estois point imaginé qu'il eust un rang si considerable parmi les Peintres les plus célebres; & je suis ravi que la France ait produit un homme si rare, que les Italiens mesmes, comme vous disiez tantost, l'ayent reconnu pour le Raphaël des François.

Il est vray, luy repartis-je, que la France & l'Italie n'ont point eû de Peintres plus sçavans. Ils avoient beaucoup de ressemblance dans

dans la grandeur de leurs conceptions, dans le choix des sujets nobles & relevez, dans le bon goust du dessein, dans la belle & naturelle disposition des figures, dans la forte & vive expression de toutes les affections de l'ame. Tous les deux se sont plus attachez à la forme qu'à la couleur, & ont préferé ce qui touche & satisfait l'esprit & la raison, à ce qui ne contente que la veûë. Aussi, plus on considere leurs ouvrages, & plus on les aime & on les admire.

Ne vous imaginez pas, s'il vous plaist, que la comparaison que je fais de ces hommes illustres soit un moyen dont je me serve pour loûër davantage le Poussin; je ne prétends point établir son merite par rapport à ce qu'ont fait les plus grands Peintres, soit de ceux qui ont esté avant luy, soit de ceux de son temps, soit encore de ceux qui ont travaillé depuis en quelque païs que ce puisse estre. Chacun d'eux a eû ses talens particuliers; & si quelques-uns en ont possedé de tres-considerables, je ne croy pas qu'on puisse pour cela rien diminuer de l'estime qu'on doit faire de luy. Je vous ay autrefois parlé des differentes qualitez qui ont donné de la réputation au Titien & au Co-

 rege : l'excellence & la beauté ſinguliere de leur travail n'a pas empeſché que Raphaël n'ait eſté regardé comme le Maiſtre de tous, parce qu'il poſſedoit des qualitez ſi grandes, qu'elles l'ont rendu ſans égal.

Mais ſi l'on vouloit marquer quelque difference entre Raphael & le Pouſſin, on pourroit dire que Raphael avoit receû du Ciel ſon ſçavoir & les graces de ſon pinceau, & que le Pouſſin tenoit de la force de ſon génie & de ſes grandes études ſes belles connoiſſances, & tout ce qu'il poſſedoit de merveilleux dans ſon Art.

Pour bien juger de noſtre premier Peintre François, il faut le conſiderer ſeul ſans le comparer à d'autres, & regardant les talens particuliers qu'il a eûs, on aura de la peine à en trouver parmi ceux dont je vous ay parlé qui luy ſoient comparables.

Il me ſemble que je vous ay aſſez fait connoiſtre quelle eſtoit la force de ſon génie à bien inventer, & la beauté de ſon jugement à ne choiſir qu'une matiere grande & illuſtre. Les Tableaux dont je vous ay fait des deſcriptions vous doivent avoir perſuadé de ſon ſçavoir dans ce qui regarde la compoſition & l'ordonnance. Vous y avez pu re-

marquer sa science dans l'art de bien desseigner les figures, & donner des proportions convenables aux personnes, aux sexes, aux âges, & aux differentes conditions. C'est luy qui a fait paroistre le premier cét art admirable de bien traiter les sujets dans toutes les circonstances les plus nobles; & qui comme un flambeau a servi de lumiere pour voir ce que les autres n'ont fait qu'avec desordre & confusion. LE POUSSIN.

Il étudioit sans cesse tout ce qui estoit necessaire à sa profession, & ne commençoit jamais un Tableau sans avoir bien medité sur les attitudes de ses figures qu'il desseignoit toutes en particulier & avec soin. Aussi on pouvoit sur ses premieres pensées & sur les simples esquisses qu'il en faisoit, connoistre que son ouvrage seroit conforme à ce qu'on attendoit de luy. Il disposoit sur une table de petits modelles qu'il couvroit de vestemens pour juger de l'effet & de la disposition de tous les corps ensemble, & cherchoit si fort à imiter toûjours la nature, que je l'ay veû considerer jusques à des pierres, à des mottes de terre, & à des morceaux de bois, pour mieux imiter des rochers, des terrasses, & des troncs d'arbres. Il peignoit avec une

propreté, & d'une maniere toute particuliere : il arrangeoit ſur ſa palette toutes ſes teintes ſi juſtes, qu'il ne donnoit pas un coup de pinceau inutilement, & jamais ne tourmentoit ſes couleurs. Il eſt vray que le tremblement de ſa main ne luy euſt pas permis de travailler avec la meſme facilité que font d'autres Peintres, mais la force de ſon génie & ſon grand jugement réparoient en luy la foibleſſe de ſa main.

Quelque ouvrage qu'il fiſt, il ne s'agitoit point avec trop de violence : il ſe conduiſoit avec moderation, ſans paroiſtre plus foible à la fin de ſon travail qu'au commencement; parce que le beau feu qui échaufoit ſon imagination avoit toûjours une force pareille. La lumiere qui éclairoit ſes penſées eſtoit uniforme, pure, & ſans fumée. Soit qu'il falluſt faire voir dans ſes compoſitions de la vehemence, & quelquefois de la colere & de l'indignation, ſoit qu'il fuſt obligé de repreſenter les mouvemens d'une juſte douleur, il ne ſe tranſportoit jamais trop, mais ſe conduiſoit avec une égale prudence, & une meſme ſageſſe. S'il traitoit quelques ſujets poëtiques, c'eſtoit d'une maniere fleurie & élegante ; & ſi dans les Baccanales il a taſché de

plaire, & de divertir par les actions & les manieres enjoûées qu'on y voit, il a cependant toûjours conservé plus de gravité & de modestie que beaucoup d'autres Peintres qui ont pris de trop grandes libertez.

Il est vray qu'on peut regarder en luy comme une adresse toute particuliere le soin qu'il a eû de peindre avec beaucoup d'amour & d'agrémens ces sortes de sujets ; de les avoir remplis de plus d'embellissemens que les actions historiques qu'il a traitées, dans lesquelles on trouve la verité belle & bien ornée , mais sans fard, & où souvent mesme il a affecté de retrancher certaines richesses que le sujet auroit pû recevoir, mais qui se trouvent bien récompensées par la grande beauté de ses figures.

On voit pourtant dans la composition des uns & des autres, qu'à l'exemple des sçavans Orateurs, son intention a esté d'en serrer toutes les parties qu'il divise en certains membres, ausquels il ne donne d'étenduë que ce qui est necessaire pour exprimer sa pensée, sans qu'il y ait dans son ouvrage ni embarras , ni confusion, ni rien de superflu.

L'on n'y voit jamais de mouvemens qui ne soient conformes à ce que les personna-

LE POUSSIN. ges doivent faire. Ces racourciſſemens deſagréables, ces contraſtes d'attitudes & d'actions contraintes, & ſouvent ridicules, que certains Peintres recherchent, & affectent ſi fort, pour donner, diſent-ils, plus de vie & d'agitation à leurs figures, ne ſe rencontrent point dans les Tableaux du Pouſſin: tout y paroiſt naturel, facile, commode, & agréable; chaque perſonne fait ce qu'elle doit faire, avec grace & bienſéance.

Ce n'eſt pas avec un moindre ſuccés qu'il a réüſſi dans l'expreſſion de toutes les paſſions de l'ame. Je vous ay fait obſerver que quelque fortes qu'elles ſoient, il ne les outre jamais, qu'il connoiſt juſques à quel degré il faut les marquer; & ce qui eſt encore conſiderable, il ſçait faire un parfait diſcernement des perſonnes capables des plus fortes paſſions, & de quelle maniere il faut les en rendre touchez.

On ne voit rien de trop recherché, ni de trop negligé dans ſes Tableaux. Les baſtimens, les habits, & généralement tous les accommodemens ſont toûjours conformes à ſon ſujet. Les lumieres & les ombres ſont répanduës de la meſme ſorte que la nature les fait paroiſtre: il n'affecte point d'en repreſenter

de plus grandes, ni de donner plus de force, ou de foibleſſe à ſes corps ; il ſçait l'art de les faire fuir ou avancer par des moyens naturels & agréables. Il entend parfaitement l'amitié que les couleurs ont les unes avec les autres; & quoy-qu'il ſe ſerve également dans le prés & dans le loin de couleurs claires & vives, il les rompt, les affoiblit, & les diſpoſe de-ſorte qu'elles ne ſe nuiſent point les unes aux autres, & font toûjours un bel effet. Je vous ay parlé tant de fois de ſon intelligence à bien faire toutes ſortes de païſages, & à les rendre ſi plaiſans & ſi naturels, qu'on peut dire que hors le Titien, on ne voit pas de Peintre qui en ait fait de comparables aux ſiens. Il touchoit parfaitement toutes ſortes d'arbres, & en exprimoit les differences & l'agitation ; diſpoſoit les terraſſes d'une maniere naturelle, mais bien choiſie; donnoit de la fraiſcheur aux eaux, qu'il embelliſſoit des reflets des objets voiſins ; ornoit les campagnes & les colines de villes ou de fabriques bien entenduës, diminuant les choſes les plus éloignées avec une entente merveilleuſe ; & pour donner ce précieux que l'on voit dans ſes ouvrages, faiſoit naiſtre des accidens de jours & d'ombres par

Le Poussin. des rencontres de nuages & par des vapeurs ou des exhalaiſons élevées en l'air dont il ſçavoit parfaitement faire les differences de celles du matin & de celles du ſoir.

Dans quelques-uns de ſes Tableaux il a repreſenté des temps calmes, & ſerains ; dans d'autres des pluyes, des vents, & des orages, comme ceux que vous avez veûs autrefois chez le ſieur Pointel. Le Pouſſin les fit en 1651. & dans le meſme temps il écrivit » au ſieur Stella, Qu'il avoit fait pour le Cava- » lier del Pozzo, un grand païſage, dans lequel, » luy dit-il, j'ay eſſayé de repreſenter une tem- » peſte ſur terre, imitant le mieux que j'ay pû » l'effet d'un vent impetueux, d'un air rempli » d'obſcurité, de pluye, d'éclairs & de foudres » qui tombent en pluſieurs endroits, non ſans » y faire du deſordre. Toutes les figures qu'on » y voit joüent leur perſonnage ſelon le temps » qu'il fait : les unes fuyent au travers de la » pouſſiere, & ſuivent le vent qui les empor- » te ; d'autres au contraire vont contre le vent, » & marchent avec peine, mettant leurs mains » devant leurs yeux. D'un coſté un Berger » court, & abandonne ſon troupeau, voyant » un lion, qui, aprés avoir mis par terre cer- » tains Bouviers en attaque d'autres, dont les

uns

uns se défendent, & les autres piquent leurs « boeufs, & taschent de se sauver. Dans ce « desordre la poussiere s'éleve par gros tour- « billons. Un chien assez éloigné, aboye, « & se herisse le poil, sans oser approcher. « Sur le devant du Tableau l'on voit Pi- « rame mort & étendu par terre, & au- « prés de luy Tysbé qui s'abandonne à la « douleur.

LE POUSSIN.

Voilà de quelle maniere il sçavoit peindre parfaitement toutes sortes de sujets, & mesme les effets les plus extraordinaires de la nature, quelque difficiles qu'ils soient à representer; accompagnant ses païsages d'histoires, ou d'actions convenables, comme dans celuy-cy, qui est un temps fascheux, il a trouvé un sujet triste & lugubre.

Toutes les choses que je viens de vous rapporter, ne doivent-elles pas faire prononcer en faveur du Poussin, sans estre mesme obligé d'attendre le jugement de quelque sçavant qui les autorise?

En effet, dit Pymandre, je tiens que ce que la multitude approuve, doit aussi estre approuvé des doctes: la grande estime que tout le monde fait des Tableaux du Poussin est une espece de jugement populaire, où je

voy que les ignorans & les habiles ne ſont point de differens avis.

Enfin, repris-je, nous avons parlé de pluſieurs ſçavans hommes qui ont travaillé long-temps, & qui par le ſecours de l'étude & une longue pratique ont taſché de ſe rendre capables d'exprimer noblement leurs penſées. Mais aprés avoir bien conſideré tout ce qu'ils ont fait de plus beau, & meſme avoir examiné les ouvrages des Anciens dans le peu de choſes à freſque que l'on a tirez de la Vigne Adriane, & particulierement ce mariage qui eſt dans la Vigne Aldobrandine, dont la ſimplicité & la nobleſſe qu'on y remarque ont fait concevoir au Pouſſin quel pouvoit eſtre le génie de ces grands hommes: il faut avoûër que ce Peintre, ſans s'attacher à aucune maniere, s'eſt fait le maiſtre de ſoy-meſme, & l'auteur de toutes les belles inventions qui rempliſſent ſes Tableaux; Qu'il n'a rien appris des Peintres de ſon temps, ſinon à éviter les defauts dans leſquels ils ſont tombez; Que nous luy ſommes redevables de la connoiſſance que nous pouvons avoir de la plus grande perfection de cét art. Et l'on peut dire qu'il a rendu un ſignalé ſervice à ſa patrie, en y ré-

pandant les sçavantes productions de son esprit, lesquelles relevent considerablement l'honneur & la gloire des Peintres François, & serviront à l'avenir d'exemples & de modelles à ceux qui voudront exceller dans leur profession. Le Poussin.

Pymandre vouloit me parler, lors que nous fusmes interrompus par l'arrivée de quelques personnes : ce qui nous obligea de finir nostre conversation, & de remettre à une autre fois ce que nous avions encore à dire.



TABLE.

A

B

C

D

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 9. Octobre 1663. signées HERVE', & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à ANDRE' FELIBIEN, sieur des Avaux, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra, *un Traité de l'origine de la Peinture, & des plus excellens Peintres Anciens & Modernes*, &c. & ce durant l'espace de vingt années. Avec défenses, &c.

Cette quatriéme Partie a esté achevée d'imprimer le dernier Octobre 1684.

PAGE 109. lig. 18. on peint, *lis.* on a peint. Pag. 277. lig. 22. des qualitez, *lis.* les qualitez.

TABLE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 9. Octobre 1663. signées HARDY, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à ANDRÉ FELIBIEN, sieur des Avaux, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra, *un Traité de l'origine de la Peinture, & des plus excellens Peintres Anciens & Modernes*, &c. & ce durant l'espace de vingt années. Avec défenses, &c.

Cette quatrième Partie a esté achevée d'imprimer le dernier Octobre 1684.

PAGE [illegible]



ENTRET
DES
PEINT

TO. IV





